LES PASSIONS DE L'AME. PAR RENÉ DES CARTES

René Descartes

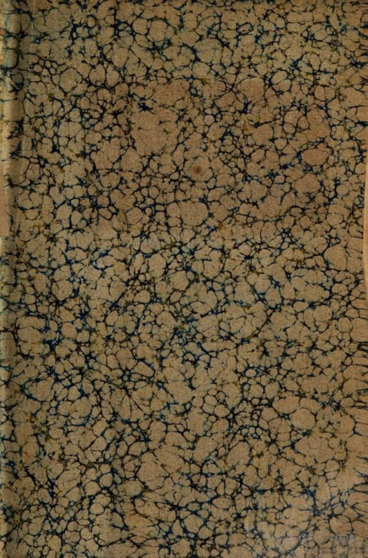


A. CLAUDIN, 16, ru

— Histoire des mathématiciens. 1 vol. — Histoire des restaurateurs des sciences. 2 vol. — Hist. des Physiciens. 1 vol. — Chimie et Cosmologie. 1 vol.

80939. **Descartes** (René). Les Passions de l'âme. Amsterdam, Louys Elzevier, 1650, pet. in-12, v. br. 12 fr.

Véritable Elzévir français ; rare et recherché. — Bel exemplaire grand de marges et parfaitement conservé, dans sa première reliure.



LES PASSIONS DE L'AME.

PAR

RENE' DES CARTES.

à pierre Charvin ainé 1800



A AMSTERDAM.
Par LOVIS ELZEVIER.

M. DC. L.

Auec Priuilege du Roy.

PRIVILEGE.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Con^ers les gens tenans nos cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, Iuges, ou leurs Lieutenans, & autres nos juges & officiers quelconques, A chacun d'eux ainsi qu'il appartiendra, salut. L'invention des Sciences & des Arts accompagnez de leurs demonstrations, & des moyens de les metre à execution, estant une production des Esprits qui sont plus excellens que le commun, a fait que les Princes & les Estats en ont tousjours receu les inventeurs avec toutes sortes de gratifications; afin que ces choses introduites es lieux de leur obeissance, ils en devienent plus florissans: Ainsi nostre bien amé René Des Cartes nous a fait remonstrer, qu'il a par une longue estude rencontré & demonstré plusieurs choses utiles & belles, auparavant incognuës dans les Sciences humaines, & concernant divers arts avec les moyens de les mettre en execution, Toutes lesquelles choses il offre de bailler au public, en luy accordant qu'il puisse faire imprimer des traitez qu'il en a composez & composera cy apres, soit de theorie soit de pratique, separement & conjointement, en telle part que bon luy semblera, dedans ou dehors nostre Royaume, & par telles personnes qu'il voudra de nos sujets & autres, avec les defences accoustumées en cas pareil, Nous requerant humblement nos lettres à ce necessaires; A ces causes desirant gratifier ledit Des Cartes & faire cognoistre que c'est à luy que le public à l'obligation de ses inventions, nous avons par ces presantes accordé, permis, voulons & nous plaist, que le dit Des Cartes puisse faire & face imprimer toutes les œuvres qu'il a composées & qu'il composera touchant les sciences humaines, en tel nombre de traitez & de volumes que ce soit, separement & conjointement, en telle part que bon luy semblera, dedans & dehors nostre obeissance, par telles personnes qu'il voudra choisir de nos sujets ou autres. Et que pendant le terme de dix années consecutives à conter pour chascun volume ou traité du jour qu'il sera parachevé d'imprimer: mesmes auparavant ce terme commencé, aucun ne puisse imprimer ou faire imprimer en tout ny en partie sous quelque pretexte ou de-

guisement que ce puisse estre aucune des œuvres du dit Des Cartes que ceux de nos sujets ou autres ausquels il en aura donné la permission, ny personne en vendre & debiter d'autre impression que de celle qui aura esté faite par sa permission, à peine de Mille livres d'amande, confiscation de tous les exemplaires, despens, dommages & interests applicables moitié aux pauvres & moitié au profit du dit Des Cartes. Si vous mandons & à chacun de vous enjoignons par ces presentes que du contenu en icelles vous faites, laissez & souffrez jouïr & user plainement & paisiblement le dit Des Cartes, faisant cesser tous troubles & empeschemens contraires. Et dautant que de ces presentes on pourroit avoir affaire en plusieurs lieux Nous voulons qu'au vidimus & extrait d'icelles deuëment collationné par un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit adjoustée comme au present original. Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le IIII Iour de May mil six cens trente sept & de nostre regne le vingtiesme.

Par le Roy en son conseil

Ceberet

& seellé du grand seau de cire jaune sur simple queuë.

AVERTISSEMENT

d'un des amis de l'Autheur.

CE livre m'ayant esté envoyé par Monsieur Des Cartes, avec la permission de le faire imprimer, & d'y adjouster telle preface que je voudrois, je me suis proposé de n'en faire point d'autre sinon que je metray icy les mesmes lettres que je luy ay cydevant escrites, affin d'obtenir cela de luy, d'autant qu'elles contienent plusieurs choses dont j'estime que le public a interest d'estre averti.

LETTRE PREMIERE,

A Monsieur

DES CARTES.

MONSIEVR,

I'avois esté bien aise de vous voir à Paris cet esté dernier, pource que je pensois que vous y estiez venu à dessein de vous y arrester, & qu'y ayant plus de commodité qu'en aucun autre lieu pour faire les experiences, dont vous avez tesmoigné avoir besoin affin d'achever les traictez que vous avez promis au public, vous ne manqueriés pas de tenir vostre promesse, & que nous les verrions bien tost imprimez. Mais vous m'avez entierement osté cette joye, lors que vous estes retourné en Hollande: & je ne puis m'abstenir icy de vous dire, que je suis encore fasché contre vous, de ce que vous n'avez pas voulu avant vôtre depart me laisser voir le traité des

passions, qu'on m'a dit que vous avez composé; *outre que faisant reflexion sur les paroles que j'ay leües en une preface qui fût jointe il y a deux ans à la version Françoise de vos Principes, ou apres avoir parlé succinctement des parties de la Philosophie qui doivent encore estre trouvées, avant qu'on puisse recueillir ses principaux fruicts, & avoir dit* que vous ne vous defiez pas tant de vos forces, que vous n'osassiez entreprendre de les expliquer toutes, si vous aviez la commodité de faire les experiences qui sont requises pour appuyer & justifier vos raisonnemens, *Vous adjoustez*, qu'il faudroit à cela de grandes despenses, auxquelles un particulier comme vous ne sçauroit suffire, s'il n'estoit aydé par le public; Mais que ne voyant pas que vous deviez attendre cette ayde, vous pensez vous devoir contenter d'estudier dorenavant pour vostre instruction particuliere; & que la posterité vous excusera, si vous manquez à travail-

vailler desormais pour elle : *je crains que ce ne soit maintenant tout de bon que vous voulez envier au public le reste de vos inventions, & que nous n'aurons jamais plus rien de vous, si nous vous laissons suivre vostre inclination. Ce qui est cause que je me suis proposé de vous tourmenter un peu par cette lettre, & de me vanger de ce que vous m'avez refusé vostre traité des Passions, en vous reprochant librement la negligence, & les autres defauts, que je juge empescher que vous ne faciez valoir vostre talent, autant que vous pouvez, & que vostre devoir vous y oblige. En effect je ne puis croire que ce soit autre chose que vostre negligence, & le peu de soin que vous avez d'estre utile au reste des hommes, qui fait que vous ne continuez pas vostre Physique. Car encore que je comprene fort bien qu'il est impossible que vous l'acheviez, si vous n'avez plusieurs experiences, & que ces experiences doivent estre faites aux frais du public, à cause que l'utilité luy en re-*

viendra, & que les biens d'un particulier n'y peuvent suffire; Ie ne croy pas toutesfois que ce soit cela qui vous arreste, pource que vous ne pourriez manquer d'obtenir de ceux qui disposent des biens du public, tout ce que vous sçauriez souhaiter pour ce sujet, si vous daigniez leur faire entendre la chose comme elle est, & comme vous la pourriez facilement representer, si vous en aviez la volonté. Mais vous avez tousjours vescu d'une façon si contraire à cela, qu'on a sujet de se persuader que vous ne voudriez pas mesme recevoir aucune ayde d'autruy, encore qu'on vous l'offriroit: & neantmoins vous pretendez que la posterité vous excusera, de ce que vous ne voulez plus travailler pour elle, sur ce que vous supposez que cette ayde vous y est necessaire, & que vous ne la pouvez obtenir. Ce qui me donne sujet de penser, non seulement que vous estes trop negligent, mais peut estre aussi que vous n'avez pas assez de courage pour esperer de parachever, ce que ceux qui ont leu vos escrits attendent

dent

dent de vous ; & que neantmoins vous estes assez vain pour vouloir persuader à ceux qui viendront apres nous, que vous n'y avez point manqué par vostre faute, mais pource qu'on n'a pas reconnu vostre vertu comme on devoit, & qu'on a refusé de vous assister en vos desseins. En quoy je voy que vostre ambition trouve son compte, à cause que ceux qui verront vos escrits à l'avenir, jugeront par ce que vous avez publié il y a plus de douze ans, que vous aviez trouvé des ce temps la tout ce qui a jusques à present esté vû de vous, & que ce qui vous reste à inventer touchant la Physique, est moins difficile que ce que vous en avez desja expliqué ; en sorte que vous auriez pû depuis nous donner tout ce qu'on peut attendre du raisonnement humain pour la medicine, & les autres usages de la vie, si vous aviez eu la commodité de faire les experiences requises à cela ; & mesme que vous n'avez pas sans doute laissé d'en trouver une grande partie ; mais qu'une juste indignation contre l'ingratitude

 des

des hommes, vous a empesché de leur faire part de vos inventions. Ainsi vous pensez que desormais en vous reposant, vous pourrez acquerir autant de reputation que si vous travailliez beaucoup; & mesme peut estre un peu davantage, à cause qu'ordinairement le bien qu'on possede est moins estimé que celuy qu'on desire, ou bien qu'on regrete. Mais je vous veux oster le moyen d'acquerir ainsi de la reputation sans la meriter: & bien que je ne doute pas que vous ne sçachiez ce qu'il faudroit que vous eussiez fait, si vous aviez voulu estre aydé par le public, je le veux neantmoins icy escrire; & mesme je feray imprimer cette lettre, affin que vous ne puissiez pretendre de l'ignorer; & que si vous manquez cy apres à nous satisfaire, vous ne puissiez plus vous excuser sur le siecle. Sçachez donc que ce n'est pas assez pour obtenir quelque chose du public, que d'en avoir touché un mot en passant, en la preface d'un livre, sans dire expressement que vous la desirez & l'attendez, ny expliquer les rai-

rai-

raisons qui peuvent prouver, non seulement que vous la meritez, mais aussi qu'on a tresgrand interest de vous l'accorder, & qu'on en doit attendre beaucoup de profit. On est accoustumé de voir, que tous ceux qui s'imaginent qu'ils valent quelque chose, en font tant de bruit, & demandent avec tant d'importunité ce qu'ils pretendent, & promettent tant au dela de ce qu'ils peuvent, que lors que quelcun ne parle de soy qu'avec modestie, & qu'il ne requert rien de personne, ny ne promet rien avec assurance, quelque preuve qu'il donne d'ailleurs de ce qu'il peut, on n'y fait pas de reflexion, & on ne pense aucunement à luy.

Vous direz peut estre que vostre humeur ne vous porte pas à rien demander, ny à parler avantageusement de vous mesme, pource que l'un semble estre une marque de bassesse & l'autre d'orgueil. Mais je pretens que cette humeur se doit corriger, & qu'elle vient d'erreur & de foiblesse, plustost que d'une honeste pudeur & modestie. Car

pource

pource qui est des demandes, il n'y a que celles qu'on fait pour son propre besoin, à ceux de qui on n'a aucun droit de rien exiger, desquelles on ait sujet d'avoir quelque honte. Et tant s'en faut qu'on en doive avoir de celles qui tendent à l'utilité & au profit de ceux à qui on les fait; qu'au contraire on en peut tirer de la gloire, principalement lors qu'on leur a desja donné des choses qui valent plus que celles qu'on veut obtenir d'eux. Et pour ce qui est de parler avantageusement de soy mesme, il est vray que c'est un orgueil tresridicule & tresblasmable, lors qu'on dit de soy des choses qui sont fausses; & mesme que c'est une vanité mesprisable, encore qu'on n'en die que de vrayes, lors qu'on le fait par ostentation, & sans qu'il en revienne aucun bien à personne. Mais lorsque ces choses sont telles qu'il importe aux autres de les sçavoir, il est certain qu'on ne les peut taire que par une humilité vitieuse, qui est une espece de lascheté & de foiblesse. Or il importe beaucoup au public d'estre averti de ce que vous

avez

avez trouvé dans les ſciences, affin que jugeant par la de ce que vous y pouvez encore trouver, il ſoit incité à contribuer tout ce qu'il peut pour vous y aider, comme à un travail qui a pour but le bien general de tous les hommes. Et les choſes que vous avez desja données, à ſçavoir les verités importantes que vous avez expliquées dans vos eſcrits, valent incomparablement davantage que tout ce que vous ſçauriez demander pour ce ſujet.

Vous pouvez dire auſſi que vos œuvres parlent aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin que vous y adjouſtiez les promeſſes & les vanteries, leſquelles eſtant ordinaires aux Charlatans qui veulent tromper, ſemblent ne pouvoir eſtre bien ſeantes à un homme d'honneur qui cherche ſeulement la verité. Mais ce qui fait que les Charlatans ſont blaſmables, n'eſt pas que les choſes qu'ils diſent d'eux meſmes ſont grandes & bonnes; c'eſt ſeulement qu'elles ſont fauſſes, & qu'ils ne les peuvent prouver: au lieu que celles que je pretens que vous devez dire de vous,

ſont

ſont ſi vrayes, & ſi evidemment prouvées par vos eſcrits, que toutes les regles de la bienſeance vous permettent de les aſſurer, & celles de la charité vous y obligent, à cauſe qu'il importe aux autres de les ſçavoir. Car encore que vos eſcrits parlent aſſez au regard de ceux qui les examinent avec ſoin, & qui ſont capables de les entendre: toutefois cela ne ſuffit pas pour le deſſein que je veux que vous ayez, à cauſe qu'un chacun ne les peut pas lire, & que ceux qui manient les affaires publiques n'en peuvent gueres avoir le loiſir. Il arrive peut eſtre bien que quelcun de ceux qui les ont leus leur en parle; mais quoy qu'on leur en puiſſe dire, le peu de bruit qu'ils ſçavent que vous faites, & la trop grande modeſtie que vous avez tousjours obſervée en parlant de vous, ne permet pas qu'ils y facent beaucoup de reflexion. Meſme à cauſe qu'on uſe ſouvent aupres d'eux de tous les termes les plus avantageux qu'on puiſſe imaginer, pour louër des perſonnes qui ne ſont que fort mediocres, ils n'ont pas ſujet de prendre

dre les louanges immenſes, qui vous ſont données par ceux qui vous connoiſſent, pour des verités bien exactes. Au lieu que lors que quelcun parle de ſoy meſme, & qu'il en dit des choſes tres-extraordinaires, on l'eſcoute avec plus d'attention; principalement lors que c'eſt un homme de bonne naiſſance, & qu'on ſçait n'eſtre point d'humeur ny de condition à vouloir faire le Charlatan. *Et pource qu'il ſe rendroit ridicule s'il uſoit d'hyperboles en telle occaſion, ſes paroles ſont priſes en leur vray ſens; & ceux qui ne les veulent pas croire, ſont au moins incitez par leur curioſité, ou par leur jalouſie, à examiner ſi elles ſont vrayes. C'eſt pourquoy eſtant tres-certain, & le public ayant grand intereſt de ſçavoir qu'il n'y a jamais eu au monde que vous ſeul (au moins dont nous ayons les eſcrits) qui ait deſcouvert les vrais principes, & reconnu les premieres cauſes de tout ce qui eſt produit en la nature; Et qu'ayant desja rendu raiſon par ces principes, de toutes les choſes qui paroiſſent & s'obſervent le plus com-*

mu-

munement dans le monde, il vous faut ſeulement avoir des obſervations plus particulieres pour trouver en meſme façon les raiſons de tout ce qui peut eſtre utile aux hommes en cette vie, & ainſi nous donner une tres parfaite connoiſſance de la nature de tous les mineraux, des vertus de toutes les plantes, des proprietés des animaux, & generalement de tout ce qui peut ſervir pour la Medecine & les autres arts. Et en fin que ces obſervations particulieres ne pouvant eſtre toutes faites en peu de temps ſans grande deſpenſe, tous les peuples de la terre y devroient à l'envi contribuer, comme à la choſe du monde la plus importante, & à laquelle ils ont tous egal intereſt. cela diſ-je eſtant tres certain, & pouvant aſſez eſtre prouvé par les eſcrits que vous avez desja fait imprimer, vous le devriez dire ſi haut, le publier avec tant de ſoin, & le mettre ſi expreſſement dans tous les titres de vos livres, qu'il ne puſt doresnavant y avoir perſonne qui l'ignoraſt. Ainſi vous feriez au moins d'abord naiſtre

l'en-

l'envie à plusieurs d'examiner ce qui en est; & d'autant qu'ils s'en enquereroient davantage, & liroient vos escrits avec plus de soin, d'autant connoistroient ils plus clairement que vous ne vous seriez point vanté à faux.

Et il y a principalement trois points que je voudrois que vous fissiez bien concevoir à tout le monde. Le premier est qu'il y a une infinité des choses à trouver en la Physique, qui peuvent estre extremement utiles à la vie; le second qu'on a grand sujet d'attendre de vous l'invention de ces choses; & le troisiesme que vous en pourrez d'autant plus trouver que vous aurez plus de commoditez pour faire quantité d'experiences. Il est à propos qu'on soit averti du premier point, à cause que la pluspart des hommes ne pensent pas qu'on puisse rien trouver dans les sciences, qui vaille mieux que ce qui a esté trouvé par les anciens, & mesme que plusieurs ne conçoivent point ce que c'est que la Physique, ny à quoy elle peut servir. Or il est aisé de prouver que le trop grand re-

ſpect qu'on porte à l'antiquité, eſt une erreur qui prejudicie extremement à l'avancement des ſciences. Car on voit que les peuples ſauvages de l'Amerique, & auſſi pluſieurs autres qui habitent des lieux moins eloignés, ont beaucoup moins de commoditez pour la vie que nous n'en avons, & toutefois qu'ils ſont d'une origine auſſi anciene que la noſtre, en ſorte qu'ils ont autant de raiſon que nous de dire qu'ils ſe contentent de la ſageſſe de leurs peres, & qu'ils ne croyent point que perſonne leur puiſſe rien enſeigner de meilleur, que ce qui a eſté ſçeu & pratiqué de toute antiquité parmy eux. Et cette opinion eſt ſi prejudiciable, que pendant qu'on ne la quitte point, il eſt certain qu'on ne peut acquerir aucune nouvelle capacité. Auſſi voit on par experience, que les peuples en l'eſprit deſquels elle eſt le plus enracinée, ſont ceux qui ſont demeurez les plus ignorans, & les plus rudes. Et pource qu'elle eſt encore aſſez frequente parmy nous, cela peut ſervir de raiſon pour prouver, qu'il s'en faut beaucoup

que

que nous ne ſçachions tout ce que nous ſommes capables de ſçavoir. Ce qui peut auſſi fort clairement eſtre prouvé par pluſieurs inventions tres-utiles, comme ſont l'uſage de la bouſſole, l'art d'imprimer, les lunettes d'approche, & ſemblables, qui n'ont eſté trouvées qu'aux derniers ſiecles, bien qu'elles ſemblent maintenant aſſez faciles à ceux qui les ſçavent. Mais il n'y a rien en quoy le beſoin que nous avons d'acquerir de nouvelles connoiſſances, paroiſſe mieux qu'en ce qui regarde la Medecine. Car bien qu'on ne doute point que Dieu n'ait pourvû cette Terre de toutes les choſes qui ſont neceſſaires aux hommes, pour s'y conſerver en parfaite ſanté juſques à une extreme vieilleſſe : & bien qu'il n'y ait rien au monde ſi deſirable que la connoiſſance de ces choſes, en ſorte qu'elle a eſté autrefois la principale eſtude des Roys & des Sages, toutefois l'experience monſtre qu'on eſt encore ſi eloigné de l'avoir toute, que ſouvent on eſt arreſté au lit par de petits maux, que tous les plus ſçavans Medicins ne peuvent con-

noiſtre, & qu'ils ne ſont qu'aigrir par leurs remedes, lors qu'ils entreprenent de les chaſſer. En quoy le defaut de leur art, & le beſoin qu'on a de le perfe-ctionner, ſont ſi evidens, que pour ceux qui ne conçoivent pas ce que c'eſt que la Phyſique, il ſuffit de leur dire qu'elle eſt la ſcience qui doit enſeigner à connoiſtre ſi parfaitement la nature de l'homme, & de toutes les choſes qui luy peuvent ſervir d'alimens ou de re-medes, qu'il luy ſoit ayſé de s'exempter par ſon moyen de toutes ſortes de mala-dies. Car ſans parler de ſes autres uſa-ges, celuy-la ſeul eſt aſſez important, pour obliger les plus inſenſibles, à favo-riſer les deſſeins d'un homme, qui a desja prouvé par les choſes qu'il a inventées, qu'on a grand ſujet d'attendre de luy tout ce qui reſte encore à trouver en cet-te ſcience.

Mais il eſt principalement beſoin que le monde ſçache que vous avez prou-vé cela de vous. Et à cet effect il eſt neceſſaire que vous faciez un peu de violence à voſtre humeur, & que vous

chaſſiez

chassiez cette trop grande modestie ; qui vous a empesché jusques icy, de dire de vous & des autres tout ce que vous estez obligé de dire. Ie ne veux point pour cela vous commettre avec les doctes de ce siecle : la pluspart de ceux ausquels on donne ce nom, à sçavoir tous ceux qui cultivent ce qu'on appelle communement les belles lettres, & tous les Iurisconsultes, n'ont aucun interest à ce que je pretens que vous devez dire. Les Theologiens aussi & les Medecins n'y en ont point, si ce n'est entant que Philosophes. Car la Theologie ne depend aucunement de la Physique, ny mesme la Medecine, en la façon qu'elle est aujourd'huy pratiquée par les plus doctes & les plus prudens en cet art : ils se contentent, de suivre les maximes ou les regles qu'une longue experience a enseignées, & ils ne mesprisent pas tant la vie des hommes, que d'appuyer leurs jugemens, desquels souvent elle depend, sur les raisonnemens incertains de la Philosophie de l'escole. Il ne reste donc

que les Philosophes, entre lesquels tous ceux qui ont de l'esprit sont desja pour vous, & seront tres-ayses de voir que vous produisiez la verité, en telle sorte que la malignité des Pedans ne la puisse opprimer. De façon que ce ne sont que les seuls Pedans, qui se puissent offencer de ce que vous aurez à dire; & pource qu'ils sont la risée & le mespris de tous les plus honnestes gens, vous ne devez pas fort vous soucier de leur plaire. Outre que vostre reputation vous les a desja rendus autant ennemis qu'ils sçauroient estre; Et au lieu que vostre modestie est cause que maintenant quelques uns d'eux ne craignent pas de vous attaquer, je m'assure que si vous vous faisiez autant valoir que vous pouvez, & que vous devez, ils se verroient si bas au dessous de vous, qu'il n'y en auroit aucun qui n'eust honte de l'entreprendre. Ie ne voy donc point qu'il y ait rien qui vous doive empescher de publier hardiment, tout ce que vous jugerez pouvoir servir à vostre dessein. & rien ne me semble y estre plus utile, que

ce

ce que vous avez desja mis en une lettre adressée au R. Pere Dinet, laquelle vous fistes imprimer il y a sept ans, pendant qu'il estoit Provincial des Iesuites de France. Non ibi, *disiez vous en parlant des Essais que vous aviez publiez cinq ou six ans auparavant*, unam aut alteram, sed plus sexcentis quæstionibus explicui, quæ sic à nullo ante me fuerant explicatæ; ac quamvis multi hactenus mea scripta transversis oculis inspexerint, modisque omnibus refutare conati sint, nemo tamen, quod sciam, quicquam non verum potuit in iis reperire. Fiat enumeratio quæstionum omnium, quæ in tot sæculis, quibus aliæ Philosophiæ viguerunt, ipsarum ope solutæ sunt, & forte nec tam multæ, nec tam illustres invenientur. Quinimo profiteor ne unius quidem quæstionis solutionem, ope principiorum Peripateticæ Philosophiæ peculiarium, datam unquam fuisse, quam non possim demon-

 strare

ſtrare eſſe illegitimam & falſam. Fiat periculum; proponantur, non quidem omnes (neque enim operæ pretium puto multum temporis ea in re impendere) ſed paucæ aliquæ ſelectiores, ſtabo promiſſis, &c. *Ainſi malgré toute voſtre modeſtie, la force de la verité vous a contraint d'eſcrire en cet endroit la, que vous aviez desja expliqué dans vos premiers Eſſais, qui ne contienent quaſi que la Dioptrique & les Meteores, plus de ſix cens queſtions de Philoſophie, que perſonne avant vous n'avoit ſçeu ſi bien expliquer; Et qu'encore que pluſieurs euſſent regardé vos eſcrits de travers, & cherché toutes ſortes de moyens pour les refuter, vous ne ſçaviez point toutefois que perſonne y euſt encore pû rien remarquer qui ne fuſt pas vray. A quoy vous adjouſtez, que ſi on veut conter une par une les queſtions qui ont pû eſtre reſoluës par toutes les autres façons de philoſopher, qui ont eu cours depuis que le monde eſt, on ne trouvera peut eſtre pas qu'elles ſoient en ſi grand nombre, ny ſi no-*

ſi notables. Outre cela vous aſſurez que par les principes, qui ſont particuliers à la Philoſophie qu'on attribuë à Ariſtote, & qui eſt la ſeule qu'on enſeigne maintenant dans les Eſcoles, on n'a jamais ſçeu trouver la vraye ſolution d'aucune queſtion; Et vous defiez expreſſement tous ceux qui enſeignent, d'en nommer quelcune qui ait eſté ſi bien reſoluë par eux, que vous ne puiſſiez monſtrer aucun erreur en leur ſolution. Or ces choſes ayant eſté eſcrites à un Provincial des Ieſuites, & publiées il y a desja plus de ſept ans, il n'y a point de doute que quelques uns des plus capables de ce grand corps, auroient taſché de les refuter, ſi elles n'eſtoient pas entierement vrayes, ou ſeulement ſi elles pouvoient eſtre diſputées avec quelque apparence de raiſon. Car nonobſtant le peu de bruit que vous faites, chacun ſçait que voſtre reputation eſt desja ſi grande, & qu'ils ont tant d'intereſt à maintenir que ce qu'ils enſeignent n'eſt point mauvais, qu'ils ne peuvent dire qu'ils l'ont negligé. Mais tous les doctes ſçavent aſſez, qu'il

n'y a rien en la Physique de l'Escole qui ne soit douteux : & ils sçavent aussi qu'en telle matiere estre douteux, n'est gueres meilleur qu'estre faux, à cause qu'une science doit estre certaine & demonstrative : de façon qu'ils ne peuvent trouver estrange que vous ayez assurez que leur Physique ne contient la vraye solution d'aucune question. Car cela ne signifie autre chose, sinon qu'elle ne contient la demonstration d'aucune verité que les autres ignorent. Et si quelcun d'eux examine vos escrits pour les refuter, il trouve tout au contraire, qu'ils ne contienent que des demonstrations, touchant des matieres qui estoient auparavant ignorées de tout le monde. C'est pourquoy estant sages & avisez comme ils sont, je ne m'estonne pas qu'ils se taisent ; mais je m'estonne que vous n'ayez encore daigné tirer aucun avantage de leur silence, à cause que vous ne sçauriez rien souhaiter qui face mieux voir combien vostre Physique differe de celle des autres. Et il importe qu'on remarque leur difference, affin que la

mau-

mauvaiſe opinion que ceux qui ſont employez dans les affaires, & qui y reüſiſſent le mieux, ont couſtume d'avoir de la Philoſophie, n'empeſche pas qu'ils ne connoiſſent le prix de la voſtre. Car ils ne jugent ordinairement de ce qui arrivera, que par ce qu'ils ont desja vû arriver; & pource qu'ils n'ont jamais aperceu que le public ait recueilli aucun autre fruit de la Philoſophie de l'Eſcole, ſinon qu'elle a rendu quantité d'hommes Pedans, ils ne ſçauroient pas imaginer qu'on en doive attendre de meilleurs de la voſtre, ſi ce n'eſt qu'on leur face conſiderer que celle cy eſtant toute vraye, & l'autre toute fauſſe, leur fruicts doivent eſtre entierement differens. En effect c'eſt un grand argument, pour prouver qu'il n'y a point de verité en la Phyſique de l'Eſcole, que de dire qu'elle eſt inſtituée pour enſeigner toutes les inventions utiles à la vie, & que neantmoins, bien qu'il en ait eſté trouvé pluſieurs de temps en temps, ce n'a jamais eſté par le moyen de cette Phyſique, mais ſeulement par haſard & par uſage; ou

bien

bien ſi quelque ſcience y a contribué, ce n'a eſté que la Mathematique: & elle eſt auſſi la ſeule de toutes les ſciences humaines, en laquelle on ait cy-devant pû trouver quelques veritez qui ne peuvent eſtre miſes en doute. Ie ſçay bien que les Philoſophes la veulent recevoir pour une partie de leur Phyſique; mais pource qu'ils l'ignorent preſque tous, & qu'il n'eſt pas vray qu'elle en ſoit une partie, mais au contraire que la vraye Phyſique eſt une partie de la Mathematique, cela ne peut rien faire pour eux. Mais la certitude qu'on a desja reconnuë dans la Mathematique fait beaucoup pour vous. Car c'eſt une ſcience en laquelle il eſt ſi conſtant que vous excellez, & vous avez tellement en cela ſurmonté l'envie, que ceux meſme qui ſont jaloux de l'eſtime qu'on fait de vous pour les autres ſciences, ont couſtume de dire que vous ſurpaſſez tous les autres en celle-cy, affin qu'en vous accordant une loüange qu'ils ſçavent ne vous pouvoir eſtre diſputée, ils ſoient moins ſoupçonnez de calomnie, lors qu'ils ta-

taſchent de vous en oſter quelques autres. Et on voit en ce que vous avez publié de Geometrie, que vous y determinez tellement juſques ou l'eſprit humain peut aller, & qu'elles ſont les ſolutions qu'on peut donner à chaque ſorte de difficultez, qu'il ſemble que vous avez recueilly toute la moiſſon, dont les autres qui ont eſcrit avant vous ont ſeulement pris quelques eſpis, qui n'eſtoient pas encore meurs, & tous ceux qui viendront apres ne peuvent eſtre que comme des glaveurs, qui ramaſſeront ceux que vous leur avez voulu laiſſer. Outre que vous avez monſtré par la ſolution prompte & facile de toutes les queſtions, que ceux qui vous ont voulu tenter ont propoſées, que la Methode dont vous uſez à cet effect eſt tellement infallible, que vous ne manquez jamais de trouver par ſon moyen, touchant les choſes que vous examinez, tout ce que l'eſprit humain peut trouver. De façon que pour faire qu'on ne puiſſe douter, que vous ne ſoyez capable de mettre la Phyſique en ſa derniere perfection,

il faut seulement que vous prouviez, qu'elle n'est autre chose qu'une partie de la Mathematique. Et vous l'avez desja tres-clairement prouvé dans vos Principes, lors qu'en y expliquant toutes les qualitez sensibles, sans rien considerer que les grandeurs, les figures, & les mouvemens, vous avez monstré que ce monde visible, qui est tout l'objet de la Physique, ne contient qu'une petite partie des corps infinis, dont on peut imaginer que toutes les proprietez ou qualitez, ne consistent qu'en ces mesmes choses, au lieu que l'objet de la Mathematique les contient tous. Le mesme peut aussi estre prouvé par l'experience de tous les siecles. Car encore qu'il y ait eu de tout temps plusieurs des meilleurs esprits, qui se sont employez à la recherche de la Physique, on ne sçauroit dire que jamais personne y ait rien trouvé (c'est à dire soit parvenu à aucune vraye connoissance touchant la nature des choses corporelles) par quelque principe qui n'appartiene pas à la Mathematique. Au lieu que par ceux qui luy appartienent, on a desja

desja trouvé une infinité de choses tres-utiles, à sçavoir presque tout ce qui est connu en l'Astronomie, en la Chirurgie, & en tous les arts Mechaniques; dans lesquels s'il y a quelque chose de plus que ce qui appartient à cette science, il n'est pas tiré d'aucune autre, mais seulement de certaines observations dont on ne connoist point les vrayes causes. Ce qu'on ne sçauroit considerer avec attention, sans estre contraint d'avoüer que, c'est par la Mathematique seule qu'on peut parvenir à la connoissance de la vraye Physique. Et d'autant qu'on ne doute point que vous n'excelliez en celle-là, il n'y a rien qu'on ne doive attendre de vous en celle-cy. Toutefois il reste encore un peu de scrupule, en ce qu'on voit que tous ceux qui ont acquis quelque reputation par la Mathematique, ne sont pas pour cela capables de rien trouver en la Physique, & mesme que quelques uns d'eux comprenent moins les choses que vous en avez escrites, que plusieurs qui n'ont jamais cy devant appris aucune science. Mais on peut respondre à cela, que bien

que

que sans doute ce soient ceux, qui ont l'esprit le plus propre à concevoir les verités de la Mathematique, qui entendent le plus facilement vostre Physique, à cause que tous les raisonnemens de celle-cy sont tirez de l'autre; Il n'arrive pas tousjours que ces mesmes ayent la reputation d'estre les plus sçavans en Mathematique: à cause que pour acquerir cette reputation, il est besoin d'estudier les livres de ceux qui ont desja escrit de cette science, ce que la plus-part ne font pas; & souvent ceux qui les estudient, taschant d'obtenir par travail ce que la force de leur esprit ne leur peut donner, fatiguent trop leur imagination, & mesme la blessent, & acquerent avec cela plusieurs prejugés: ce qui les empesche bien plus de concevoir les verités que vous escrivez, que de passer pour grands Mathematiciens; à cause qu'il y a si peu de personnes qui s'appliquent à cette science, que souvent il n'y a qu'eux en tout un pays: & encore que quelquefois il y en ait d'autres, ils ne laissent pas de faire beaucoup de bruit, d'au-

d'autant que le peu qu'ils sçavent leur a cousté beaucoup de peine. Au reste il n'est pas malaysé de concevoir les verités qu'un autre à trouvées ; il suffit à cela d'avoir l'esprit degagé de toutes sortes de faux prejugés & d'y vouloir appliquer assez son attention. Il n'est pas aussi fort difficile d'en rencontrer quelques unes detachées des autres, ainsi qu'ont fait autrefois Thales, Pythagore, Archimede, & en nostre siecle Gilbert, Kepler, Galilée, Harvejus, & quelques autres. En fin on peut sans beaucoup de peine imaginer un corps de Philosophie, moins monstrueux, & appuié sur des conjectures plus vraysemblables que n'est celuy qu'on tire des escrits d'Aristote : ce qui a esté fait aussi par quelques uns en ce siecle. Mais d'en former un qui ne contiene que des veritez, prouvées par des demonstrations aussi claires & aussi certaines que celles des Mathematiques, c'est chose si difficile, & si rare, que depuis plus de cinquante siecles, que le monde a desja duré, il ne s'est trouvé que vous seul qui avez fait voir par vos

*** *escrits,*

eſcrits, que vous en pouviez venir à bout. Mais comme lors qu'un Architecte a poſé tous les fondemens, & elevé les principales murailles de quelque grand baſtiment, on ne doute point qu'il ne puiſſe conduire ſon deſſein juſques à la fin, à cauſe qu'on voit qu'il a desja fait ce qui eſtoit le plus difficile: Ainſi ceux qui ont leu avec attention le livre de vos Principes, conſiderans comment vous y avez poſé les fondemens de toute la Philoſophie naturelle, & combien ſont grandes les ſuites de veritez que vous en avez deduites, ne peuvent douter que la Methode dont vous uſez ne ſoit ſuffiſante, pour faire que vous acheviez de trouver tout ce qui peut eſtre trouvé en la Phyſique: à cauſe que les choſes que vous avez desja expliquées, à ſçavoir la nature de l'aymant, du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, & de tout ce qui paroiſt dans les cieux, ne ſemblent point eſtre moins difficiles que celles qui peuvent encore eſtre deſirées.

Toutefois il faut icy adjouſter, que tant expert qu'un Architecte ſoit en ſon

art,

art, il est impossible qu'il acheve le bastiment qu'il a commencé, si les materiaux qui doivent y estre employez luy manquent. Et en mesme façon que tant parfaite que puisse estre vostre Methode, elle ne peut faire que vous poursuiviez en l'explication des causes naturelles, si vous n'avez point les experiences qui sont requises pour determiner leurs effets. Ce qui est le dernier des trois points que je croy devoir estre principalement expliquez, à cause que la pluspart des hommes ne conçoit pas combien ces experiences sont necessaires, ny quelle depense y est requise. Ceux qui sans sortir de leur cabinet, ny jetter les yeux ailleurs que sur leurs livres, entreprenent de discourir de la nature, peuvent bien dire en quelle façon ils auroient voulu creer le monde, si Dieu leur en avoit donné la charge & le pouvoir, c'est à dire ils peuvent descrire des Chimeres, qui ont autant de rapport avec la foiblesse de leur esprit, que l'admirable beauté de cet Univers avec la puissance infinie de son autheur; mais à moins

 que

que d'avoir un esprit vrayement divin, ils ne peuvent ainsi former d'eux mesmes une idée des choses, qui soit semblable à celle que Dieu a euë pour les creer. Et quoy que vostre Methode promette tout ce qui peut estre esperé de l'esprit humain, touchant la recherche de la verité dans les sciences, elle ne promet pas neanmoins d'enseigner à deviner; mais seulement à deduire de certaines choses données toutes les verités qui peuvent en estre deduites: & ces choses données en la Physique ne peuvent estre que des experiences. Mesme à cause que ces experiences sont de deux sortes; les unes faciles, & qui ne dependent que de la reflexion qu'on fait sur les choses qui se presentent au sens d'elles mesmes; les autres plus rares & difficiles, auxquelles on ne parvient point sans quelque estude & quelque despense: on peut remarquer que vous avez desja mis dans vos escrits tout ce qui semble pouvoir estre deduit des experiences faciles, & mesme aussi de celles des plus rares que vous avez pû apprendre des livres. Car

outre

outre que vous y avez expliqué la nature de toutes les qualités qui meuvent les sens, & de tous les corps qui sont les plus communs sur cette terre, comme du feu, de l'air, de l'eau & de quelques autres, vous y avez aussi rendu raison de tout ce qui a esté observé jusques à present dans les cieux, de toutes les proprietés de l'aymant, & de plusieurs observations de la Chymie. De façon qu'on n'a point de raison d'attendre rien davantage de vous, touchant la Physique, jusques à ce que vous ayez davantage d'experiences, desquelles vous puissiez rechercher les causes. Et je ne m'estonne pas que vous n'entrepreniez point de faire ces experiences à vos despens. Car je sçay que la recherche des moindres choses couste beaucoup; & sans mettre en conte les Alchemistes, ny tous les autres chercheurs de secrets, qui ont coustume de se ruiner à ce mestier, j'ay ouy dire que la seule pierre d'aymant a fait despendre plus de cinquante mil escus à Gilbert, quoy qu'il fust homme de tres-bon esprit, comme il a monstré en ce qu'il a esté le

*premier qui a decouvert les principales proprietez de cette pierre. I'ay vû aussi l'*Instauratio magna *& le* Novus Atlas *du Chancelier Bacon, qui me semble estre, de tous ceux qui ont escrit avant vous, celuy qui a eu les meilleures pensées, touchant la Methode qu'on doit tenir pour conduire la Physique à sa perfection; mais tout le revenu de deux ou trois Roys, des plus puissans de la terre, ne suffiroit pas pour mettre en execution toutes les choses qu'il requert à cet effect. Et bien que je ne pense point que vous ayez besoin de tant de sortes d'experiences qu'il en imagine, à cause que vous pouvez suppléer à plusieurs, tant par vostre adresse, que par la connoissance des verités que vous avez desja trouvées; Toutefois considerant que le nombre des corps particuliers qui vous restent encore à examiner est presque infini, Qu'il n'y en a aucun qui n'ait assez de diverses proprietés, & dont on ne puisse faire assez grand nombre d'espreuves, pour y employer tout le loisir & tout le travail de plusieurs hom-*

hommes; Que ſuivant les regles de voſtre Methode il eſt beſoin que vous examiniez en meſme temps toutes les choſes qui ont entre elles quelque affinité, affin de remarquer mieux leurs differences, & de faire des denombremens qui vous aſſurent, Que vous pouvez ainſi utilement vous ſervir en un meſme temps de plus de diverſes experiences, que le travail d'un tres-grand nombre d'hommes addroits n'en ſçauroit fournir, Et en fin que vous ne ſçauriez avoir ces hommes addroits qu'à force d'argent, à cauſe que ſi quelques uns s'y vouloient gratuitement employer, ils ne s'aſſujettiroient pas aſſez à ſuivre vos ordres, & ne feroient que vous donner occaſion de perdre du temps: Conſiderant disje toutes ces choſes, je comprens ayſement que vous ne pouvez achever dignement le deſſein que vous avez commencé dans vos Principes, c'eſt à dire, expliquer en particulier tous les mineraux, les plantes, les animaux, & l'homme, en la meſme façon que vous y avez desja expliqué tous les elemens de la terre, &

tout ce qui s'observe dans les cieux, si ce n'est que le public fournisse les frais qui sont requis à cet effect, & que d'autant qu'ils vous seront plus liberalement fournis, d'autant pourrez vous mieux executer vostre dessein.

Or à cause que ces mesmes choses peuvent aussy fort aysement estre comprises par un chascun, & sont toutes si vrayes qu'elles ne peuvent estre mises en doute, je m'assure que si vous les representiez en telle sorte, qu'elles vinssent à la connoissance de ceux, à qui Dieu ayant donné le pouvoir de commander aux peuples de la terre, a aussi donné la charge & le soin de faire tous leurs efforts pour avancer le bien du public, il n'y auroit aucun d'eux qui ne voulust contribuer à un dessein si manifestement utile à tout le monde. Et bien que nostre France, qui est vostre Patrie, soit un Estat si puissant qu'il semble que vous pourriez obtenir d'elle seule tout ce qui est requis à cet effect, toutefois à cause que les autres nations n'y ont pas moins d'interest qu'elle, je m'assure que plusieurs seroient assez gene-

ne-

nereuses pour ne luy pas ceder en cet office, & qu'il n'y en auroit aucune qui fust si barbare que de ne vouloir point y avoir part.

Mais si tout ce que j'ay escrit icy ne suffit pas, pour faire que vous changiez d'humeur, je vous prie au moins de m'obliger tant, que de m'envoyer vostre traicté des Passions, & de trouver bon que j'y adjouste une preface avec laquelle il soit imprimé. Ie tascheray de la faire en telle sorte, qu'il n'y aura rien que vous puissiez desapprouver, & qui ne soit si conforme au sentiment de tous ceux qui ont de l'esprit & de la vertu, qu'il n'y en aura aucun qui apres l'avoir leuë, ne participe au zele que j'ay pour l'accroissement des sciences, & pour estre, &c.

De Paris, le 6 Novembre, 1648.

A la lettre precedents.

MONSIEVR,

Parmi les injures & les reproches que je trouve en la grande lettre que vous avez pris la peine de m'escrire, j'y remarque tant de choses à mon avantage, que si vous la faisiez imprimer, ainsi que vous declarez vouloir faire, j'aurois peur qu'on ne s'imaginast qu'il y a plus d'intelligence entre nous qu'il n'y en a, & que je vous ay prié d'y mettre plusieurs choses que la bienseance ne permettoit pas que je fisse moy mesme sçavoir au public. C'est pourquoy je ne m'arresteray pas icy à y respondre de point en point: je vous diray seulement deux raisons qui me semblent vous devoir empescher de la publier. La premiere est, que je n'ay aucune opinion que le dessein que je juge que vous avez eu en l'escrivant puisse reüssir. La seconde, que je ne suis nullement de l'humeur que vous imaginez, que je n'ay aucune indignation, ny aucun degoust, qui m'oste le desir de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour rendre service au public, auquel je m'estime tres-obligé, de ce que les escrits que j'ay desja publiez

ont esté favorablement receus de plusieurs. Et que je ne vous ay cy-devant refusé ce que j'avois escrit des Passions, qu'affin de n'estre point obligé de le faire voir à quelques autres qui n'en eussent pas fait leur profit. Car d'autant que je ne l'avois composé que pour estre leu par une Princesse, dont l'esprit est tellement au dessus du commun, qu'elle conçoit sans aucune peine ce qui semble estre le plus difficile à nos docteurs, je ne m'estois arresté à y expliquer que ce que je pensois estre nouveau. Et affin que vous ne doutiez pas de mon dire, je vous promets de revoir cet escrit des Passions, & d'y adjouster ce que je jugeray estre necessaire pour le rendre plus intelligible, & qu'apres cela je vous l'envoyeray pour en faire ce qu'il vous plaira. Car je suis, &c.

D'Egmont, le 4 Decembre, 1648.

LET-

LETTRE SECONDE
A Monsieur
DES CARTES.

MONSIEVR,

Il y a si long temps que vous m'avez fait attendre vostre traité des Passions, que je commence à ne le plus esperer, & à m'imaginer que vous ne me l'aviez promis que pour m'empescher de publier la lettre que je vous avois cy-devant escrite. Car j'ay sujet de croire que vous seriez fasché, qu'on vous ostast l'excuse que vous prenez pour ne point achever vostre Physique: & mon dessein estoit de vous l'oster par cette lettre: d'autant que les raisons que j'y avois deduites sont telles, qu'il ne me semble pas qu'elles puissent estre leuës d'aucune personne, qui ait tant soit peu l'honneur & la vertu en recommandation, qu'elles ne l'incitent à desirer comme moy, que vous obteniez du public ce qui est requis pour

les

les experiences que vous dites vous estre necessaires : & j'esperois qu'elle tomberoit aysement entre les mains de quelques uns qui auroient le pouvoir de rendre ce desir efficace, soit à cause qu'ils ont de l'acces aupres de ceux qui disposent des biens du public, soit à cause qu'ils en disposent eux mesmes. Ainsi je me promettois de faire en sorte que vous auriez malgré vous de l'exercice. Car je sçay que vous avez tant de cœur, que vous ne voudriez pas manquer de rendre avec usure ce qui vous seroit donné en cette façon, & que cela vous feroit entierement quiter la negligence, dont je ne puis à present m'abstenir de vous accuser, bien que je sois, &c.

Le 23 Iuillet, 1649.

R E-

A la Seconde lettre.

MONSIEVR,

Ie suis fort innocent de l'artifice, dont vous voulez croyre que j'ay usé, pour empescher que la grande lettre que vous m'aviez escrite l'an passé ne soit publiée. Ie n'ay eu aucun besoin d'en user. Car outre que je ne croy nullement qu'elle pûst produire l'effect que vous pretendez, je ne suis pas si enclin à l'oysiveté, que la crainte du travail auquel je serois obligé pour examiner plusieurs experiences, si j'avois receu du public la commodité de les faire, puisse prevaloir au desir que j'ay de m'instruire, & de mettre par escrit quelque chose qui soit utile aux autres hommes. Ie ne puis pas si bien m'excuser de la negligence dont vous me blasmez. Car j'avoüe que j'ay esté plus long temps à revoir le petit traité que je vous envoye, que je n'avois esté cy-devant à le composer, & que neantmoins je n'y ay adjousté que peu de choses, & n'ay rien changé au discours, lequel est si simple & si bref, qu'il fera connoistre que mon dessein n'a pas esté d'expliquer les Passions en Orateur, ny mesme en Philosophe

losophe moral, mais seulement en Physicien. Ainsi je prevoy que ce traité n'aura pas meilleure fortune que mes autres escrits; & bien que son titre convie peut estre davantage de personnes à le lire, il n'y aura neantmoins que ceux qui prendront la peine de l'examiner avec soin, ausquels il puisse satisfaire. Tel qu'il est, je le mets entre vos mains, &c.

D'Egmont, le 14 *d'Aoust*, 1649.



LES

LES PASSIONS DE L'AME.

PREMIERE PARTIE,

DES PASSIONS EN GENERAL:

Et par occasion de toute la nature de l'homme.

ARTICLE I.

Que ce qui est Passion au regard d'un sujet, est tousiours Action à quelque autre égard.

IL n'y a rien en quoy paroisse mieux combien les sciences que nous avons des anciens sont defectueuses, qu'en ce qu'ils ont escrit des Passions. Car bien que

ce ſoit une matiere dont la connoiſſance a touſiours eſté fort recherchée ; & qu'elle ne ſemble pas eſtre des plus difficiles, à cauſe que chacun les ſentant en ſoy-meſme, on n'a point beſoin d'emprunter d'ailleurs aucune obſervation pour en decouvrir la nature : toutesfois ce que les Anciens en ont enſeigné eſt ſi peu de choſe, & pour la plus part ſi peu croyable, que je ne puis avoir aucune eſperance d'approcher de la verité, qu'en m'éloignant des chemins qu'ils ont ſuivis. C'eſt pourquoy je ſeray obligé d'eſcrire icy en meſme façon, que ſi je traitois d'une matiere que jamais perſonne avant moy n'euſt touchée. Et pour commencer, je conſidere que tout ce qui ſe fait, ou qui arrive de nouveau, eſt generalement appellé par les Philoſophes une Paſſion au regard du ſujet auquel il arrive, & une Action au regard de celuy qui fait qu'il ar-

rive. En ſorte que bien que l'agent & le patient ſoient ſouvent fort differens, l'Action & la Paſſion ne laiſſent pas d'eſtre tousjours une meſme choſe, qui a ces deux noms, à raiſon des deux divers ſujets auſquels on la peut raporter.

ARTICLE II.

Que pour connoiſtre les Paſſions de l'ame, il faut diſtinguer ſes fonctions d'avec celles du corps.

PVis auſſi je conſidere que nous ne remarquons point qu'il y ait aucun ſujet qui agiſſe plus immediatement contre noſtre ame, que le corps auquel elle eſt jointe; & que par conſequent nous devons penſer que ce qui eſt en elle une Paſſion, eſt communement en luy une Action; en ſorte qu'il ny a point de meilleur chemin pour venir à la connoiſſance de nos Paſſions, que d'examiner la differen-

ference qui est entre l'ame & le corps, affin de connoistre auquel des deux on doit attribuër chacune des fonctions qui sont en nous.

ARTICLE III.

Quelle regle on doit suivre pour cet effect.

A Quoy on ne trouvera pas grande difficulté, si on prend garde que tout ce que nous experimentons estre en nous, & que nous voyons aussy pouvoir estre en des corps tout à fait inanimés, ne doit estre attribué qu'à nostre corps; Et au contraire que tout ce qui est en nous, & que nous ne concevons en aucune façon pouvoir appartenir à un corps, doit estre attribué à nostre ame.

ARTICLE IV.

Que la chaleur & le mouvement des membres procedent du corps, & les pensées de l'ame.

AInsy à cause que nous ne concevons point que le corps pense en aucune façon, nous avons raison de croire que toutes les sortes de pensées qui sont en nous appartienent à l'ame; Et à cause que nous ne doutons point qu'il n'y ait des corps inanimez, qui se peuvent mouvoir en autant ou plus de diverses façons que les nostres, & qui ont autant ou plus de chaleur (ce que l'experience fait voir en la flame, qui seule a beaucoup plus de chaleur & de mouvemens qu'aucun de nos membres) nous devons croire que toute la chaleur, & tous les mouvemens qui sont en nous, en tant qu'ils ne dépendent point

de la penſée, n'appartienent qu'au corps.

ARTICLE V.

Que c'eſt erreur de croire que l'ame donne le mouvement & la chaleur au corps.

AV moyen de quoy nous evite-rons une erreur tres-conſide-rable, & en laquelle pluſieurs ſont tombez, en ſorte que j'eſtime qu'el-le eſt la premiere cauſe qui a em-peſché qu'on n'ait pû bien expli-quer juſques icy les Paſſions, & les autres choſes qui appartienent à l'ame. Elle conſiſte en ce que voy-ant que tous les corps morts ſont privez de chaleur, & en ſuite de mouvement, on s'eſt imaginé que c'eſtoit l'abſence de l'ame qui fai-ſoit ceſſer ces mouvemens & cette chaleur; Et ainſy on a creu ſans rai-ſon, que noſtre chaleur naturelle & tous les mouvemens de nos corps dé-

dépendent de l'ame: Au lieu qu'on devoit penser au contraire, que l'ame ne s'absente lors qu'on meurt, qu'à cause que ceste chaleur cesse, & que les organes qui servent à mouvoir le corps se corrompent.

ARTICLE VI.

Quelle difference il y a entre un corps vivant & un corps mort.

AFfin donc que nous evitions ceste erreur, considerons que la mort n'arrive jamais par la faute de l'ame, mais seulement parce que quelcune des principales parties du corps se corrompt; & jugeons que le corps d'un homme vivant differe autant de celuy d'un homme mort, que fait une montre, ou autre automate (c'est à dire, autre machine qui se meut de soy-mesme) lors qu'elle est montée, & qu'elle a en soy le principe corporel des mouvemens pour lesquels

elle eſt inſtituée, avec tout ce qui eſt requis pour ſon action, & la meſme montre, ou autre machine, lors qu'elle eſt rompuë & que le principe de ſon mouvement ceſſe d'agir.

ARTICLE VII.

Breve explication des parties du corps, & de quelques unes de ſes fonctions.

POur rendre cela plus intelligible, j'expliqueray icy en peu de mots toute la façon dont la machine de noſtre corps eſt composée. Il n'y a perſonne qui ne ſçache deja qu'il y a en nous un cœur, un cerveau, un eſtomac, des muſcles, des nerfs, des arteres, des venes, & choſes ſemblables. On ſçait auſſi que les viandes qu'on mange deſcendent dans l'eſtomac & dans les boyaux, d'où leur ſuc, coulant dans le foye, & dans toutes les venes

nes, se mesle avec le sang qu'elles contienent, & par ce moyen en augmente la quantité. Ceux qui ont tant soit peu ouy parler de la Medecine, sçavent outre cela comment le cœur est composé, & comment tout le sang des venes peut facilement couler de la vene cave en son costé droit, & de là passer dans le poumon, par le vaisseau qu'on nomme la vene arterieuse, puis retourner du poumon dans le costé gauche du cœur, par le vaisseau nommé l'artere veneuse, & en fin passer de là dans la grande artere, dont les branches se respandent par tout le corps. Mesme tous ceux que l'authorité des Anciens n'a point entierement aveuglez, & qui ont voulu ouvrir les yeux pour examiner l'opinion d'Herveus touchant la circulation du sang, ne doutent point que toutes les venes & les arteres du corps, ne soient comme des ruisseaux, par

où le ſang coule ſans ceſſe fort promptement, en prenant ſon cours de la cavité droite du cœur par la vene arterieuſe, dont les branches ſont eſparſes en tout le poumon, & jointes à celles de l'artere veneuſe, par laquelle il paſſe du poumon dans le coſté gauche du cœur, puis de là il va dans la grande artere, dont les branches eſparſes par tout le reſte du corps ſont jointes aux branches de la vene cave, qui portent derechef le meſme ſang en la cavité droite du cœur: En ſorte que ſes deux cavitez ſont comme des eſcluſes, par chacune deſquelles paſſe tout le ſang, à chaſque tour qu'il fait dans le corps. De plus on ſçait que tous les mouvemens des membres dependent des muſcles; Et que ces muſcles ſont oppoſez les uns aux autres en telle ſorte, que lors que l'un d'eux s'accourcit, il tire vers ſoy la partie du corps à laquelle il

est attaché, ce qui fait allonger au mesme temps le muscle qui luy est opposé: Puis s'il arrive en un autre temps que ce dernier s'accourcisse, il fait que le premier se rallonge, & il retire vers soy la partie à laquelle ils sont attachez. En fin on sçait que tous ces mouvemens des muscles, comme aussi tous les sens, dépendent des nerfs, qui sont comme de petits filets, ou comme de petits tuyaux qui vienent tous du cerveau, & contienent, ainsy que luy, un certain air ou vent tres-subtil, qu'on nomme les esprits animaux.

ARTICLE VIII.

Quel est le principe de toutes ces fonctions.

MAis on ne sçait pas communement, en quelle façon ces esprits animaux & ces nerfs contribuent aux mouvemens & aux sens,

ſens, ny quel eſt le Principe corporel qui les fait agir; c'eſt pourquoy, encore que j'en aye deja touché quelque choſe en d'autres eſcrits, je ne lairray pas de dire icy ſuccinctement, que pendant que nous vivons il y a une chaleur continuelle en noſtre cœur, qui eſt une eſpece de feu que le ſang des venes y entretient, & que ce feu eſt le principe corporel de tous les mouvemens de nos membres.

ARTICLE IX.

Comment ſe fait le mouvement du cœur.

SOn premier effet eſt qu'il dilate le ſang dont les cavitez du cœur ſont remplies: ce qui eſt cauſe que ce ſang ayant beſoin d'occuper un plus grand lieu, paſſe avec impetuoſité de la cavité droite dans la vene arterieuſe, & de la gauche dans la grande artere. Puis

cette dilatation cessant, il entre incontinant de nouveau sang de la vene cave en la cavité droite du cœur, & de l'artere veneuse en la gauche. car il y a de petites peaux aux entrées de ces quatre vaisseaux tellement disposées, qu'elles font que le sang ne peut entrer dans le cœur que par les deux derniers, ny en sortir que par les deux autres. Le nouveau sang entré dans le cœur, y est incontinant apres rarefié en mesme façon que le precedent. Et c'est en cela seul que consiste le pouls ou battement du cœur & des arteres; en sorte que ce battement se reïtere autant de fois qu'il entre de nouveau sang dans le cœur. C'est aussy cela seul qui donne au sang son mouvement, & fait qu'il coule sans cesse tres-viste en toutes les arteres & les venes; Au moyen de quoy il porte la chaleur, qu'il acquiert dans le cœur, à toutes les autres par-

tiès

ties du corps; & il leur sert de nourriture.

ARTICLE X.

Comment les esprits animaux sont produits dans le cerveau.

MAis ce qu'il y a icy de plus considerable, c'est que toutes les plus vives & plus subtiles parties du sang, que la chaleur a rarefié dans le cœur, entrent sans cesse en grande quantité dans les cavitez du cerveau. Et la raison qui fait qu'elles y vont plustost qu'en aucun autre lieu, est que tout le sang qui sort du cœur par la grande artere, prend son cours en ligne droite vers ce lieu là, & que n'y pouvant pas tout entrer, à cause qu'il n'y a que des passages fort estroits, celles de ses parties qui sont les plus agitées & les plus subtiles y passent seules, pendant que le reste se respand en tous les autres endroits du

du corps. Or ces parties du ſang tres-ſubtiles compoſent les eſprits animaux. Et elles n'ont beſoin à cet effect de recevoir aucun autre changement dans le cerveau, ſinon qu'elles y ſont ſeparées des autres parties du ſang moins ſubtiles. Car ce que je nomme icy des eſprits, ne ſont que des corps, & ils n'ont point d'autre proprieté, ſinon que ce ſont des corps tres-petits, & qui ſe meuvent tres-viſte, ainſi que les parties de la flame qui ſort d'un flambeau : En ſorte qu'ils ne s'areſtent en aucun lieu; & qu'à meſure qu'il en entre quelques uns dans les cavitez du cerveau, il en ſort auſſi quelques autres par les pores qui ſont en ſa ſubſtance, leſquels pores les conduiſent dans les nerfs, & de là dans les muſcles, au moyen de quoy ils meuvent le corps en toutes les diverſes façons qu'il peut eſtre meu.

ARTICLE XI.

Comment se font les mouvemens des muscles.

CAr la seule cause de tous les mouvemens des membres est, que quelques muscles s'acourcissent, & que leurs opposez s'alongent, ainsi qu'il a deja esté dit. Et la seule cause qui fait qu'un muscle s'acourcit plustost que son opposé, est qu'il vient tant soit peu plus d'esprits du cerveau vers luy que vers l'autre. Non pas que les esprits qui vienent immediatement du cerveau suffisent seuls pour mouvoir ces muscles, mais ils determinent les autres esprits, qui sont desia dans ces deux muscles, à sortir tous fort promptement de l'un d'eux, & passer dans l'autre: au moyen de quoy celuy d'ou ils sortent devient plus long & plus lasche; & celuy dans lequel ils entrent

trent, eſtant promptement enflé par eux, s'accourcit, & tire le membre auquel il eſt attaché. Ce qui eſt facile à concevoir, pourvû que l'on ſçache qu'il n'y a que fort peu d'eſprits animaux qui vienent continuellement du cerveau vers chaque muſcle, mais qu'il y en a touſjours quantité d'autres enfermez dans le meſme muſcle, qui s'y meuvent tres-viſte, quelquefois en tournoyant ſeulement dans le lieu où ils ſont, à ſçavoir lors qu'ils ne trouvent point de paſſages ouverts pour en ſortir, & quelquefois en coulant dans le muſcle oppoſé. d'autant qu'il y a de petites ouvertures en chacun de ces muſcles, par où ces eſprits peuvent couler de l'un dans l'autre, & qui ſont tellement diſpoſées, que lors que les eſprits qui vienent du cerveau vers l'un d'eux, ont tant ſoit peu plus de force que ceux qui vont vers l'autre, ils ouvrent toutes les en-

trées par où les esprits de l'autre muscle peuvent passer en cettuycy, & ferment en mesme temps toutes celles par où les esprits de cettuycy peuvent passer en l'autre: au moyen de quoy tous les esprits contenus auparavant en ces deux muscles, s'assemblent en l'un d'eux fort promptement, & ainsi l'enflent & l'accourcissent, pendant que l'autre s'allonge & se relasche.

ARTICLE XII.

Comment les objets de dehors agissent contre les organes des sens.

IL reste encore icy à sçavoir les causes, qui font que les esprits ne coulent pas tousjours du cerveau dans les muscles en mesme façon, & qu'il en vient quelquefois plus vers les uns que vers les autres. Car outre l'action de l'ame qui veritablement est en nous l'une de ces causes, ainsi que je diray cy apres,

apres, il y en a encore deux autres, qui ne dépendent que du corps, lesquelles il est besoin de remarquer. La premiere consiste en la diversité des mouvemens, qui sont excitez dans les organes des sens par leurs objets, laquelle j'ay deja expliquée assez amplement en la Dioptrique; mais affin que ceux qui verront cet escrit, n'ayent pas besoin d'en avoir leu d'autres, Ie repeteray icy qu'il y a trois choses à considerer dans les nerfs; à sçavoir leur moëlle ou substance interieure, qui s'estend en forme de petits filets depuis le cerveau, d'où elle prend son origine, jusques aux extremitez des autres membres ausquelles ces filets sont attachez; Puis les peaux qui les environnent, & qui estant continuës avec celles qui envelopent le cerveau, composent de petits tuyaux dans lesquels ces petits filets sont enfermez; Puis en fin les esprits ani-

maux, qui estant portez par ces mesmes tuyaux depuis le cerveau jusques aux muscles, sont cause que ces filets y demeurent entierement libres, & estendus en telle sorte, que la moindre chose qui meut la partie du corps ou l'extremité de quelcun d'eux est attachée, fait mouvoir par mesme moyen la partie du cerveau d'où il vient. En mesme façon que lors qu'on tire l'un des bouts d'une corde on fait mouvoir l'autre.

ARTICLE XIII.

Que cette action des objets de dehors, peut conduire diversement les esprits dans les muscles.

ET j'ay expliqué en la Dioptrique, comment tous les objets de la veuë, ne se communiquent à nous que par cela seul, qu'ils meuvent localement, par l'entremise des

des corps transparens qui sont entre eux & nous, les petits filets des nerfs optiques, qui sont au fonds de nos yeux,& en suite les endroits du cerveau d'où vienent ces nerfs: qu'ils les meuvent,dis-je,en autant de diverses façons qu'ils nous font voir de diversitez dans les choses; Et que ce ne sont pas immediatement les mouvemens qui se font en l'œil,mais ceux qui se font dans le cerveau, qui representent à l'ame ces objets. A l'exemple de quoy il est aysé de concevoir que les sons, les odeurs, les saveurs, la chaleur, la douleur, la faim, la soif, & generalement tous les objets, tant de nos autres sens exterieurs, que de nos appetits interieurs, excitent aussi quelque mouvement en nos nerfs, qui passe par leur moyen jusques au cerveau. Et outre que ces divers mouvemens du cerveau font avoir à nostre ame divers sentimens, ils peuvent aussi

faire ſans elle, que les eſprits prenent leurs cours vers certains muſcles, pluſtoſt que vers d'autres, & ainſi qu'ils meuvent nos membres. Ce que je prouveray ſeulement icy par un exemple. Si quelcun avance promptement ſa main contre nos yeux, comme pour nous fraper, quoy que nous ſçachions qu'il eſt noſtre ami, qu'il ne fait cela que par jeu, & qu'il ſe gardera bien de nous faire aucun mal, nous avons toutefois de la peine à nous empeſcher de les fermer: ce qui monſtre que ce n'eſt point par l'entremiſe de noſtre ame qu'ils ſe ferment, puiſque c'eſt contre noſtre volonté, laquelle eſt ſa ſeule ou du moins ſa principale action; Mais que c'eſt à cauſe que la machine de noſtre corps eſt tellement compoſée, que le mouvement de cette main vers nos yeux, excite un autre mouvement en noſtre cerveau, qui conduit les eſprits animaux dans les

les muſcles qui font abaiſſer les paupieres.

ARTICLE XIV.

Que la diverſité qui eſt entre les eſprits peut auſſi diverſifier leur cours.

L'Autre cauſe qui ſert à conduire diverſement les eſprits animaux dans les muſcles, eſt l'inégale agitation de ces eſprits, & la diverſité de leurs parties. Car lors que quelques unes de leurs parties ſont plus groſſes & plus agitées que les autres, elles paſſent plus avant en ligne droite dans les cavitez & dans les pores du cerveau, & par ce moyen ſont conduites en d'autres muſcles qu'elles ne ſeroient, ſi elles avoient moins de force.

ARTICLE XV.

Quelles sont les causes de leur diversité.

ET cette inegalité peut proceder des diverses matieres dont ils sont composez, comme on voit en ceux qui ont beu beaucoup de vin, que les vapeurs de ce vin entrant promptement dans le sang, montent du cœur au cerveau, où elles se convertissent en esprits, qui estant plus forts & plus abondans que ceux qui y sont d'ordinaire, sont capables de mouvoir le corps en plusieurs estranges façons. Cette inegalité des esprits, peut aussi proceder des diverses dispositions du cœur, du foye, de l'estomac, de la rate, & de toutes les autres parties qui contribuent à leur production. Car il faut principalement icy remarquer certains petits nerfs inserez dans la baze du

cœur

cœur, qui servent à eslargir & estrecir les entrées de ses concavitez : au moyen de quoy le sang s'y dilatant plus ou moins fort, produit des esprits diversement disposez. Il faut aussi remarquer que bien que le sang qui entre dans le cœur, y viene de tous les autres endroits du corps, il arrive souvent neantmoins, qu'il y est davantage poussé de quelques parties que des autres, à cause que les nerfs & les muscles qui respondent à ces parties là, le pressent ou l'agitent davantage; Et que selon la diversité des parties desquelles il vient le plus, il se dilate diversement dans le cœur, & en suite produit des esprits qui ont des qualitez differentes. Ainsi par exemple, celuy qui vient de la partie inferieure du foye, où est le fiel, se dilate d'autre façon dans le cœur, que celuy qui vient de la rate; & cetuy-cy autrement que celuy qui vient des venes

des bras ou des jambes ; & enfin cettuycy tout autrement que le suc des viandes, lors qu'estant nouvellement sorti de l'estomac & des boyaux, il passe promptement par le foye jusques au cœur.

ARTICLE XVI.

Comment tous les membres peuvent estre meus par les objets des sens, & par les esprits, sans l'ayde de l'ame.

EN fin il faut remarquer que la machine de nostre corps est tellement composée, que tous les changemens qui arrivent au mouvement des esprits, peuvent faire qu'ils ouvrent quelques pores du cerveau plus que les autres; & reciproquement que lors que quelcun de ces pores est tant soit peu plus ou moins ouvert que de coustume, par l'action des nerfs qui servent au sens, cela change quelque chose

chose au mouvement des esprits, & fait qu'ils sont conduits dans les muscles qui servent à mouvoir le corps, en la façon qu'il est ordinairement meu à l'occasion d'une telle action. En sorte que tous les mouvemens que nous faisons sans que nostre volonté y contribuë, (comme il arrive souvent que nous respirons, que nous marchons, que nous mangeons, & enfin que nous faisons toutes les actions qui nous sont communes avec les bestes) ne dépendent que de la conformation de nos membres, & du cours que les esprits excitez par la chaleur du cœur suivent naturellement dans le cerveau, dans les nerfs & dans les muscles. En mesme façon que le mouvement d'une monstre est produit par la seule force de son ressort & la figure de ses rouës.

A R-

ARTICLE XVII.

Quelles sont les fonctions de l'ame.

APres avoir ainsi consideré toutes les fonctions qui appartienent au corps seul, il est aysé de connoistre qu'il ne reste rien en nous que nous devions attribuër à nostre ame, sinon nos pensées, lesquelles sont principalement de deux genres, à sçavoir les unes sont les actions de l'ame, les autres sont ses passions. Celles que je nomme ses actions, sont toutes nos volontez, à cause que nous experimentons qu'elles vienent directement de nostre ame, & semblent ne dependre que d'elle; Comme au contraire on peut generalement nommer ses passions, toutes les sortes de perceptions ou connoissances qui se trouvent en nous, à cause que souvent ce n'est pas nostre ame qui les fait telles qu'elles sont,

& que

& que tousjours elle les reçoit des choſes qui ſont repreſentées par elles.

ARTICLE XVIII.

De la volonté.

DErechef nos volontez ſont de deux ſortes. car les unes ſont des actions de l'ame, qui ſe terminent en l'ame meſme, comme lors que nous voulons aymer Dieu, ou generalement appliquer noſtre penſée à quelque objet qui n'eſt point materiel. Les autres ſont des actions qui ſe terminent en noſtre corps, comme lors que de cela ſeul que nous avons la volonté de nous promener, il ſuit que nos jambes ſe remuent & que nous marchons.

ARTICLE XIX.

De la Perception.

NOs perceptions sont aussi de deux sortes, & les unes ont l'ame pour cause, les autres le corps. Celles qui ont l'ame pour cause sont les perceptions de nos volontez, & de toutes les imaginations ou autres pensées qui en dépendent. Car il est certain que nous ne sçaurions vouloir aucune chose, que nous n'apercevions par mesme moyen que nous la voulons. Et bien qu'au regard de nostre ame, ce soit une action de vouloir quelque chose, on peut dire que c'est aussi en elle une passion d'apercevoir qu'elle veut. Toutefois à cause que cette perception & cette volonté ne sont en effect qu'une mesme chose, la denomination se fait tousjours par ce qui est le plus noble; & ainsi on n'a point

point coustume de la nommer une passion, mais seulement une action.

ARTICLE XX.

Des imaginations & autres pensées qui sont formées par l'ame.

LOrs que nostre ame s'applique à imaginer quelque chose qui n'est point, comme à se representer un palais enchanté ou une chimere; & aussi lors qu'elle s'applique à considerer quelque chose qui est seulement intelligible, & non point imaginable, par exemple, à considerer sa propre nature, les perceptions qu'elle a de ces choses dépendent principalement de la volonté qui fait qu'elle les apperçoit. c'est pourquoy on a coustume de les considerer comme des actions, plustost que comme des passions.

ARTICLE XXI.

Des imaginations qui n'ont pour cauſe que le corps.

ENtre les perceptions qui ſont cauſées par le corps, la plus part dependent des nerfs. mais il y en a auſſi quelques unes qui n'en dependent point, & qu'on nomme des imaginations, ainſi que celles d'ont je viens de parler, deſquelles neantmoins elles different en ce que noſtre volonté ne s'employe point à les former; ce qui fait qu'elles ne peuvent eſtre miſes au nombre des actions de l'ame; Et elles ne procedent que de ce que les eſprits eſtant diverſement agitez, & rencontrant les traces de diverſes impreſſions qui ont precedé dans le cerveau, ils y prenent leur cours fortuitement par certains pores, pluſtoſt que par d'autres. Telles ſont les illuſions de

nos songes, Et aussi les resveries que nous avons souvent estant éveillez, lors que nostre pensée erre, nonchalamment, sans s'appliquer à rien de soy-mesme. Or encore que quelques unes de ces imaginations, soient des passions de l'ame, en prenant ce mot en sa plus propre & plus particuliere signification ; & qu'elles puissent estre toutes ainsi nommées, si on le prend en une signification plus generale: Toutefois pource qu'elles n'ont pas une cause si notable & si determinée, que les perceptions que l'ame reçoit par l'entremise des nerfs, & qu'elles semblent n'en estre que l'ombre & la peinture, avant que nous les puissions bien distinguer, il faut considerer la difference qui est entre ces autres.

ARTICLE XXII.

De la difference qui est entre les autres perceptions.

TOutes les perceptions que je n'ay pas encore expliquées vienent à l'ame par l'entremise des nerfs, & il y a entre elles cette difference, que nous les rapportons les unes aux objets de dehors qui frapent nos sens, les autres à nostre corps, où à quelques unes de ses parties, & enfin les autres à nostre ame.

ARTICLE XXIII.

Des perceptions que nous rapportons aux objets qui sont hors de nous.

CElles que nous rapportons à des choses qui sont hors de nous, à sçavoir aux objets de nos sens, sont causées (au moins, lors que nostre opinion n'est point fausse)

ſe) par ces objets, qui excitant quelques mouvemens dans les organes des ſens exterieurs ; en excitent auſſi par l'entremiſe des nerfs dans le cerveau, leſquels font que l'ame les ſent. Ainſi lors que nous voyons la lumiere d'un flambeau, & que nous oyons le ſon d'une cloche, ce ſon & cette lumiere ſont deux diverſes actions, qui par cela ſeul qu'elles excitent deux divers mouvemens en quelques uns de nos nerfs, & par leur moyen dans le cerveau, donnent à l'ame deux ſentimens differens, leſquels nous raportons tellement aux ſujets que nous ſuppoſons eſtre leurs cauſes ; que nous penſons voir le flambeau meſme, & ouïr la cloche, non pas ſentir ſeulement des mouvemens qui vienent d'eux.

ARTICLE XXIV.

Des perceptions que nous raportons à nostre corps.

LEs perceptions que nous raportons à nostre corps, ou à quelques unes de ses parties, sont celles que nous avons de la faim, de la soif, & de nos autres appetits naturels; à quoy on peut joindre la douleur, la chaleur, & les autres affections que nous sentons comme dans nos membres, & non pas comme dans les objets qui sont hors de nous; Ainsi nous pouvons sentir en mesme temps, & par l'entremise des mesmes nerfs, la froideur de nostre main, & la chaleur de la flamme dont elle s'approche; ou bien au contraire la chaleur de la main, & le froid de l'air auquel elle est exposée: Sans qu'il y ait aucune difference entre les actions qui nous font sentir le chaud ou le froid

froid qui est en nostre main, & celles qui nous font sentir celuy qui est hors de nous; si non que l'une de ces actions survenant à l'autre, nous jugeons que la premiere est deja en nous, & que celle qui survient n'y est pas encore, mais en l'objet qui la cause.

ARTICLE XXV.

Des perceptions que nous raportons à nostre ame.

LEs perceptions qu'on raporte seulement à l'ame, sont celles dont on sent les effets comme en l'ame mesme, & desquelles on ne connoist communement aucune cause prochaine, à laquelle on les puisse raporter. Tels sont les sentimens de joye, de colere, & autres semblables, qui sont quelquefois excitez en nous par les objets qui meuvent nos nerfs, & quelquefois aussi par d'autres causes.

Or encore que toutes nos perceptions, tant celles qu'on rapporte aux objets qui ſont hors de nous, que celles qu'on rapporte aux diverſes affections de noſtre corps, ſoient veritablement des paſſions au regard de noſtre ame, lors qu'on prend ce mot en ſa plus generale ſignification; Toutefois on a couſtume de le reſtreindre à ſignifier ſeulement celles qui ſe rapportent à l'ame meſme. Et ce ne ſont que ces dernieres que j'ay entrepris icy d'expliquer ſous le nom des paſſions de l'ame.

ARTICLE XXVI.

Que les imaginations, qui ne dependent que du mouvement fortuit des eſprits, peuvent eſtre d'auſſi veritables paſſions, que les perceptions qui dépendent des nerfs.

IL reſte icy à remarquer, que toutes les meſmes choſes que l'ame aper-

aperçoit par l'entremise des nerfs, luy peuvent aussi estre representées par le cours fortuit des esprits; sans qu'il y ait autre difference, sinon que les impressions qui vienent dans le cerveau par les nerfs, ont coustume d'estre plus vives & plus expresses, que celles que les esprits y excitent. ce qui m'a fait dire en l'art.21. que celles-cy sont comme l'ombre ou la peinture des autres. Il faut aussi remarquer qu'il arrive quelquefois, que cette peinture est si semblable à la chose qu'elle represente, qu'on peut y estre trompé touchant les perceptions qui se rapportent aux objets qui sont hors de nous, ou bien celles qui se rapportent à quelques parties de nostre corps, mais qu'on ne peut pas l'estre en mesme façon touchant les passions, d'autant qu'elles sont si proches & si interieures à nostre ame, qu'il est impossible qu'elle les sente sans qu'elles soient veritable-

ment telles qu'elle les sent. Ainsi souvent lorsque l'on dort, & mesme quelquefois estant éveillé on imagine si fortement certaines choses, qu'on pense les voir devant soy, ou les sentir en son corps, bien qu'elles n'y soient aucunement: Mais encore qu'on soit endormi, & qu'on resve; on ne sçauroit se sentir triste ou emeu de quelque autre passion, qu'il ne soit tres-vray que l'ame a en soy cette passion.

ARTICLE XXVII.

La Definition des Passions de l'ame.

APres avoir ainsi consideré en quoy les passions de l'ame different de toutes ses autres pensées, il me semble qu'on peut generalement les definir, Des perceptions, ou des sentimens, ou des émotions de l'ame, qu'on raporte particulierement à elle, & qui sont cau-

causées, entretenuës, & fortifiées par quelque mouvement des esprits.

ARTICLE XXVIII.

Explication de la premiere partie de cette definition.

ON les peut nommer des perceptions lors qu'on se sert generalement de ce mot, pour signifier toutes les pensées qui ne sont point des actions de l'ame, ou des volontez ; mais non point lors qu'on ne s'en sert que pour signifier des connoissances evidentes. car l'experience fait voir que ceux qui sont les plus agitez par leurs passions, ne sont pas ceux qui les connoissent le mieux, & qu'elles sont du nombre des perceptions que l'estroite alliance qui est entre l'ame & le corps rend confuses & obscures. On les peut aussi nommer des sentimens, à cause qu'elles

ſont receuës en l'ame en meſme façon que les objets des ſens exterieurs, & ne ſont pas autrement connuës par elle. Mais on peut encore mieux les nommer des émotions de l'ame, non ſeulement à cauſe que ce nom peut eſtre attribué à tous les changemens qui arrivent en elle, c'eſt à dire à toutes les diverſes penſées qui luy vienent; mais particulierement, pource que de toutes les ſortes de penſées qu'elle peut avoir, il n'y en a point d'autres qui l'agitent & l'eſbranlent ſi fort que font ces paſſions.

ARTICLE XXIX.

Explication de ſon autre partie.

I'Adjouſte qu'elles ſe rapportent particulierement à l'ame, pour les diſtinguer des autres ſentimens, qu'on rapporte, les uns aux objets exterieurs, comme les odeurs, les ſons,

ſons, les couleurs ; les autres à noſtre corps, comme la faim, la ſoif, la douleur. I'adjouſte auſſi qu'elles ſont cauſées, entretenuës & fortifiées par quelque mouvement des eſprits, affin de les diſtinguer de nos volontez, qu'on peut nommer des émotions de l'ame qui ſe raportent à elle, mais qui ſont cauſées par elle meſme ; Et auſſi affin d'expliquer leur derniere & plus prochaine cauſe, qui les diſtingue derechef des autres ſentimens.

ARTICLE XXX.

Que l'ame eſt unie à toutes les parties du corps conjointement.

MAis pour entendre plus parfaitement toutes ces choſes, il eſt beſoin de ſçavoir, que l'ame eſt veritablement jointe à tout le corps, & qu'on ne peut pas proprement dire qu'elle ſoit en quelcune de ſes parties, à l'excluſion des

des autres, à cauſe qu'il eſt un, & en quelque façon indiviſible, à raiſon de la diſpoſition de ſes organes, qui ſe raportent tellement tous l'un à l'autre, que lors que quelcun d'eux eſt oſté, cela rend tout le corps defectueux: Et à cauſe qu'elle eſt d'une nature qui n'a aucun raport à l'eſtenduë, ny aux dimenſions, ou autres proprietez de la matiere, dont le corps eſt compoſé; mais ſeulement à tout l'aſſemblage de ſes organes. Comme il paroiſt, de ce qu'on ne ſçauroit aucunement concevoir la moitié ou le tiers d'une ame, ny quelle eſtenduë elle occupe; & qu'elle ne devient point plus petite de ce qu'on retranche quelque partie du corps, mais qu'elle s'en ſepare entierement lors qu'on diſſout l'aſſemblage de ſes organes.

A R-

ARTICLE XXXI.

Qu'il y a une petite glande dans le cerveau en laquelle l'ame exerce ses fonctions, plus particulierement que dans les autres parties.

IL est besoin aussi de sçavoir que bien que l'ame soit jointe à tout le corps, il y a neantmoins en luy quelque partie, en laquelle elle exerce ses fonctions plus particulierement qu'en toutes les autres. Et on croit communement que cette partie est le cerveau, ou peut estre le cœur; le cerveau, à cause que c'est à luy que se raportent les organes des sens; & le cœur, à cause que c'est comme en luy qu'on sent les passions. Mais en examinant la chose avec soin, il me semble avoir evidemment reconnu, que la partie du corps en laquelle l'ame exerce immediatement ses fonctions, n'est nullement le cœur; ni

ni aussi tout le cerveau, mais seulement la plus interieure de ses parties, qui est une certaine glande fort petite, située dans le milieu de sa substance, & tellement suspenduë au dessus du conduit, par lequel les esprits de ses cavitez anterieures ont communication avec ceux de la posterieure, que les moindres mouvemens qui sont en elle, peuvent beaucoup pour changer le cours de ces esprits, & reciproquement que les moindres changemens qui arrivent au cours des esprits, peuvent beaucoup pour changer les mouvemens de cette glande.

ARTICLE XXXII.

Comment on connoist que cette glande, est le principal siege de l'ame.

LA raison qui me persuade que l'ame ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glan-

glande, où elle exerce immediatement ses fonctions, est que je considere que les autres parties de nostre cerveau sont toutes doubles, comme aussi nous avons deux yeux, deux mains, deux oreilles, & enfin tous les organes de nos sens exterieurs sont doubles; Et que d'autant que nous n'avons qu'une seule & simple pensée d'une mesme chose en mesme temps, il faut necessairement qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui vienent par les deux yeux, ou les deux autres impressions qui vienent d'un seul objet par les doubles organes des autres sens, se puissent assembler en une avant qu'elles parvienent à l'ame, affin qu'elles ne luy representent pas deux objets au lieu d'un. Et on peut aysement concevoir que ces images ou autres impressions se reünissent en cette glande, par l'entremise des esprits qui remplissent les cavitez
du

du cerveau; mais il n'y a aucun autre endroit dans le corps, où elles puissent ainsi estre uniës, sinon en suite de ce qu'elles le sont en cette glande.

ARTICLE XXXIII.

Que le siege des passions n'est pas dans le cœur.

POur l'opinion de ceux qui pensent que l'ame reçoit ses passions dans le cœur, elle n'est aucunement considerable; car elle n'est fondée que sur ce que les passions y font sentir quelque alteration; & il est aysé à remarquer que cette alteration n'est sentie comme dans le cœur, que par l'entremise d'un petit nerf qui descend du cerveau vers luy; ainsi que la douleur est sentie comme dans le pied, par l'entremise des nerfs du pied; & les astres sont aperceus comme dans le ciel, par l'entremise de leur lu-

lumiere & des nerfs optiques : en ſorte qu'il n'eſt pas plus neceſſaire que noſtre ame exerce immediatement ſes fonctions dans le cœur, pour y ſentir ſes paſſions, qu'il eſt neceſſaire qu'elle ſoit dans le ciel pour y voir les aſtres.

ARTICLE XXXIV.

Comment l'ame & le corps agiſſent l'un contre l'autre.

CONcevons donc icy que l'ame a ſon ſiege principal dans la petite glande qui eſt au milieu du cerveau, d'où elle rayonne en tout le reſte du corps par l'entremiſe des eſprits, des nerfs, & meſme du ſang, qui participant aux impreſſions des eſprits, les peut porter par les arteres en tous les membres. Et nous ſouvenant de ce qui a eſté dit cy deſſus de la machine de noſtre corps, à ſçavoir que les petits filets de nos nerfs ſont telle-

ment diſtribuez en toutes ſes parties, qu'à l'occaſion des divers mouvemens qui y ſont excitez par les objets ſenſibles, ils ouvrent diverſement les pores du cerveau. ce qui fait que les eſprits animaux, contenus en ſes cavitez entrent diverſement dans les muſcles, au moyen dequoy ils peuvent mouvoir les membres en toutes les diverſes façons qu'ils ſont capables d'eſtre meus; & auſſi que toutes les autres cauſes, qui peuvent diverſement mouvoir les eſprits, ſuffiſent pour les conduire en divers muſcles. Adjouſtons icy que la petite glande qui eſt le principal ſiege de l'ame, eſt tellement ſuſpenduë entre les cavitez qui contienent ces eſprits, qu'elle peut eſtre meuë par eux en autant de diverſes façons, qu'il y a de diverſitez ſenſibles dans les objets; Mais qu'elle peut auſſi eſtre diverſement meuë par l'ame, laquelle eſt de tel-
le

le nature qu'elle reçoit autant de diverſes impreſſions en elle, c'eſt à dire, qu'elle a autant de diverſes perceptions, qu'il arrive de divers mouvemens en cette glande. Comme auſſi reciproquement la machine du corps eſt tellement composée, que de cela ſeul que cette glande eſt diverſement meuë par l'ame, ou par telle autre cauſe que ce puiſſe eſtre, elle pouſſe les eſprits qui l'environnent vers les pores du cerveau, qui les conduiſent par les nerfs dans les muſcles, au moyen dequoy elle leur fait mouvoir les membres.

ARTICLE XXXV.

Exemple de la façon que les impreſſions des objets s'uniſſent en la glande qui eſt au milieu du cerveau.

AInſi par exemple, ſi nous voyons quelque animal venir vers

nous, la lumiere reflefchie de fon corps en peint deux images, une en chacun de nos yeux; & ces deux images en forment deux autres, par l'entremife des nerfs optiques, dans la fuperficie interieure du cerveau, qui regarde fes concavitez; puis de là, par l'entremife des efprits dont ces cavitez font remplies, ces images rayonnent en telle forte vers la petite glande que ces efprits environnent, que le mouvement qui compofe chaque point de l'une des images, tend vers le mefme point de la glande, vers lequel tend le mouvement, qui forme le point de l'autre image, lequel reprefente la mefme partie de cet animal; au moyen de quoy les deux images qui font dans le cerveau n'en compofent qu'une feule fur la glande, qui agiffant immediatement contre l'ame, luy fait voir la figure de cet animal.

A R-

ARTICLE XXXVI.

Exemple de la façon que les Passions sont excitées en l'ame.

ET outre cela si cette figure est fort estrange & fort effroyable, c'est à dire si elle a beaucoup de raport avec les choses qui ont esté auparavant, nuisibles au corps, cela excite en l'ame la passion de la crainte, & en suite celle de la hardiesse, ou bien celle de la peur & de l'espouvante, selon le divers temperament du corps, ou la force de l'ame, & selon qu'on s'est auparavant garenti par la defense ou par la fuite, contre les choses nuisibles ausquelles l'impression presente a du raport. Car cela rend le cerveau tellement disposé en quelques hommes, que les esprits reflefchis de l'image ainsi formée sur la glande, vont de là se rendre, partie dans les nerfs qui servent à

tourner le dos & remuer les jambes pour s'en fuïr ; & partie en ceux qui eslargissent ou estrecissent tellement les orifices du cœur, ou bien qui agitent tellement les autres parties d'où le sang luy est envoyé, que ce sang y estant rarefié d'autre façon que de coustume, il envoye des esprits au cerveau, qui sont propres à entretenir & fortifier la passion de la peur, c'est à dire qui sont propres à tenir ouverts, ou bien à ouvrir derechef, les pores du cerveau qui les conduisent dans les mesmes nerfs. Car de cela seul que ces esprits entrent en ces pores, ils excitent un mouvement particulier en cette glande, lequel est institué de la nature, pour faire sentir à l'ame cette passion. Et pource que ces pores se raportent principalement aux petits nerfs, qui servent à reserrer ou eslargir les orifices du cœur, cela fait que l'ame la sent

ſent principalement comme dans le cœur.

ARTICLE XXXVII.

Comment il paroiſt qu'elles ſont toutes cauſées par quelque mouvement des eſprits.

ET pource que le ſemblable arrive en toutes les autres paſſions, à ſçavoir qu'elles ſont principalement cauſées par les eſprits contenus dans les cavitez du cerveau, entant qu'ils prenent leur cours vers les nerfs, qui ſervent à eſlargir ou eſtrecir les orifices du cœur, ou à pouſſer diverſement vers luy le ſang qui eſt dans les autres parties, ou en quelque autre façon que ce ſoit à entretenir la meſme paſſion : On peut clairement entendre de cecy, pourquoy j'ay mis cy deſſus en leur definition, qu'elles ſont cauſées par quelque mouvement particulier des eſprits.

ARTICLE XXXVIII.

Exemple des mouvemens du corps qui accompagnent les passions, & ne dependent point de l'ame.

AV reste en mesme façon que le cours que prenent ces esprits vers les nerfs du cœur, suffit pour donner le mouvement à la glande, par lequel la peur est mise dans l'ame; ainsi aussi par cela seul que quelques esprits vont en mesme temps vers les nerfs, qui servent à remuër les jambes pour fuïr, ils causent un autre mouvement en la mesme glande, par le moyen duquel l'ame sent & aperçoit cette fuite, laquelle peut en cette façon estre excitée dans le corps, par la seule disposition des organes, & sans que l'ame y contribuë.

A R-

ARTICLE XXXIX.

Comment une mesme cause peut exciter diverses passions en divers hommes.

LA mesme impression que la presence d'un objet effroyable fait sur la glande, & qui cause la peur en quelques hommes, peut exciter en d'autres le courage & la hardiesse : dont la raison est, que tous les cerveaux ne sont pas disposez en mesme façon ; & que le mesme mouvement de la glande, qui en quelques uns excite la peur, fait dans les autres que les esprits entrent dans les pores du cerveau, qui les conduisent partie dans les nerfs qui servent à remuër les mains pour se defendre, & partie en ceux qui agitent & poussent le sang vers le cœur, en la façon qui est requise pour produire des esprits propres à continuër cette defence, & en retenir la volonté,

ARTICLE XL.

Quel est le principal effect des passions.

CAr il est besoin de remarquer que le principal effect de toutes les passions dans les hommes, est qu'elles incitent & disposent leur ame à vouloir les choses ausquelles elles preparent leur corps: En sorte que le sentiment de la peur l'incite à vouloir fuïr, celuy de la hardiesse à vouloir combatre: & ainsi des autres.

ARTICLE XLI.

Quel est le pouvoir de l'ame au regard du corps.

MAis la volonté est tellement libre de sa nature, qu'elle ne peut jamais estre contrainte: & des deux sortes de pensées que j'ay distinguées en l'ame, dont les unes sont

ſont ſes actions, à ſçavoir ſes volontez; les autres ſes paſſions, en prenant ce mot en ſa plus generale ſignification, qui comprend toutes ſortes de perceptions; Les premieres ſont abſolument en ſon pouvoir, & ne peuvent qu'indirectement eſtre changées par le corps; comme au contraire les dernieres dependent abſolument des actions qui les produiſent, & elles ne peuvent qu'indirectement eſtre changées par l'ame, excepté lors qu'elle eſt elle meſme leur cauſe. Et toute l'action de l'ame conſiſte en ce que par cela ſeul qu'elle veut quelque choſe, elle fait que la petite glande, à qui elle eſt eſtroitement jointe, ſe meut en la façon qui eſt requiſe pour produire l'effect qui ſe raporte à cette volonté.

ARTICLE XLII.

Comment on trouve en sa memoire les choses dont on veut se souvenir.

AInsi lors que l'ame veut se souvenir de quelque chose, cette volonté fait que la glande se penchant successivement vers divers costez, pousse les esprits vers divers endroits du cerveau, jusques à ce qu'ils rencontrent celuy où sont les traces que l'objet dont on veut se souvenir y a laissées. Car ces traces ne sont autre chose sinon que les pores du cerveau, par où les esprits ont auparavant pris leur cours, à cause de la presence de cet objet, ont acquis par cela une plus grande facilité que les autres, à estre ouverts derechef en mesme façon, par les esprits qui vienent vers eux: En sorte que ces esprits rencontrant ces pores, entrent dedans plus facilement que dans les

les autres : au moyen de quoy ils excitent un mouvement particulier en la glande, lequel represente à l'ame le mesme objet, & luy fait connoistre qu'il est celuy duquel elle vouloit se souvenir.

ARTICLE XLIII.

Comment l'ame peut imaginer, estre attentive, & mouvoir le corps.

AInsi quand on veut imaginer quelque chose qu'on n'a jamais veuë, cette volonté a la force de faire que la glande se meut en la façon qui est requise, pour pousser les esprits vers les pores du cerveau, par l'ouverture desquels cette chose peut estre representée. Ainsi quand on veut arester son attention à considerer quelque temps un mesme objet, cette volonté retient la glande pendant ce temps là, penchée vers un mesme costé. Ainsi enfin quand on veut mar-

marcher, ou mouvoir ſon corps en quelque autre façon, cette volonté fait que la glande pouſſe les eſprits vers les muſcles qui ſervent à cet effect.

ARTICLE XLIV.

Que chaque volonté eſt naturellement jointe à quelque mouvement de la glande; mais que par induſtrie ou par habitude on la peut joindre à d'autres.

TOutefois ce n'eſt pas tousjours la volonté d'exciter en nous quelque mouvement, ou quelque autre effect, qui peut faire que nous l'excitons : mais cela change ſelon que la nature ou l'habitude ont diverſement joint chaque mouvement de la glande à chaque penſée. Ainſi, par exemple, ſi on veut diſpoſer ſes yeux à regarder un objet fort eloigné, cette volonté fait que leur prunelle s'eſlargit; & ſi

& si on les veut disposer à regarder un objet fort proche, cette volonté fait qu'elle s'estrecit. Mais si on pense seulement à eslargir la prunelle, on a beau en avoir la volonté, on ne l'eslargit point pour cela : d'autant que la nature n'a pas joint le mouvement de la glande, qui sert à pousser les esprits vers le nerf optique en la façon qui est requise pour eslargir ou estrecir la prunelle, avec la volonté de l'eslargir ou estrecir, mais bien avec celle de regarder des objets esloignez ou proches. Et lors qu'en parlant nous ne pensons qu'au sens de ce que nous voulons dire, cela fait que nous remüons la langue & les levres beaucoup plus promptement & beaucoup mieux, que si nous pensions à les remuër en toutes les façons qui sont requises pour proferer les mesmes paroles. D'autant que l'habitude, que nous avons acquise en apprenant

nant à parler, a fait que nous avons joint l'action de l'ame, qui par l'entremise de la glande peut mouvoir la langue & les levres, avec la signification des paroles, qui suivent de ces mouvemens, plustost qu'avec les mouvemens mesmes.

ARTICLE XLV.

Quel est le pouvoir de l'ame au regard de ses passions.

NOs passions ne peuvent pas aussi directement estre excitées ny ostées par l'action de nostre volonté; mais elles peuvent l'estre indirectement par la representation des choses qui ont coustume d'estre jointes avec les passions que nous voulons avoir, & qui sont contraires à celles que nous voulons rejetter. Ainsi pour exciter en soy la hardiesse & oster la peur, il ne suffit pas d'en avoir

la

la volonté, mais il faut s'appliquer à considerer les raisons, les objets, ou les exemples, qui persuadent que le peril n'est pas grand; qu'il y a tousjours plus de seureté en la defense qu'en la fuite; qu'on aura de la gloire & de la joye d'avoir vaincu, au lieu qu'on ne peut attendre que du regret & de la honte d'avoir fuï, & choses semblables.

ARTICLE XLVI.

Quelle est la raison qui empesche que l'ame ne puisse entierement disposer de ses passions.

ET il y a une raison particuliere qui empesche l'ame de pouvoir promptement changer ou arrester ses passions, laquelle m'a donné sujet de mettre cy dessus en leur definition qu'elles sont non seulement causées, mais aussi entretenuës & fortifiées, par quelque mouvement particulier des

esprits. Cette raison est, qu'elles sont presque toutes accompagnées de quelque émotion qui se fait dans le cœur, & par consequent aussi en tout le sang & les esprits, en sorte que jusques à ce que cette émotion ait cessé, elles demeurent presentes à nostre pensée, en mesme façon que les objets sensibles y sont presens, pendant qu'ils agissent contre les organes de nos sens. Et comme l'ame en se rendant fort attentive à quelque autre chose peut s'empescher d'ouïr un petit bruit, ou de sentir une petite douleur, mais ne peut s'empescher en mesme façon d'ouïr le tonnerre, ou de sentir le feu qui brusle la main: Ainsi elle peut aysement surmonter les moindres passions, mais non pas les plus violentes & les plus fortes, sinon apres que l'émotion du sang & des esprits est appaisée. Le plus que la volonté puisse faire, pendant que cette émo-

émotion est en sa vigueur, c'est de ne pas consentir à ses effects; & de retenir plusieurs des mouvemens ausquels elle dispose le corps. Par exemple, si la colere fait lever la main pour fraper, la volonté peut ordinairement la retenir; si la peur incite les jambes à fuïr la volonté les peut arester, & ainsi des autres.

ARTICLE XLVII.

En quoy consistent les combats qu'on a coustume d'imaginer entre la partie inferieure & la superieure de l'ame.

ET ce n'est qu'en la repugnance, qui est entre les mouvemens que le corps par ses esprits, & l'ame par sa volonté, tendent à exciter en mesme temps dans la glande; que consistent tous les combats qu'on a coustume d'imaginer, entre la partie inferieure de l'ame,

qu'on nomme ſenſitive, & la ſuperieure qui eſt raiſonnable; ou bien entre les appetits naturels & la volonté. Car il n'y a en nous qu'une ſeule ame, & cette ame n'a en ſoy aucune diverſité de parties; la meſme qui eſt ſenſitive, eſt raiſonnable, & tous ſes appetits ſont des volontez. L'erreur qu'on a commiſe en luy faiſant jouër divers perſonages, qui ſont ordinairement contraires les uns aux autres, ne vient que de ce qu'on n'a pas bien diſtingué ſes fonctions d'avec celles du corps, auquel ſeul on doit attribuër, tout ce qui peut eſtre remarqué en nous qui repugne à noſtre raiſon. En ſorte qu'il n'y a point en cecy d'autre combat, ſinon que la petite glande qui eſt au milieu du cerveau, pouvant eſtre pouſſée d'un coſté par l'ame, & de l'autre par les eſprits animaux, qui ne ſont que des corps, ainſi que j'ay dit cy deſſus, il arrive ſouvent

vent que ces deux impulsions sont contraires, & que la plus forte empesche l'effect de l'autre. Or on peut distinguer deux sortes de mouvemens, excitez par les esprits dans la glande; les uns representent à l'ame les objets qui meuvent les sens, ou les impressions qui se rencontrent dans le cerveau, & ne font aucun effort sur sa volonté; les autres y font quelque effort, à sçavoir ceux qui causent les passions ou les mouvemens du corps qui les accompagnent. Et pour les premiers, encore qu'ils empeschent souvent les actions de l'ame, ou bien qu'ils soyent empeschez par elles, toutefois à cause qu'ils ne sont pas directement contraires, on n'y remarque point de combat. On en remarque seulement entre les derniers & les volontez qui leur repugnent: par exemple, entre l'effort dont les esprits poussent la glande pour cau-

ſer en l'ame le deſir de quelque choſe, & celuy dont l'ame la repouſſe par la volonté qu'elle a de fuïr la meſme choſe. Et ce qui fait principalement paroiſtre ce combat, c'eſt que la volonté n'ayant pas le pouvoir d'exciter directement les paſſions, ainſi qu'il a deja eſté dit, elle eſt contrainte d'uſer d'induſtrie, & de s'appliquer à conſiderer ſucceſſivement diverſes choſes, dont s'il arrive que l'une ait la force de changer pour un moment le cours des eſprits, il peut arriver que celle qui ſuit ne l'a pas, & qu'ils le reprenent auſſi toſt apres, à cauſe que la diſpoſition qui a precedé dans les nerfs, dans le cœur, & dans le ſang, n'eſt pas changée : ce qui fait que l'ame ſe ſent pouſſée preſque en meſme temps à deſirer & ne deſirer pas une meſme choſe: Et c'eſt de la qu'on a pris occaſion d'imaginer en elle deux puiſſances qui ſe combatent.

tent. Toutefois on peut encore concevoir quelque combat, en ce que ſouvent la meſme cauſe, qui excite en l'ame quelque paſſion, excite auſſi certains mouvemens dans le corps, auſquels l'ame ne contribuë point, & leſquels elle areſte ou taſche d'areſter ſi toſt qu'elle les aperçoit: comme on eſprouve lors que ce qui excite la peur, fait auſſi que les eſprits entrent dans les muſcles qui ſervent à remüer les jambes pour fuïr, & que la volonté qu'on a d'eſtre hardy les arreſte.

ARTICLE XLVIII.

En quoy on connoiſt la force ou la foibleſſe des ames, & quel eſt le mal des plus foibles.

OR c'eſt par le ſucces de ces combats que chacun peut connoiſtre la force ou la foibleſſe de ſon ame. Car ceux en qui na-

turellement la volonté peut le plus ayſément vaincre les paſſions, & arreſter les mouvemens du corps qui les accompagnent, ont ſans doute les ames les plus fortes. Mais il y en a qui ne peuvent eſprouver leur force, pource qu'ils ne font jamais combattre leur volonté avec ſes propres armes, mais ſeulement avec celles que luy fourniſſent quelques paſſions pour reſiſter à quelques autres. Ce que je nomme ſes propres armes, ſont des jugemens fermes & determinez touchant la connoiſſance du bien & du mal, ſuivant leſquels elle a reſolu de conduire les actions de ſa vie. Et les ames les plus foibles de toutes, ſont celles dont la volonté ne ſe determine point ainſi à ſuivre certains jugemens, mais ſe laiſſe continuellement emporter aux paſſions preſentes, leſquelles eſtant ſouvent contraires les unes aux autres, la tirent tour à tour à
leur

leur parti, & l'employant à combatre contre elle mesme, mettent l'ame au plus deplorable estat qu'elle puisse estre. Ainsi lors que la peur represente la mort comme un mal extreme, & qui ne peut estre evité que par la fuite, si l'ambition d'autre costé represente l'infamie de cette fuite, comme un mal pire que la mort, ces deux passions agitent diversement la volonté, laquelle obeïssant tantost à l'une, tantost à l'autre, s'oppose continuellement à soy mesme, & ainsi rend l'ame esclave & malheureuse.

ARTICLE XLIX.

Que la force de l'ame ne suffit pas sans la connoissance de la verité.

IL est vray qu'il y a fort peu d'hommes si foibles & irresolus, qu'ils ne vueillent rien que ce que leur passion presente leur dicte. La

plus part ont des jugemens determinez, ſuivant leſquels ils reglent une partie de leurs actions. Et bien que ſouvent ces jugemens ſoient faux, & meſme fondez ſur quelques paſſions, par leſquelles la volonté s'eſt auparavant laiſſé vaincre ou ſeduire; toutefois à cauſe qu'elle continuë de les ſuivre, lors que la paſſion qui les a cauſez eſt abſente, on les peut conſiderer comme ſes propres armes, & penſer que les ames ſont plus fortes ou plus foibles, à raiſon de ce qu'elles peuvent plus ou moins ſuivre ces jugemens, & reſiſter aux paſſions preſentes qui leur ſont contraires. Mais il y a pourtant grande difference entre les reſolutions qui procedent de quelque fauſſe opinion, & celles qui ne ſont appuïées que ſur la connoiſſance de la verité: d'autant que ſi on ſuit ces dernieres, on eſt aſſeuré de n'en avoir jamais de regret, ni de repentir; au

lieu qu'on en a tousjours d'avoir suivi les premieres, lors qu'on en decouvre l'erreur.

ARTICLE L.

Qu'il n'y a point d'ame si foible, qu'elle ne puisse estant bien conduite acquerir un pouvoir absolu sur ses passions.

ET il est utile icy de sçavoir que, comme il a deja esté dit cy dessus, encore que chaque mouvement de la glande, semble avoir esté joint par la nature à chacune de nos pensées, dés le commencement de nostre vie, on les peut toutefois joindre à d'autres par habitude; Ainsi que l'experience fait voir aux paroles, qui excitent des mouvemens en la glande, lesquels selon l'institution de la nature ne representent à l'ame que leur son, lors qu'elles sont proferées de la voix, ou la figure de leurs lettres, lors

lors qu'elles sont escrites, & qui neantmoins par l'habitude qu'on a acquise en pensant à ce qu'elles signifient, lors qu'on a ouy leur son, ou bien qu'on a vû leurs lettres, ont coustume de faire concevoir cette signification, plustost que la figure de leurs lettres, ou bien le son de leurs syllabes. Il est utile aussi de sçavoir, qu'encore que les mouvemens tant de la glande que des esprits & du cerveau, qui representent à l'ame certains objets, soient naturellement joints avec ceux qui excitent en elle certaines passions, ils peuvent toutefois par habitude en estre separez, & joints à d'autres fort differens ; Et mesme que cette habitude peut estre acquise par une seule action, & ne requiert point un long usage. Ainsi lors qu'on rencontre inopinement quelque chose de fort sale, en une viande qu'on mange avec appetit, la surprise de cette rencontre peut tel-

tellement changer la disposition du cerveau, qu'on ne pourra plus voir par apres de telle viande qu'avec horreur, au lieu qu'on la mangeoit auparavant avec plaisir. Et on peut remarquer la mesme chose dans les bestes; car encore qu'elles n'ayent point de raison, n'y peut estre aussi aucune pensée, tous les mouvemens des esprits & de la glande, qui excitent en nous les passions, ne laissent pas d'estre en elles, & d'y servir à entretenir & fortifier, non pas comme en nous les passions, mais les mouvemens des nerfs & des muscles, qui ont coustume de les accompagner. Ainsi lors qu'un chien voit une perdrix, il est naturellement porté à courir vers elle, & lors qu'il oit tirer un fuzil, ce bruit l'incite naturellement à s'en fuïr: mais neantmoins on dresse ordinairement les chiens couchans en telle sorte, que la veuë d'une perdrix fait qu'ils s'arre-

s'arrestent, & que le bruit qu'ils oyent apres, lors qu'on tire sur elle, fait qu'ils y accourent. Or ces choses sont utiles à sçavoir, pour donner le courage à un chacun d'estudier à regler ses passions. Car puis qu'on peut avec un peu d'industrie changer les mouvemens du cerveau, dans les animaux depourveus de raison, il est evident qu'on le peut encore mieux dans les hommes; & que ceux mesme qui ont les plus foibles ames, pourroient acquerir un empire tres-absolu sur toutes leurs passions, si on employoit assez d'industrie à les dresser, & à les conduire.

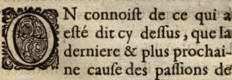
LES PASSIONS DE L'AME.

SECONDE PARTIE,

Du nombre & de l'ordre des Passions, & l'explication des six primitives.

ARTICLE LI.

Quelles sont les premieres causes des passions.



ON connoist de ce qui a esté dit cy dessus, que la derniere & plus prochaine cause des passions de l'ame, n'est autre que l'agitation, dont les esprits meuvent la petite glande qui est au milieu du cerveau. Mais cela ne suffit pas pour les pouvoir distinguer les unes des au-

autres: Il est besoin de rechercher leurs sources, & d'examiner leurs premieres causes. Or encore qu'elles puissent quelquefois estre causées par l'action de l'ame, qui se determine à concevoir tels ou tels objets; Et aussi par le seul temperament du corps, ou par les impressions qui se rencontrent fortuitement dans le cerveau, comme il arrive lors qu'on se sent triste ou joyeux sans en pouvoir dire aucun sujet; Il paroist neantmoins par ce qui a esté dit, que toutes les mesmes peuvent aussi estre excitées par les objets qui meuvent les sens, & que ces objets sont leurs causes plus ordinaires & principales: D'où il suit que pour les trouver toutes, il suffit de considerer tous les effets de ces objets.

ARTICLE LII.

Quel est leur usage, & comment on les peut denombrer.

IE remarque outre cela, que les objets qui meuvent les sens, n'excitent pas en nous diverses passions à raison de toutes les diversitez qui sont en eux, mais seulement à raison des diverses façons qu'ils nous peuvent nuire ou profiter, ou bien en general estre importans; Et que l'usage de toutes les passions consiste en cela seul, qu'elles disposent l'ame à vouloir les choses que la nature dicte nous estre utiles, & à persister en cette volonté; comme aussi la mesme agitation des esprits, qui a coustume de les causer, dispose le corps aux mouvemens qui servent à l'execution de ces choses. C'est pourquoy affin de les denombrer, il faut seulement examiner par or-

dre, en combien de diverſes façons qui nous importent nos ſens peuvent eſtre meus par leurs objets. Et je feray icy le denombrement de toutes les principales paſſions ſelon l'ordre qu'elles peuvent ainſi eſtre trouvées.

L'ordre & le denombrement des Paßions.

ARTICLE LIII.

L'Admiration.

LOrs que la premiere rencontre de quelque objet nous ſurprent, & que nous le jugeons eſtre nouveau, ou fort different de ce que nous connoiſſions auparavant, ou bien de ce que nous ſuppoſions qu'il devoit eſtre, cela fait que nous l'admirons & en ſommes eſtonnez. Et pour ce que cela peut arriver avant que nous connoiſſions aucunement ſi cet objet nous eſt con-

convenable, ou s'il ne l'est pas, il me semble que l'Admiration est la premiere de toutes les passions. Et elle n'a point de contraire, à cause que si l'objet qui se presente n'a rien en soy qui nous surprene, nous n'en sommes aucunement émeus, & nous le considerons sans passion.

ARTICLE LIV.

L'estime & le Mespris, la Generosité ou l'Orgueil, & l'Humilité ou la Bassesse.

A l'Admiration est jointe l'Estime ou le Mespris, selon que c'est la grandeur d'un objet ou sa petitesse que nous admirons. Et nous pouvons ainsi nous estimer ou mespriser nous mesmes : d'où vienent les passions, & en suite les habitudes de Magnanimité ou d'Orgueil, & d'Humilité ou de Bassesse.

ARTICLE LV.

La Veneration & le Dedain.

MAis quand nous estimons ou mesprisons d'autres objets, que nous considerons comme des causes libres capables de faire du bien ou du mal, de l'Estime vient la Veneration, & du simple mespris le Dedain.

ARTICLE LVI.

L'Amour & la Haine.

OR toutes les passions precedentes peuvent estre excitées en nous sans que nous apercevions en aucune façon si l'objet qui les cause est bon ou mauvais. Mais lors qu'une chose nous est representée comme bonne à nostre egard, c'est à dire, comme nous estant convenable, cela nous fait avoir pour elle de l'Amour; Et lors qu'elle

qu'elle nous est representée comme mauvaise ou nuisible; cela nous excite à la Haine.

ARTICLE LVII.

Le Desir.

DE la mesme consideration du bien & du mal naissent toutes les autres passions, Mais affin de les metre par ordre, je distingue les temps, & considerant qu'elles nous portent bien plus à regarder l'avenir que le present ou le passé, je commence par le Desir. Car non seulement lors qu'on desire acquerir un bien qu'on n'a pas encore, ou bien eviter un mal qu'on juge pouvoir arriver; mais aussi lors qu'on ne souhaite que la conservation d'un bien, ou l'absence d'un mal, qui est tout ce à quoy se peut estendre cette passion, il est evident qu'elle regarde tousjours l'avenir.

ARTICLE LVIII.

L'Esperance, la Crainte, la Ialousie, la Securité, & le Desespoir.

IL suffit de penser que l'acquisition d'un bien ou la fuite d'un mal est possible, pour estre incité à la desirer. Mais quand on considere outre cela, s'il y a beaucoup ou peu d'apparence qu'on obtiene ce qu'on desire, ce qui nous represente qu'il y en a beaucoup, excite en nous l'Esperance, & ce qui nous represente qu'il y en a peu, excite la Crainte : dont la Ialousie est une espece. Et lors que l'Esperance est extreme, elle change de nature, & se nomme Securité ou Asseurance. Comme au contraire l'extreme Crainte devient Desespoir.

A R-

ARTICLE LIX.

L'Irresolution, le Courage, la Hardiesse, l'Emulation, la Lascheté, & l'Espouvante.

ET nous pouvons ainsi esperer & craindre, encore que l'evenement de ce que nous attendons ne depende aucunement de nous: Mais quand il nous est representé comme en dependant, il peut y avoir de la difficulté en l'election des moyens, ou en l'execution. De la premiere vient l'Irresolution, qui nous dispose à deliberer & prendre conseil. A la derniere s'oppose le Courage, ou la Hardiesse, dont l'Emulation est une espece. Et la Lascheté est contraire au courage, comme la Peur ou l'Espouvante à la Hardiesse.

ARTICLE LX.

Le Remors.

ET si on s'est determiné à quelque action, avant que l'Irresolution fust ostée, cela fait naistre le Remors de conscience: lequel ne regarde pas le temps à venir, comme les passions precedentes, mais le present ou le passé.

ARTICLE LXI.

La Ioye & la Tristesse.

ET la consideration du bien present excite en nous de la Ioye, celle du mal de la Tristesse, lors que c'est un bien ou un mal qui nous est representé comme nous apartenant.

ARTICLE LXII.

La Moquerie, l'Envie, la Pitié.

MAis lors qu'il nous eſt repreſenté comme appartenant à d'autres hommes, nous pouvons les en eſtimer dignes ou indignes: Et lors que nous les en eſtimons dignes, cela n'excite point en nous d'autre paſſion que la Ioye, entant que c'eſt pour nous quelque bien de voir que les choſes arrivent comme elles doivent. Il y a ſeulement cette difference, que la Ioye qui vient du bien eſt ſerieuſe; au lieu que celle qui vient du mal eſt accompagnée de Ris & de Moquerie. Mais ſi nous les en eſtimons indignes, le bien excite l'Envie, & le mal la Pitié, qui ſont des eſpeces de triſteſſe. Et il eſt à remarquer que les meſmes paſſions qui ſe rapportent aux biens ou aux maux preſens, peuvent ſouvent

auſſi eſtre rapportées à ceux qui ſont à venir, entant que l'opinion qu'on a qu'ils aviendront, les repreſente comme preſens.

ARTICLE LXIII.

La Satisfaction de ſoy-meſme, & le Repentir.

NOus pouvons auſſi conſiderer la cauſe du bien ou du mal, tant preſent que paſſé. Et le bien qui a eſté fait par nous-meſmes nous donne une ſatisfaction interieure, qui eſt la plus douce de toutes les paſſions: Au lieu que le mal excite le Repentir, qui eſt la plus amere.

ARTICLE LXIV.

La Faveur, & la Reconnoiſſance.

MAis le bien qui a eſté fait par d'autres, eſt cauſe que nous avons pour eux de la Faveur, encore

core que ce ne soit point à nous qu'il ait esté fait ; Et si c'est à nous, à la Faveur nous joignons la Reconnoissance.

ARTICLE LXV.

L'Indignation & la Colere.

TOut de mesme le mal fait par d'autres, n'estant point rapporté à nous, fait seulement que nous avons pour eux de l'indignation ; Et lors qu'il y est rapporté, il emeut aussi la Colere.

ARTICLE LXVI.

La Gloire, & la Honte.

DE plus le bien qui est, ou qui a esté en nous, estant rapporté à l'opinion que les autres en peuvent avoir, excite en nous de la Gloire ; Et le mal de la Honte.

ARTICLE LXVII.

Le Degoust, le Regret & l'Allegresse.

ET quelquefois la durée du bien cause l'Ennuy, ou le Degoust; au lieu que celle du mal diminüe la Tristesse. En fin du bien passé vient le Regret, qui est une espece de Tristesse; Et du mal passé vient l'Allegresse, qui est une espece de Ioye.

ARTICLE LXVIII.

Pourquoy ce denombrement des Passions est different de celuy qui est communement receu.

VOyla l'ordre qui me semble estre le meilleur pour denombrer les Passions. En quoy je sçay bien que je m'éloigne de l'opinion de tous ceux qui en ont cy devant escrit; Mais ce n'est pas sans grande raison. Car ils tirent leur denom-

nombrement de ce qu'ils distinguent en la partie sensitive de l'ame deux appetits, qu'ils nomment, l'un *Concupiscible*, l'autre *Irascible*. Et pour ce que je ne connois en l'ame aucune distinction de parties, ainsi que j'ay dit cy dessus, cela me semble ne signifier autre chose sinon qu'elle a deux facultez, l'une de desirer, l'autre de se fascher; & à cause qu'elle a en mesme façon les facultez d'admirer, d'aymer, d'esperer, de craindre, & ainsi de recevoir en soy chacune des autres passions, ou de faire les actions ausquelles ces passions la poussent, je ne voy pas pourquoy ils ont voulu les rapporter toutes à la concupiscence ou à la colere. Outre que leur denombrement ne comprent point toutes les principales passions, comme je croy que fait cetuycy. Ie parle seulement des principales, à cause qu'on en pourroit encore distinguer plusieurs autres
plus

plus particulieres, & leur nombre est indefini.

ARTICLE LXIX.

Qu'il n'y a que six Passions primitives.

MAis le nombre de celles qui sont simples & primitives n'est pas fort grand. Car en faisant une reveuë sur toutes celles que j'ay denombrées, on peut aysement remarquer qu'il n'y en a que six qui soient telles, à sçavoir l'Admiration, l'Amour, la Haine, le Desir, la Ioye, & la Tristesse; Et que toutes les autres sont composées de quelques unes de ces six, ou bien en sont des especes. C'est pourquoy affin que leur multitude n'embarasse point les lecteurs, je traiteray icy separement des six primitives; & par apres je feray voir en quelle façon toutes les autres en tirent leur origine.

A R-

ARTICLE LXX.

De l'Admiration.

Sa definition & sa cause.

L'Admiration est une subite surprise de l'ame, qui fait qu'elle se porte à considerer avec attention les objects qui luy semblent rares & extraordinaires. Ainsi elle est causée premierement par l'impression qu'on a dans le cerveau, qui represente l'object comme rare, & par consequent digne d'estre fort consideré ; puis en suite par le mouvement des esprits, qui sont disposez par cette impression à tendre avec grande force vers l'endroit du cerveau où elle est, pour l'y fortifier & conserver: comme aussi ils sont disposez par elle à passer de la dans les muscles, qui servent à retenir les organes des sens en la mesme situation qu'ils sont, affin

affin qu'elle ſoit encore entretenuë par eux, ſi c'eſt par eux qu'elle a eſté formée.

ARTICLE LXXI.

Qu'il n'arrive aucun changement dans le cœur ny dans le ſang en cette paſſion.

ET cette paſſion a cela de particulier, qu'on ne remarque point qu'elle ſoit accompagnée d'aucun changement qui arrive dans le cœur & dans le ſang, ainſi que les autres paſſions. Dont la raiſon eſt, que n'ayant pas le bien ny le mal pour objet, mais ſeulement la connoiſſance de la choſe qu'on admire, elle n'a point de rapport avec le cœur & le ſang, deſquels depend tout le bien du corps, mais ſeulement avec le cerveau, où ſont les organes des ſens qui ſervent à cette connoiſſance.

AR-

ARTICLE LXXII.

En quoy consiste la force de l'Admiration.

CE qui n'empesche pas qu'elle n'ait beaucoup de force, à cause de la surprise, c'est à dire, de l'arrivement subit & inopiné de l'impression qui change le mouvement des esprits : laquelle surprise est propre & particuliere à cette passion: en sorte que lors qu'elle se rencontre en d'autres, comme elle a coustume de se rencontrer presque en toutes, & de les augmenter, c'est que l'admiration est jointe avec elles. Et sa force depend de deux choses, à sçavoir de la nouveauté, & de ce que le mouvement qu'elle cause, a des son commencement toute sa force. Car il est certain qu'un tel mouvement a plus d'effect, que ceux qui estant foibles d'abord, & ne croissant que

peu à peu, peuvent ayſement eſtre detournez. Il eſt certain auſſi que les objets des ſens qui ſont nouveaux, touchent le cerveau en certaines parties ausquelles il n'a point couſtume d'eſtre touché, & que ces parties eſtant plus tendres, ou moins fermes, que celles qu'une agitation frequente a endurcies, cela augmente l'effect des mouvemens qu'ils y excitent. Ce qu'on ne trouvera pas incroyable, ſi on conſidere que c'eſt une pareille raiſon qui fait que les plantes de nos pieds eſtant accouſtumées à un attouchement aſſez rude, par la peſanteur du corps qu'elles portent, nous ne ſentons que fort peu cet attouchement quand nous marchons; au lieu qu'un autre beaucoup moindre & plus doux, dont on les chatoüille, nous eſt preſque inſuportable, à cauſe ſeulement qu'il ne nous eſt pas ordinaire.

ARTICLE LXXIII.

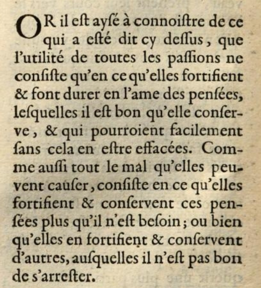
Ce que c'est que l'Estonnement.

ET cette surprise a tant de pouvoir, pour faire que les esprits, qui sont dans les cavitez du cerveau, y prenent leur cours vers le lieu où est l'impression de l'objet qu'on admire, qu'elle les y pousse quelquefois tous, & fait qu'ils sont tellement occupez à conserver cette impression, qu'il n'y en a aucuns qui passent de la dans les muscles, ny mesme qui se detournent en aucune façon des premieres traces qu'ils ont suivies dans le cerveau: ce qui fait que tout le corps demeure immobile comme une statuë, & qu'on ne peut apercevoir de l'objet que la premiere face qui s'est presentée, ny par consequent en acquerir une plus particuliere connoissance. C'est cela qu'on nomme communement estre estonné; &

l'Estonnement est un exces d'admiration, qui ne peut jamais estre que mauvais.

ARTICLE LXXIV.

A quoy servent toutes les passions, & à quoy elles nuisent.



OR il est aysé à connoistre de ce qui a esté dit cy dessus, que l'utilité de toutes les passions ne consiste qu'en ce qu'elles fortifient & font durer en l'ame des pensées, lesquelles il est bon qu'elle conserve, & qui pourroient facilement sans cela en estre effacées. Comme aussi tout le mal qu'elles peuvent causer, consiste en ce qu'elles fortifient & conservent ces pensées plus qu'il n'est besoin; ou bien qu'elles en fortifient & conservent d'autres, ausquelles il n'est pas bon de s'arrester.

A R-

ARTICLE LXXV.

A quoy sert particulierement l'Admiration.

ET on peut dire en particulier de l'Admiration, qu'elle est utile, en ce qu'elle fait que nous apprenons & retenons en nostre memoire les choses que nous avons auparavant ignorées. Car nous n'admirons que ce qui nous paroist rare & extraordinaire: & rien ne nous peut paroistre tel que pour ce que nous l'avons ignoré, ou mesme aussi pour ce qu'il est different des choses que nous avons sçeuës: car c'est cette difference qui fait qu'on le nomme extraordinaire. Or encore qu'une chose qui nous estoit inconnuë se presente de nouveau à nostre entendement, ou à nos sens, nous ne la retenons point pour cela en nostre memoire, si ce n'est que l'idée que nous en

avons ſoit fortifiée en noſtre cerveau par quelque paſſion ; ou bien auſſi par l'application de noſtre entendement,que noſtre volonté determine à une attention & reflexion particuliere. Et les autres paſſions peuvent ſervir pour faire qu'on remarque les choſes qui paroiſſent bonnes ou mauvaiſes:mais nous n'avons que l'admiration pour celles qui paroiſſent ſeulement rares. Auſſi voyons nous que ceux qui n'ont aucune inclination naturelle à cette paſſion, ſont ordinairement fort ignorans.

ARTICLE LXXVI.

En quoy elle peut nuire : Et comment on peut ſuppleer à ſon defaut & corriger ſon exces.

MAis il arrive bien plus ſouvent qu'on admire trop, & qu'on s'eſtonne, en apercevant des choſes qui ne meritent que peu ou point

point d'estre considerées, que non pas qu'on admire trop peu. Et cela peut entierement oster ou pervertir l'usage de la raison. C'est pourquoy encore qu'il soit bon d'estre né avec quelque inclination à cette passion, pource que cela nous dispose à l'acquisition des sciences; nous devons toutefois tascher par apres de nous en delivrer le plus qu'il est possible. Car il est aysé de supleer à son defaut par une reflexion & attention particuliere, à laquelle nostre volonté peut tousjours obliger nostre entendement, lors que nous jugeons que la chose qui se presente en vaut la peine. Mais il n'y a point d'autre remede pour s'empescher d'admirer avec exces, que d'acquerir la connoissance de plusieurs choses, & de s'exercer en la consideration de toutes celles qui peuvent sembler les plus rares & les plus estranges.

ARTICLE LXXVII.

Que ce ne sont ni les plus stupides, ni les plus habiles, qui sont le plus portez à l'Admiration.

AV reste encore qu'il n'y ait que ceux qui sont hebetez & stupides, qui ne sont point portez de leur naturel à l'Admiration, ce n'est pas à dire que ceux qui ont le plus d'esprit, y soient tousjours le plus enclins; mais ce sont principalement ceux qui, bien qu'ils ayent un sens commun assez bon, n'ont pas toutefois grande opinion de leur suffisance.

ARTICLE LXXVIII.

Que son exces peut passer en habitude, lors qu'on manque de le corriger.

ET bien que cette passion semble se diminuer par l'usage, à cause

cause que plus on rencontre de choses rares qu'on admire, plus on s'accoustume à cesser de les admirer, & à penser que toutes celles qui se peuvent presenter par apres sont vulgaires. Toutefois lors qu'elle est excessive, & qu'elle fait qu'on arreste seulement son attention sur la premiere image des objets qui se sont presentez, sans en acquerir d'autre connoissance, elle laisse apres soy une habitude, qui dispose l'ame à s'arrester en mesme façon sur tous les autres objets qui se presentent; pourveu qu'ils luy paroissent tant soit peu nouveaux. Et c'est ce qui fait durer la maladie de ceux qui sont aveuglement curieux, c'est à dire, qui recherchent les raretez seulement pour les admirer, & non point pour les connoistre: car ils devienent peu à peu si admiratifs, que des choses de nulle importance ne sont pas moins capables de les arrester, que

 celles

celles dont la recherche eſt plus utile.

ARTICLE LXXIX.

Les definitions de l'Amour & de la Haine.

L'Amour eſt une emotion de l'ame, cauſée par le mouvement des eſprits, qui l'incite à ſe joindre de volonté aux objets qui paroiſſent luy eſtre convenables. Et la Haine eſt une emotion, cauſée par les eſprits, qui incite l'ame à vouloir eſtre ſeparée des objets qui ſe preſentent à elle comme nuiſibles. Ie dis que ces emotions ſont cauſées par les eſprits, affin de diſtinguer l'Amour & la Haine, qui ſont des paſſions & dependent du corps, tant des jugemens qui portent auſſi l'ame à ſe joindre de volonté avec les choſes qu'elle eſtime bonnes, & à ſe ſeparer de celles qu'elle eſtime mauvaiſes, que des emotions

tions que ces ſeuls jugemens excitent en l'ame.

ARTICLE LXXX.

Ce que c'eſt que ſe joindre ou ſeparer de volonté.

AV reſte par le mot de volonté, je n'entens pas icy parler du deſir qui eſt une paſſion à part, & ſe rapporte à l'avenir, mais du conſentement par lequel on ſe conſidere des à preſent comme joint avec ce qu'on aime: en ſorte qu'on imagine un tout, duquel on penſe eſtre ſeulement une partie, & que la choſe aimée en eſt une autre. Comme au contraire en la haine on ſe conſidere ſeul comme un tout, entierement ſeparé de la choſe pour laquelle on a de l'averſion.

AR-

ARTICLE LXXXI.

De la distinction qu'on a coustume de faire entre l'Amour de concupiscence & de bienvueillance.

OR on distingue communement deux sortes d'Amour, l'une desquelles est nommée Amour de bienvueillance, c'est à dire, qui incite à vouloir du bien à ce qu'on aime; l'autre est nommée Amour de concupiscence, c'est à dire qui fait desirer la chose qu'on aime. Mais il me semble que cette distinction regarde seulement les effets de l'Amour, & non point son essence. Car si tost qu'on s'est joint de volonté à quelque objet, de quelle nature qu'il soit, on a pour luy de la bienvueillance, c'est à dire on joint aussi à luy de volonté les choses qu'on croit luy estre convenables : ce qui est un des principaux effects de l'Amour. Et si on

ſi on juge que ce ſoit un bien de le poſſeder, ou d'eſtre aſſocié avec luy d'autre façon que de volonté, on le deſire: ce qui eſt auſſi l'un des plus ordinaires effets de l'amour.

ARTICLE LXXXII.

Comment des paſſions fort differentes convienent en ce qu'elles participent de l'Amour.

IL n'eſt pas beſoin auſſi de diſtinguer autant d'eſpeces d'Amour qu'il y a de divers objets qu'on peut aymer. Car, par exemple, encore que les paſſions qu'un ambitieux a pour la gloire, un avaricieux pour l'argent, un yvrongne pour le vin, un brutal pour une femme qu'il veut violer, un homme d'honneur pour ſon ami ou pour ſa maiſtreſſe, & un bon pere pour ſes enfans, ſoient bien differentes entre elles, toutefois en ce qu'elles participent de l'Amour, elles

les sont semblables. Mais les quatre premiers n'ont de l'Amour que pour la possession des objets ausquels se rapporte leur passion, & n'en ont point pour les objets mesme, pour lesquels ils ont seulement du desir, meslé avec d'autres passions particulieres. Au lieu que l'Amour qu'un bon pere a pour ses enfans est si pure, qu'il ne desire rien avoir d'eux, & ne veut point les posseder autrement qu'il fait, ny estre joint à eux plus estroitement qu'il est deja: mais les considerant comme d'autres soy-mesme, il recherche leur bien comme le sien propre, ou mesme avec plus de soin, pourceque se representant que luy & eux font un tout, dont il n'est pas la meilleure partie, il prefere souvent leurs interests aux siens, & ne craint pas de se perdre pour les sauver. L'affection que les gens d'honneur ont pour leurs amis est de cette mesme nature, bien qu'elle

le ſoit rarement ſi parfaite ; & celle qu'ils ont pour leur maiſtreſſe en participe beaucoup, mais elle participe auſſi un peu de l'autre.

ARTICLE LXXXIII.

De la difference qui eſt entre la ſimple Affection, l'Amitié, & la Devotion.

ON peut ce me ſemble avec meilleure raiſon diſtinguer l'amour, par l'eſtime qu'on fait de ce qu'on aime à comparaiſon de ſoy-meſme. Car lors qu'on eſtime l'objet de ſon Amour moins que ſoy, on n'a pour luy qu'une ſimple Affection; lors qu'on l'eſtime à l'eſgal de ſoy, cela ſe nomme Amitié, & lors qu'on l'eſtime davantage, la paſſion qu'on a peut eſtre nommée Devotion. Ainſi on peut avoir de l'affection pour une fleur, pour un oiſeau, pour un cheval, mais à moins que d'avoir l'eſprit fort

fort dereglé, on ne peut avoir de l'Amitié que pour des hommes. Et ils sont tellement l'objet de cette passion, qu'il n'y a point d'homme si imparfait, qu'on ne puisse avoir pour luy une amitié tres-parfaite, lors qu'on pense qu'on en est aymé, & qu'on a l'ame veritablement noble & genereuse: suivant ce qui sera expliqué cy apres, en l'Art. 154. & 156. Pour ce qui est de la Devotion, son principal objet est sans doute la souveraine divinité, à laquelle on ne sçauroit manquer d'estre devot, lors qu'on la connoist comme il faut. mais on peut aussi avoir de la Devotion pour son Prince, pour son païs, pour sa ville, & mesme pour un homme particulier, lors qu'on l'estime beaucoup plus que soy. Or la difference qui est entre ces trois sortes d'Amours, paroist principalement par leurs effets: car d'autant qu'en toutes on se considere com-

comme joint & uni à la chose aimée, on est tousjours prest d'abandonner la moindre partie du tout qu'on compose avec elle, pour conserver l'autre. Ce qui fait qu'en la simple affection, l'on se prefere tousjours à ce qu'on ayme; Et qu'au contraire en la Devotion, l'on prefere tellement la chose aimée à soy-mesme, qu'on ne craint pas de mourir pour la conserver. De quoy on a vû souvant des exemples, en ceux qui se sont exposez à une mort certaine pour la defense de leur Prince, ou de leur ville, & mesme aussi quelques fois pour des personnes particulieres ausquelles ils s'estoient devouëz.

ARTICLE LXXXIV.

Qu'il n'y a pas tant d'especes de Haine que d'Amour.

AV reste encore que la Haine soit directement opposée à

 l'Amour,

l'Amour, on ne la distingue pas toutefois en autant d'especes : à cause qu'on ne remarque pas tant la difference qui est entre les maux desquels on est separé de volonté, qu'on fait celle qui est entre les biens ausquels on est joint.

ARTICLE LXXXV.

De l'Agréement & de l'Horreur.

ET je ne trouve qu'une seule distinction considerable, qui soit pareille en l'une & en l'autre. Elle consiste en ce que les objets tant de l'Amour que de la Haine, peuvent estre representez à l'ame par les sens exterieurs, ou bien par les interieurs & par sa propre raison. Car nous appellons communemẽt bien, ou mal, ce que nos sens interieurs ou nostre raison nous font juger convenable, ou contraire à nostre nature ; mais nous appellons beau ou laid, ce qui nous est ainsi

ainsi representé par nos sens exterieurs, principalement par celuy de la veuë, lequel seul est plus consideré que tous les autres. D'où naissent deux especes d'Amour, à sçavoir, celle qu'on a pour les choses bonnes, & celle qu'on a pour les belles, à laquelle on peut donner le nom d'Agréement, affin de ne la pas confondre avec l'autre, ni aussi avec le Desir auquel on attribuë souvant le nom d'Amour. Et de là naissent en mesme façon deux especes de Haine, l'une desquelles se rapporte aux choses mauvaises, l'autre à celles qui sont laides; & cete derniere peut estre appellée Horreur, ou Aversion, affin de la distinguer. Mais ce qu'il y a icy de plus remarquable, c'est que ces passions d'Agréement & d'Horreur, ont coustume d'estre plus violentes que les autres especes d'Amour ou de Haine, à cause que ce qui vient à l'ame par les

ſens, la touche plus fort que ce qui luy eſt repreſenté par ſa raiſon ; & que toutefois elles ont ordinairement moins de verité. En ſorte que de toutes les paſſions ce ſont celles-cy qui trompent le plus, & dont on doit le plus ſoigneuſement ſe garder.

ARTICLE LXXXVI.

La Definition du Deſir.

LA paſſion du Deſir eſt une agitation de l'Ame cauſée par les eſprits, qui la diſpoſe à vouloir pour l'avenir les choſes qu'elle ſe repreſente eſtre convenables. Ainſi on ne deſire pas ſeulement la preſence du bien abſent, mais auſſi la conſervation du preſent ; Et de plus l'abſence du mal, tant de celuy qu'on a deja, que de celuy qu'on croit pouvoir recevoir au temps à venir.

ARTICLE LXXXVII.

Que c'est une passion qui n'a point de contraire.

IE sçay bien que communement dans l'Escole on oppose la passion qui tend à la recherche du bien, laquelle seule on nomme Desir, à celle qui tend à la fuite du mal, laquelle on nomme Aversion. Mais d'autant qu'il n'y a aucun bien, dont la privation ne soit un mal; ny aucun mal consideré comme une chose positive, dont la privation ne soit un bien; & qu'en recherchant, par exemple, les richesses, on fuit necessairement la pauvreté, en fuyant les maladies on recherche la santé, & ainsi des autres; Il me semble que c'est tousjours un mesme mouvement qui porte à la recherche du bien, & ensemble à la fuite du mal qui luy est contraire. I'y remarque seule-

ment cette difference, que le Desir qu'on a lors qu'on tend vers quelque bien, est accompagné d'Amour, & en suite d'Esperance & de Ioye; au lieu que le mesme Desir; lors qu'on tend à s'éloigner du mal contraire à ce bien, est accompagné de Haine, de Crainte & de Tristesse; ce qui est cause qu'on le juge contraire à soy mesme. Mais si on veut le considerer lors qu'il se raporte également en mesme temps à quelque bien pour le rechercher, & au mal opposé pour l'eviter, on peut voir tres-evidemment que ce n'est qu'une seule passion qui fait l'un & l'autre.

ARTICLE LXXXVIII.

Quelles sont ses diverses especes.

IL y auroit plus de raison de distinguer le Desir en autant de diverses especes, qu'il y a de divers objets qu'on recherche. Car par exem-

exemple la Curiosité qui n'est autre chose qu'un Desir de connoistre, differe beaucoup du Desir de gloire, & cetuy-cy du Desir de vengeance, & ainsi des autres. Mais il suffit icy de sçavoir qu'il y en a autant que d'especes d'Amour ou de Haine; & que les plus considerables & les plus forts sont ceux qui naissent de l'Agréement & de l'Horreur.

ARTICLE LXXXIX.

Quel est le Desir qui naist de l'Horreur.

OR encore que ce ne soit qu'un mesme Desir qui tend à la recherche d'un bien, & à la fuite du mal qui luy est contraire, ainsi qu'il a esté dit: Le Desir qui naist de l'Agréement ne laisse pas d'estre fort different de celuy qui naist de l'Horreur. Car cet Agréement & cete Horreur, qui verita-

blement ſont contraires, ne ſont pas le bien & le mal, qui ſervent d'objets à ces Deſirs, mais ſeulement deux emotions de l'ame, qui la diſpoſent à rechercher deux choſes fort differentes. A ſçavoir l'Horreur eſt inſtituée de la Nature pour repreſenter à l'ame une mort ſubite & inopinée : en ſorte que, bien que ce ne ſoit quelque fois que l'attouchement d'un vermiſſeau, ou le bruit d'une feüille tremblante, ou ſon ombre, qui fait avoir de l'Horreur, on ſent d'abord autant d'emotion, que ſi un peril de mort tres-evident s'offroit aux ſens. Ce qui fait ſubitement naiſtre l'agitation, qui porte l'ame à employer toutes ſes forces pour eviter un mal ſi preſent. Et c'eſt cete eſpece de Deſir, qu'on appelle communement la Fuite ou l'Averſion.

A R-

ARTICLE XC.

Quel est celuy qui naist de l'Agréement.

AV contraire l'Agréement est particulierement institué de la Nature pour representer la jouïssance de ce qui agrée, comme le plus grand de tous les biens qui apartienent à l'homme: ce qui fait qu'on desire tres-ardemment cete jouïssance. Il est vray qu'il y a diverses sortes d'Agréemens, & que les Desirs qui en naissent ne sont pas tous egalement puissans. Car par exemple, la beauté des fleurs nous incite seulement à les regarder, & celle des fruits à les manger. Mais le principal est celuy qui vient des perfections qu'on imagine en une personne, qu'on pense pouvoir devenir un autre soy-mesme: car avec la difference du sexe, que la Nature a mise dans

les hommes, ainsi que dans les animaux sans raison, elle a mis aussi certaines impressions dans le cerveau, qui font qu'en certain âge & en certain temps on se considere comme defectueux, & comme si on n'estoit que la moitié d'un tout, dont une personne de l'autre sexe doit estre l'autre moitié: en sorte que l'acquisition de cete moitié est confusement representée par la Nature, comme le plus grand de tous les biens imaginables. Et encore qu'on voye plusieurs personnes de cet autre sexe, on n'en souhaite pas pour cela plusieurs en mesme temps, d'autant que la Nature ne fait point imaginer qu'on ait besoin de plus d'une moitié. Mais lors qu'on remarque quelque chose en une, qui agrée davantage que ce qu'on remarque au mesme temps dans les autres, cela determine l'ame à sentir pour celle la seule, toute l'inclination que la Natu-

Nature luy donne à rechercher le bien, qu'elle luy represente comme le plus grand qu'on puisse posseder. Et cette inclination ou ce Desir qui naist ainsi de l'Agréement, est appellé du nom d'Amour, plus ordinairement que la Passion d'Amour, qui a cy dessus esté descrite. Aussi a-t'il de plus estranges effects, & c'est luy qui sert de principale matiere aux faiseurs de Romans & aux Poëtes.

ARTICLE XCI.

La definition de la Ioye.

LA Ioye est une agreable emotion de l'ame, en laquelle consiste la jouïssance qu'elle a du bien, que les impressions du cerveau luy representent comme sien. Ie dis que c'est en cete emotion que consiste la jouïssance du bien: car en effect l'ame ne reçoit aucun autre fruit de tous les biens qu'elle possede;

de; & pendant qu'elle n'en a aucune Ioye, on peut dire qu'elle n'en joüit pas plus que si elle ne les possedoit point. I'adjouste aussi, que c'est du bien que les impressions du cerveau luy representent comme sien, affin de ne pas confondre cette joye qui est une passion, avec la joye purement intellectuelle, qui vient en l'ame par la seule action de l'ame, & qu'on peut dire estre une agreable emotion excitée en elle par elle mesme, en laquelle consiste la jouïssance qu'elle a du bien que son entendement luy represente comme sien. Il est vray que pendant que l'ame est jointe au corps, cette joye intellectuelle ne peut gueres manquer d'estre accompagnée de celle qui est une passion. Car si tost que nostre entendement s'aperçoit que nous possedons quelque bien, encore que ce bien puisse estre si different de tout ce qui apartient au corps,

corps, qu'il ne ſoit point du tout imaginable, l'imagination ne laiſſe pas de faire incontinent quelque impreſſion dans le cerveau, de laquelle ſuit le mouvement des eſprits, qui excite la paſſion de la Ioye.

ARTICLE XCII.

La definition de la Triſteſſe.

LA Triſteſſe eſt une langueur desagreable, en laquelle conſiſte l'incommodité que l'ame reçoit du mal, ou du defaut, que les impreſſions du cerveau luy repreſentent comme luy apartenant. Et il y a auſſi une Triſteſſe intellectuelle, qui n'eſt pas la paſſion, mais qui ne manque gueres d'en eſtre accompagnée.

ARTICLE XCIII.

Quelles ſont les cauſes de ces deux Paſſions.

OR lors que la Ioye ou la Triſteſſe intellectuelle excite ainſi celle qui eſt une paſſion, leur cauſe eſt aſſez evidente; Et on voit de leurs definitions, que la Ioye vient de l'opinion qu'on a de poſſeder quelque bien, & la Triſteſſe de l'opinion qu'on a d'avoir quelque mal ou quelque defaut. Mais il arrive ſouvent qu'on ſe ſent triſte ou joyeux, ſans qu'on puiſſe ainſi diſtinctement remarquer le bien ou le mal qui en ſont les cauſes; à ſçavoir lors que ce bien ou ce mal font leurs impreſſions dans le cerveau ſans l'entremiſe de l'ame, quelquefois à cauſe qu'ils n'apartienent qu'au corps, & quelquefois auſſi encore qu'ils apartienent à l'ame, à cauſe qu'elle ne les conſidere

ſidere pas comme bien & mal, mais ſous quelque autre forme, dont l'impreſſion eſt jointe avec celle du bien & du mal dans le cerveau.

ARTICLE XCIV.

Comment ces paſſions ſont excitées par des biens & des maux qui ne regardent que le corps : & en quoy conſiſte le chatoüillement & la douleur.

AInſi lors qu'on eſt en pleine ſanté & que le temps eſt plus ſerain que de couſtume, on ſent en ſoy une gayeté qui ne vient d'aucune fonction de l'entendement, mais ſeulement des impreſſions que le mouvement des eſprits fait dans le cerveau ; Et on ſe ſent triſte en meſme façon lors que le corps eſt indiſpoſé, encore qu'on ne ſçache point qu'il le ſoit. Ainſi le chatoüillement des ſens eſt ſuivy de ſi pres par la Ioye, & la douleur par la Triſteſſe, que la pluſpart

part des hommes ne les diſtinguent point. Toutefois ils different ſi fort, qu'on peut quelquefois ſouffrir des douleurs avec Ioye, & recevoir des chatoüillemens qui déplaiſent. Mais la cauſe qui fait que pour l'ordinaire la Ioye ſuit du chatoüillement, eſt que tout ce qu'on nomme chatoüillement ou ſentiment agreable, conſiſte en ce que les objets des ſens excitent quelque mouvement dans les nerfs, qui ſeroit capable de leur nuire s'ils n'avoient pas aſſez de force pour luy reſiſter, ou que le corps ne fuſt pas bien diſpoſé. ce qui fait une impreſſion dans le cerveau, laquelle eſtant inſtituée de la Nature pour témoigner cette bonne diſpoſition & cette force, la repreſente à l'ame comme un bien qui luy apartient, entant qu'elle eſt unie avec le corps, & ainſi excite en elle la Ioye. C'eſt presque la meſme raiſon qui fait qu'on

prend

prend naturellement plaisir à se sentir émouvoir à toutes sortes de Passions, mesme à la Tristesse, & à la Haine, lors que ces passions ne sont causées que par les avantures estranges qu'on voit representer sur un theatre, ou par d'autres pareils sujets, qui ne pouvant nous nuire en aucune façon, semblent chatoüiller nostre ame en la touchant. Et la cause qui fait que la douleur produit ordinairement la Tristesse, est que le sentiment qu'on nomme douleur, vient tousjours de quelque action si violente qu'elle offense les nerfs; en sorte qu'estant institué de la nature pour signifier à l'ame le dommage que reçoit le corps par cette action, & sa foiblesse en ce qu'il ne luy a pû resister, il luy represente l'un & l'autre comme des maux qui luy sont tousjours desagreables, excepté lors qu'ils causent quelques biens qu'elle estime plus qu'eux.

ARTICLE XCV.

Comment elles peuvent aussi estre excitées par des biens & des maux que l'ame ne remarque point, encore qu'ils luy appartienent. Comme sont le plaisir qu'on prend à se hasarder ou à se souvenir du mal passé.

AInsi le plaisir que prenent souvent les jeunes gens à entreprendre des choses difficiles, & à s'exposer à des grands perils, encore mesme qu'ils n'en esperent aucun profit, ny aucune gloire, vient en eux de ce que la pensée qu'ils ont que ce qu'ils entreprenent est difficile, fait une impression dans leur cerveau, qui estant jointe avec celle qu'ils pourroient former, s'ils pensoient que c'est un bien de se sentir assez courageux, assez heureux, assez adroit, ou assez fort, pour oser se hasarder à tel point, est cause qu'ils y prenent plaisir. Et

Et le contentement qu'ont les vieillards, lors qu'ils se souvienent des maux qu'ils ont soufferts, vient de ce qu'ils se representent que c'est un bien, d'avoir pû non obstant cela subsister.

ARTICLE XCVI.

Quels sont les mouvemens du sang & des esprits, qui causent les cinq passions precedentes.

LEs cinq passions que j'ay icy commencé à expliquer, sont tellement jointes ou opposées les unes aux autres, qu'il est plus aysé de les considerer toutes ensemble, que de traiter separement de chacune, ainsi qu'il a esté traité de l'Admiration. Et leur cause n'est pas comme la siene dans le cerveau seul, mais aussi dans le cœur, dans la rate, dans le foye, & dans toutes les autres parties du corps, entant qu'elles servent à la produ-

ction du ſang, & en ſuite des eſprits. Car encore que toutes les venes conduiſent le ſang qu'elles contienent vers le cœur, il arrive neantmoins quelquefois que celuy de quelques unes y eſt pouſſé avec plus de force que celuy des autres; & il arrive auſſi que les ouvertures par où il entre dans le cœur, ou bien celles par où il en ſort, ſont plus élargies ou plus reſerrées une fois que l'autre.

ARTICLE XCVII.

Les principales experiences qui ſervent à connoiſtre ces mouvemens en l'Amour.

OR en conſiderant les diverſes alterations que l'experience fait voir dans noſtre corps, pendant que noſtre ame eſt agitée de diverſes paſſions, je remarque en l'Amour quand elle eſt ſeule, c'eſt à dire, quand elle n'eſt accompa-

gnée d'aucune forte Ioye, ou Desir, ou Tristesse, que le battement du poulx est égal, & beaucoup plus grand & plus fort que de coustume, qu'on sent une douce chaleur dans la poitrine, & que la digestion des viandes se fait fort promptement dans l'estomac; en sorte que cette Passion est utile pour la santé.

ARTICLE XCVIII.

En la Haine.

IE remarque au contraire en la Haine, que le poulx est inégal, & plus petit, & souvent plus viste, qu'on sent des froideurs entremeslées de je ne sçay quelle chaleur aspre & picquante dans la poitrine, que l'estomac cesse de faire son office, & est enclin à vomir, & rejeter les viandes qu'on a mangées, ou du moins à les corrompre & convertir en mauvaises humeurs.

ARTICLE XCIX.

En la Ioye.

EN la Ioye,que le poulx eſt égal & plus viſte qu'à l'ordinaire, mais qu'il n'eſt pas ſi fort ou ſi grand qu'en l'Amour, & qu'on ſent une chaleur agreable,qui n'eſt pas ſeulement en la poitrine, mais qui ſe répand auſſi en toutes les parties exterieures du corps, avec le ſang qu'on voit y venir en abondance; & que cependant on perd quelquefois l'appetit, à cauſe que la digeſtion ſe fait moins que de couſtume.

ARTICLE C.

En la Triſteſſe.

EN la Triſteſſe, que le poulx eſt foible & lent, & qu'on ſent comme des liens autour du cœur, qui le ſerrent, & des glaçons qui le

le gelent, & communiquent leur froideur au reste du corps; & que cependant on ne laisse pas d'avoir quelquefois bon appetit, & de sentir que l'estomac ne manque point à faire son devoir, pourvû qu'il n'y ait point de Haine meslée avec la Tristesse.

ARTICLE CI.

Au Desir.

EN fin je remarque cela de particulier dans le Desir, qu'il agite le cœur plus violemment qu'aucune des autres Passions, & fournit au cerveau plus d'esprits; lesquels passans de là dans les muscles, rendent tous les sens plus aigus, & toutes les parties du corps plus mobiles.

ARTICLE CII.

Le mouvement du ſang & des eſprits en l'Amour.

CEs obſervations, & pluſieu
autres qui ſeroient trop lo
gues à eſcrire, m'ont donné ſuj
de juger que, lors que l'entend
ment ſe repreſente quelque obj
d'Amour, l'impreſſion que cet
penſée fait dans le cerveau, co
duit les eſprits animaux par l
nerfs de la ſixieſme paire, vers l
muſcles qui ſont autour des in
ſtins & de l'eſtomac, en la faç
qui eſt requiſe pour faire que
ſuc des viandes, qui ſe conve
en nouveau ſang, paſſe promp
ment vers le cœur, ſans s'arreſ
dans le foye, & qu'y eſtant pou
avec plus de force, que celuy qui
eſt dans les autres parties du corps,
il y entre en plus grande abondance, & y excite une chaleur plus for-

te,

te, à cause qu'il est plus grossier, que celuy qui a deja esté rarefié plusieurs fois, en passant & repassant par le cœur. ce qui fait qu'il envoye aussi des esprits vers le cerveau, dont les parties sont plus grosses & plus agitées qu'à l'ordinaire: & ces esprits fortifians l'impression que la premiere pensée de l'objet aymable y a faite, obligent l'ame à s'arrester sur cette pensée. & c'est en cela que consiste la passion d'Amour.

ARTICLE CIII.

En la Haine.

AV contraire en la Haine, la premiere pensée de l'objet qui donne de l'aversion, conduit tellement les esprits qui sont dans le cerveau vers les muscles de l'estomac & des intestins, qu'ils empeschent que le suc des viandes ne se mesle avec le sang, en reserrant

toutes les ouvertures par où il a coustume d'y couler ; & elle les conduit aussi tellement vers les petits nerfs de la rate, & de la partie inferieure du foye, où est le receptacle de la bile, que les parties du sang qui ont coustume d'estre rejetées vers ces endroits là, en sortent, & coulent, avec celuy qui est dans les rameaux de la vene cave, vers le cœur. ce qui cause beaucoup d'inégalitez en sa chaleur ; d'autant que le sang qui vient de la rate ne s'échauffe & se rarefie qu'à peine, & qu'au contraire celuy qui vient de la partie inferieure du foye, où est tousjours le fiel, s'embrase & se dilate fort promptement. En suite de quoy les esprits qui vont au cerveau, ont aussi des parties fort inégales, & des mouvemens fort extraordinaires ; D'où vient qu'ils y fortifient les idées de Haine qui s'y trouvent deja imprimées, & disposent l'ame

à des

à des pensées qui sont pleines d'aigreur & d'amertume.

ARTICLE CIV.

En la Ioye.

EN la Ioye ce ne sont pas tant les nerfs de la rate, du foye, de l'estomac, ou des intestins, qui agissent, que ceux qui sont en tout le reste du corps; & particulierement celuy qui est autour des orifices du cœur, lequel ouvrant & élargissant ces orifices, donne moyen au sang, que les autres nerfs chassent des venes vers le cœur, d'y entrer & d'en sortir en plus grande quantité que de coustume. Et pource que le sang qui entre alors dans le cœur, y a deja passé & repassé plusieurs fois, estant venu des arteres dans les venes, il se dilate fort aysement, & produit des esprits, dont les parties estant fort égales & subtiles, elles sont pro-

pres

pres à former & fortifier les impressions du cerveau, qui donnent à l'ame des pensées gayes & tranquilles.

ARTICLE CV.

En la Tristesse.

AV contraire en la Tristesse, les ouvertures du cœur sont fort retrecies par le petit nerf qui les environne, & le sang des venes n'est aucunement agité: ce qui fait qu'il en va fort peu vers le cœur. & cependant les passages par où le suc des viandes coule de l'estomac & des intestins vers le foye, demeurent ouverts; ce qui fait que l'appetit ne diminuë point, excepté lors que la Haine, laquelle est souvent jointe à la tristesse, les ferme.

ARTICLE CVI.

Au Desir.

EN fin la Passion du Desir a cela de propre, que la volonté qu'on a d'obtenir quelque bien, ou de fuïr quelque mal, envoye promptement les esprits du cerveau vers toutes les parties du corps, qui peuvent servir aux actions requises pour cet effect; & particulierement vers le cœur, & les parties qui luy fournissent le plus de sang, affin qu'en recevant plus grande abondance que de coustume, il envoye plus grande quantité d'esprits vers le cerveau, tant pour y entretenir & fortifier l'idée de cette volonté, que pour passer de là dans tous les organes des sens, & tous les muscles qui peuvent estre employez pour obtenir ce qu'on desire.

ARTICLE CVII.

Quelle est la cause de ces mouvemens en l'Amour.

ET je deduis les raisons de tout cecy, de ce qui a esté dit cy dessus, qu'il y a telle liaison entre nostre ame & nostre corps, que lors que nous avons une fois joint quelque action corporelle avec quelque pensée, l'une des deux ne se presente point à nous par apres, que l'autre ne s'y presente aussi. Comme on voit en ceux qui ont pris avec grande aversion quelque breuvage estans malades, qu'ils ne peuvent rien boire ou manger par apres, qui en approche du goust, sans avoir derechef la mesme aversion ; Et pareillement qu'ils ne peuvent penser à l'aversion qu'on a des medecines, que le mesme goust ne leur reviene en la pensée. Car il me semble que les premieres passions

passions que nostre ame a euës, lors qu'elle a commencé d'estre jointe à nostre corps, ont deu estre, que quelquefois le sang, ou autre suc qui entroit dans le cœur, estoit un aliment plus convenable que l'ordinaire, pour y entretenir la chaleur qui est le principe de la vie; ce qui estoit cause que l'ame joignoit à soy de volonté cet aliment, c'est à dire, l'aymoit; & en mesme temps les esprits couloient du cerveau vers les muscles, qui pouvoient presser ou agiter les parties d'où il estoit venu vers le cœur, pour faire qu'elles luy en envoyassent d'avantage; & ces parties étoient l'estomac & les intestins, dont l'agitation augmente l'appetit, ou bien aussi le foye & le poulmon, que les muscles du diaphragme peuvent presser. C'est pourquoy ce mesme mouvement des esprits, a tousjours accompagné depuis la passion d'Amour.

ARTICLE CVIII.

En la Haine.

QVelquefois au contraire il venoit quelque ſuc eſtranger vers le cœur, qui n'eſtoit pas propre à en entretenir la chaleur, ou meſme qui la pouvoit eſteindre : ce qui eſtoit cauſe que les eſprits, qui montoient du cœur au cerveau, excitoient en l'ame la paſſion de la Haine. Et en meſme temps auſſi ces eſprits alloient du cerveau vers les nerfs, qui pouvoient pouſſer du ſang de la rate, & des petites venes du foye, vers le cœur, pour empeſcher ce ſuc nuiſible d'y entrer ; & de plus vers ceux qui pouvoient repouſſer ce meſme ſuc vers les inteſtins, & vers l'eſtomac, ou auſſi quelquefois obliger l'eſtomac à le vomir. D'où vient que ces meſmes mouvemens ont couſtume d'accompagner

gner la passion de la Haine. Et on peut voir à l'œil qu'il y a dans le foye quantité de venes, ou conduits, assez larges, par où le suc des viandes peut passer de la veine porte en la veine cave, & de là au cœur, sans s'arrester aucunement au foye; mais qu'il y en a aussi une infinité d'autres plus petites ou il peut s'arrester, & qui contienent tousjours du sang de reserve, ainsi que fait aussi la rate; lequel sang estant plus grossier que celuy qui est dans les autres parties du corps, peut mieux servir d'aliment au feu qui est dans le cœur, quand l'estomac & les intestins manquent de luy en fournir.

ARTICLE CIX.

En la Ioye.

IL est aussi quelquefois arrivé au commencement de nostre vie, que le sang contenu dans les veines

 estoit

estoit un aliment assez convenable pour entretenir la chaleur du cœur, & qu'elles en contenoient en telle quantité, qu'il n'avoit point besoin de tirer aucune nourriture d'ailleurs. Ce qui a excité en l'ame la Passion de la Ioye; & a fait en mesme temps que les orifices du cœur se sont plus ouverts que de coustume; & que les esprits coulans abondamment du cerveau, non seulement dans les nerfs qui servent à ouvrir ces orifices, mais aussi generalement en tous les autres qui poussent le sang des veines vers le cœur, empeschent qu'il n'y en viene de nouveau du foye, de la rate, des intestins & de l'estomac. C'est pourquoy ces mesmes mouvemens accompagnent la Ioye.

ARTICLE CX.

En la Tristesse.

QVelquefois au contraire il est arrivé que le corps a eu faute de nourriture, & c'est ce qui doit avoir fait sentir à l'ame sa premiere Tristesse, au moins celle qui n'a point esté jointe à la Hayne. Cela mesme a fait aussi que les orifices du cœur se sont estrecis, à cause qu'ils ne recevoient que peu de sang; & qu'une assez notable partie de ce sang est venuë de la rate, à cause qu'elle est comme le dernier reservoir qui sert à en fournir au cœur, lors qu'il ne luy en vient pas assez d'ailleurs. C'est pourquoy les mouvemens des esprits & des nerfs, qui servent à estrecir ainsi les orifices du cœur, & à y conduire du sang de la rate, accompagnent tousjours la Tristesse.

ARTICLE CXI.

Au Desir.

EN fin tous les premiers Desirs que l'ame peut avoir eus, lors qu'elle estoit nouvellement jointe au corps, ont esté, de recevoir les choses qui luy estoient convenables, & de repousser celles qui luy estoient nuisibles. Et ç'a esté pour ces mesmes effets, que les esprits ont commencé déslors à mouvoir tous les muscles & tous les organes des sens, en toutes les façons qu'ils les peuvent mouvoir. Ce qui est cause que maintenant lors que l'ame desire quelque chose, tout le corps devient plus agile & plus disposé à se mouvoir, qu'il n'a coustume d'estre sans cela. Et lors qu'il arrive d'ailleurs que le corps est ainsi disposé, cela rend les desirs de l'ame plus forts & plus ardens.

AR-

ARTICLE CXII.

Quels sont les signes exterieurs de ces Passions.

CE que j'ay mis icy, fait assez entendre la cause des differences du poulx, & de toutes les autres proprietez que j'ay cy dessus attribuées à ces passions, sans qu'il soit besoin que je m'areste à les expliquer davantage. Mais pource que j'ay seulement remarqué en chacune, ce qui s'y peut observer lors qu'elle est seule, & qui sert à connoistre les mouvemens du sang & des esprits qui les produisent, il me reste encore à traiter de plusieurs signes exterieurs, qui ont coustume de les accompagner, & qui se remarquent bien mieux lors qu'elles sont meslées plusieurs ensemble, ainsi qu'elles ont coustume d'estre, que lors qu'elles sont separées. Les principaux de ces

signes sont les actions des yeux & du visage, les changemens de couleur, les tremblemens, la langeur, la pasmoison, les ris, les larmes, les gemissemens, & les souspirs.

ARTICLE CXIII.

Des actions des yeux & du visage.

IL n'y a aucune Passion que quelque particuliere action des yeux ne declare : & cela est si manifeste en quelques unes, que mesme les valets les plus stupides peuvent remarquer à l'œil de leur maistre, s'il est fasché contre eux, ou s'il ne l'est pas. Mais encore qu'on aperçoive aysement ces actions des yeux, & qu'on sçache ce qu'elles signifient, il n'est pas aysé pour cela de les descrire, à cause que chacune est composée de plusieurs changemens, qui arrivent au mouvement & en la figure de l'œil, lesquels sont si particuliers & si petits,

tits, que chacun d'eux ne peut e-
ſtre aperceu ſeparement, bienque
ce qui reſulte de leur conjonction
ſoit fort ayſé à remarquer. On
peut dire quaſi le meſme des a-
ctions du viſage, qui accompa-
gnent auſſi les paſſions: car bien
qu'elles ſoient plus grandes que
celles des yeux, il eſt toutefois mal-
ayſé de les diſtinguer; Et elles ſont
ſi peu differentes, qu'il y a des
hommes qui font preſque la meſ-
me mine lors qu'ils pleurent, que
les autres lors qu'ils rient. Il eſt
vray qu'il y en a quelques unes qui
ſont aſſez remarquables, comme
ſont les rides du front en la colere,
& certains mouvemens du nez &
des levres en l'indignation, & en
la moquerie; mais elles ne ſem-
blent pas tant eſtre naturelles que
volontaires. Et generalement tou-
tes les actions, tant du viſage que
des yeux, peuvent eſtre changées
par l'ame, lors que voulant cacher

ſa paſſion, elle en imagine fortement une contraire: en ſorte qu'on s'en peut auſſi bien ſervir à diſſimuler ſes paſſions, qu'à les declarer.

ARTICLE CXIV.

Des changemens de couleur.

ON ne peut pas ſi facilement s'empeſcher de rougir ou de palir, lors que quelque paſſion y diſpoſe : pource que ces changemens ne dependent pas des nerfs & des muſcles, ainſi que les precedens; & qu'ils vienent plus immediatement du cœur, lequel on peut nommer la ſource des paſſions, entant qu'il prepare le ſang & les eſprits à les produire. Or il eſt certain que la couleur du viſage ne vient que du ſang, lequel coulant continuellement du cœur par les arteres en toutes les veines, & de toutes les veines dans le cœur, co-

lore plus ou moins le visage, selon qu'il remplit plus ou moins les petites veines qui sont vers sa superficie.

ARTICLE CXV.

Comment la Ioye fait rougir.

AInsi la joye rend la couleur plus vive & plus vermeille, pource qu'en ouvrant les escluses du cœur, elle fait que le sang coule plus viste en toutes les veines; & que devenant plus chaud & plus subtil, il enfle mediocrement toutes les parties du visage, ce qui en rend l'air plus riant & plus gay.

ARTICLE CXVI.

Comment la Tristesse fait palir.

LA Tristesse au contraire, en étrecissant les orifices du cœur, fait que le sang coule plus lentement dans les veines, & que deve-

nant plus froid & plus espais, il a besoin d'y occuper moins de place; en sorte que se retirant dans les plus larges, qui sont les plus proches du cœur, il quitte les plus éloignées: dont les plus apparentes estant celles du visage, cela le fait paroistre pale & décharné: principalement lors que la Tristesse est grande, ou qu'elle survient promptement, comme on voit en l'Espouvante, dont la surprise augmente l'action qui serre le cœur.

ARTICLE CXVII.

Comment on rougit souvant estant triste.

MAis il arrive souvant qu'on ne palit point estant triste, & qu'au contraire on devient rouge. Ce qui doit estre attribué aux autres passions qui se joignent à la Tristesse, à sçavoir, à l'Amour, ou au

au Desir, & quelquefois aussi à la Haine. Car ces passions eschauffant ou agitant le sang qui vient du foye, des intestins, & des autres parties interieures, le poussent vers le cœur, & de là par la grande artere vers les veines du visage, sans que la Tristesse qui serre de part & d'autre les orifices du cœur le puisse empescher, excepté lors qu'elle est fort excessive. Mais encore qu'elle ne soit que mediocre, elle empesche aysement que le sang ainsi venu dans les venes du visage ne descende vers le cœur, pendant que l'Amour, le Desir, ou la Haine y en poussent d'autre des parties interieures. C'est pourquoy ce sang estant arresté autour de la face, il la rend rouge; Et mesme plus rouge que pendant la Ioye, à cause que la couleur du sang paroist d'autant mieux qu'il coule moins viste, & aussi à cause qu'il s'en peut ainsi assembler davanta-

ge dans les veines de la face, que lors que les orifices du cœur sont plus ouverts. Cecy paroist principalement en la Honte, laquelle est composée de l'Amour de soy-mesme, & d'un Desir pressant d'éviter l'infamie presente; ce qui fait venir le sang des parties interieures vers le cœur, puis de là par les arteres vers la face; Et avec cela d'une mediocre Tristesse, qui empéche ce sang de retourner vers le cœur. Le mesme paroist aussi ordinairement lors qu'on pleure; car comme je diray cy apres, c'est l'Amour jointe à la Tristesse qui cause la plus part des larmes. Et le mesme paroist en la colere, ou souvant un prompt Desir de vengeance est meslé avec l'Amour, la Haine, & la Tristesse.

A R-

ARTICLE CXVIII.

Des Tremblemens.

LEs tremblemens ont deux diverses causes: l'une est qu'il vient quelquefois trop peu d'esprits du cerveau dans les nerfs, & l'autre qu'il y en vient quelquefois trop, pour pouvoir fermer bien justement les petits passages des muscles, qui suivant ce qui a esté dit en l'article XI, doivent estre fermez pour determiner les mouvemens des membres. La premiere cause paroist en la tristesse & en la peur; comme aussi lors qu'on tremble de froid. Car ces Passions peuvent aussi bien que la froideur de l'air, tellement épaisser le sang, qu'il ne fournit pas assez d'esprits au cerveau, pour en envoyer dans les nerfs. L'autre cause paroist souvant en ceux qui desirent ardemment quelque chose, & en ceux

qui

qui ſont fort emeus de colere ; comme auſſi en ceux qui ſont yvres : Car ces deux paſſions, auſſi bien que le vin, font aller quelquefois tant d'eſprits dans le cerveau, qu'ils ne peuvent pas eſtre reglément conduits de là dans les muſcles.

ARTICLE CXIX.

De la Langeur.

LA Langeur eſt une diſpoſition à ſe relaſcher & eſtre ſans mouvement, qui eſt ſentie en tous les membres. Elle vient, ainſi que le tremblement, de ce qu'il ne va pas aſſez d'eſprits dans les nerfs ; mais d'une façon differente. car la cauſe du tremblement eſt qu'il n'y en a pas aſſez dans le cerveau, pour obeïr aux determinations de la glande, lors qu'elle les pouſſe vers quelque muſcle ; au lieu que la langueur vient de ce que la glan-
de

de ne les determine point à aller vers aucuns muſcles, pluſtoſt que vers d'autres.

ARTICLE CXX.

Comment elle eſt cauſée par l'Amour & par le Deſir.

ET la Paſſion qui cauſe le plus ordinairement cet effect eſt l'Amour ; jointe au Deſir d'une choſe dont l'acquiſition n'eſt pas imaginée comme poſſible pour le temps preſent. Car l'Amour occupe tellement l'ame à conſiderer l'objet aymé, qu'elle employe tous les eſprits qui ſont dans le cerveau à luy en repreſenter l'image, & arreſte tous les mouvemens de la glande qui ne ſervent point à cet effect. Et il faut remarquer touchant le deſir, que la proprieté que je luy ay attribuée de rendre tout le corps plus mobile, ne luy convient que lors qu'on imagine l'objet

l'objet desiré estre tel, qu'on peut des ce temps là faire quelque chose qui serve à l'acquerir. Car si au contraire on imagine qu'il est impossible pour lors de rien faire qui y soit utile, toute l'agitation du Desir demeure dans le cerveau, sans passer aucunement dans les nerfs; & estant entierement employée à y fortifier l'idée de l'objet desiré, elle laisse le reste du corps languissant.

ARTICLE CXXI.

Qu'elle peut aussi estre causée par d'autres Passions.

IL est vray que la Haine, la Tristesse, & mesme la Ioye, peuvent causer aussi quelque langueur, lors qu'elles sont fort violentes; à cause qu'elles occupent entierement l'ame à considerer leur objet; principalement lors que le Desir d'une chose, à l'acquisition de laquelle

quelle on ne peut rien contribuer au temps present, est joint avec elles. Mais pource qu'on s'arreste bien plus à considerer les objets qu'on joint à soy de volonté, que ceux qu'on en separe, & qu'aucuns autres; & que la langueur ne depend point d'une surprise, mais a besoin de quelque temps pour être formée, elle se rencontre bien plus en l'Amour qu'en toutes les autres passions.

ARTICLE CXXII.

De la Pasmoison.

LA Pasmoison n'est pas fort éloignée de la mort. car on meurt lors que le feu qui est dans le cœur s'esteint tout à fait: & on tombe seulement en pasmoison, lors qu'il est étouffé en telle sorte qu'il demeure encore quelques restes de chaleur, qui peuvent par apres le rallumer. Or il y a plu-

ſieurs indiſpoſitions du corps, qui peuvent faire qu'on tombe ainſi en defaillance ; mais entre les paſſions il n'y a que l'extreme Ioye, qu'on remarque en avoir le pouvoir. Et la façon dont je croy qu'elle cauſe cet effect, eſt qu'ouvrant extraordinairement les orifices du cœur, le ſang des venes y entre ſi à coup, & en ſi grande quantité, qu'il n'y peut eſtre rarefié par la chaleur aſſez promptement, pour lever les petites peaux qui ferment les entrées de ces venes ; au moyen de quoy il étouffe le feu ; lequel il a couſtume d'entretenir, lors qu'il n'entre dans le cœur que par meſure.

ARTICLE CXXIII.

Pourquoy on ne paſme point de Triſteſſe.

IL ſemble qu'une grande Triſteſſe qui ſurvient inopinement, doit tel-

tellement ſerrer les orifices du cœur, qu'elle en peut auſſi eſteindre le feu; mais neantmoins on n'obſerve point que cela arrive, ou s'il arrive, c'eſt tres-rarement: dont je croy que la raiſon eſt, qu'il ne peut gueres y avoir ſi peu de ſang dans le cœur, qu'il ne ſuffiſe pour en entretenir la chaleur, lors que ſes orifices ſont preſque fermez.

ARTICLE CXXIV.

Du Ris.

LE Ris conſiſte en ce que le ſang qui vient de la cavité droite du cœur par la vene arterieuſe, enflant les poumons ſubitement & à diverſes repriſes, fait que l'air qu'ils contienent, eſt contraint d'en ſortir avec impetuoſité par le ſifflet, ou il forme une voix inarticulée & eſclatante; & tant les poumons en s'enflant, que cet air en ſortant, pouſſent tous les muſcles du dia-

phragme, de la poitrine, & de la gorge; au moyen de quoy ils font mouvoir ceux du visage qui ont quelque connexion avec eux. Et ce n'est que cette action du visage, avec cette voix inarticulée & esclatante, qu'on nomme le Ris.

ARTICLE CXXV.

Pourquoy il n'accompagne point les plus grandes Ioyes.

OR encore qu'il semble que le Ris soit un des principaux signes de la Ioye, elle ne peut toutefois le causer que lors qu'elle est seulement mediocre, & qu'il y a quelque admiration ou quelque haine meslée avec elle. Car on trouve par experience, que lors qu'on est extraordinairement joyeux, jamais le sujet de cette joye ne fait qu'on esclate de rire; & mesme on ne peut pas si aysement y estre invité par quelque autre cause,

cause, que lors qu'on est triste. Dont la raison est, que dans les grandes joyes le poulmon est tousjours si plein de sang, qu'il ne peut estre davantage enflé par reprises.

ARTICLE CXXVI.

Quelles sont ses principales causes.

ET je ne puis remarquer que deux causes, qui facent ainsi enfler subitement le poumon. La premiere est la surprise de l'Admiration, laquelle estant jointe à la joye, peut ouvrir si promptement les orifices du cœur, qu'une grande abondance de sang, entrant tout à coup en son costé droit par la vene cave, s'y rarefie, & passant de là par la vene arterieuse, enfle le poumon. L'autre est le meslange de quelque liqueur qui augmente la rarefaction du sang. Et je n'en trouve point de propre à cela, que la plus coulante partie de celuy

qui vient de la rate, laquelle partie du ſang eſtant pouſſée vers le cœur, par quelque legere émotion de Haine, aydée par la ſurpriſe de l'Admiration, & s'y meſlant avec le ſang qui vient des autres endroits du corps, lequel la joye y fait entrer en abondance, peut faire que ce ſang s'y dilate beaucoup plus qu'à l'ordinaire. En meſme façon qu'on voit quantité d'autres liqueurs, s'enfler tout à coup eſtant ſur le feu, lors qu'on jette un peu de vinaigre dans le vaiſſeau où elles ſont. Car la plus coulante partie du ſang qui vient de la rate, eſt de nature ſemblable au vinaigre. L'experience auſſi nous fait voir, qu'en toutes les rencontres qui peuvent produire ce Ris eſclatant, qui vient du poumon, il y a touſjours quelque petit ſujet de Haine, ou du moins d'Admiration. Et ceux dont la rate n'eſt pas bien ſaine, ſont ſujets à eſtre

estre non seulement plus tristes, mais aussi par intervalles plus gays & plus disposez à rire que les autres; d'autant que la rate envoye deux sortes de sang vers le cœur, l'un fort épais & grossier, qui cause la Tristesse, l'autre fort fluide & subtil, qui cause la Ioye. Et souvent apres avoir beaucoup rit, on se sent naturellement enclin à la Tristesse, pource que la plus fluide partie du sang de la rate estant espuisée, l'autre plus grossiere la suit vers le cœur.

ARTICLE CXXVII.

Quelle est sa cause en l'Indignation.

POur le Ris qui accompagne quelquefois l'Indignation, il est ordinairement artificiel & feint. Mais lors qu'il est naturel, il semble venir de la Ioye qu'on a, de ce qu'on voit ne pouvoir estre offencé par le mal dont on est indigné,

&c avec cela de ce qu'on ſe trouve ſurpris par la nouveauté ou par la rencontre inopinée de ce mal. de façon que la Ioye, la Haine & l'Admiration y contribuent. Toutefois je veux croire qu'il peut auſſi eſtre produit ſans aucune joye, par le ſeul mouvement de l'Averſion, qui envoye du ſang de la rate vers le cœur, où il eſt rarefié, & pouſſé de là dans le poumon, lequel il enfle facilement, lors qu'il le rencontre preſque vuide. Et generalement tout ce qui peut enfler ſubitement le poumon en cette façon, cauſe l'action exterieure du Ris; excepté lors que la Triſteſſe la change en celle des gemiſſemens & des cris qui accompagnent les larmes. A propos de quoy Vives eſcrit de ſoy meſme, que lors qu'il avoit eſté long temps ſans manger, les premiers morceaux qu'il mettoit en ſa bouche l'obligeoient à rire : ce qui pouvoit venir de ce que

I.L.Vives, 3. de Animâ. cap. de Riſu.

que ſon poumon vuide de ſang par faute de nourriture, eſtoit promptement enflé par le premier ſuc qui paſſoit de ſon eſtomac vers le cœur, & que la ſeule imagination de manger y pouvoit conduire, avant meſme que celuy des viandes qu'il mangeoit y fuſt parvenu.

ARTICLE CXXVIII.

De l'origine des Larmes.

COmme le Ris n'eſt jamais cauſé par les plus grandes Ioyes, ainſi les larmes ne vienent point d'une extréme Triſteſſe, mais ſeulement de celle qui eſt mediocre, & accompagnée ou ſuivie de quelque ſentiment d'Amour, ou auſſi de Ioye. Et pour bien entendre leur origine, il faut remarquer que bien qu'il ſorte continuellement quantité de vapeurs de toutes les parties de noſtre corps, il n'y en a toutefois aucune dont il en ſorte

tant que des yeux, à cauſe de la grandeur des nerfs optiques, & de la multitude des petites arteres par où elles y vienent ; Et que comme la ſueur n'eſt composée que des vapeurs, qui ſortant des autres parties ſe convertiſſent en eau ſur leur ſuperficie, ainſi les larmes ſe font des vapeurs qui ſortent des yeux.

ARTICLE CXXIX.

De la façon que les vapeurs ſe changent en eau.

OR comme j'ay eſcrit dans les Meteores, en expliquant en quelle façon les vapeurs de l'air ſe convertiſſent en pluye, que cela vient de ce qu'elles ſont moins agitées, ou plus abondantes qu'à l'ordinaire ; ainſi je croy que lors que celles qui ſortent du corps ſont beaucoup moins agitées que de couſtume, encore qu'elles ne ſoient

ſoient pas ſi abondantes, elles ne laiſſent pas de ſe convertir en eau : ce qui cauſe les ſueurs froides qui vienent quelquefois de foibleſſe, quand on eſt malade. Et je croy que lors qu'elles ſont beaucoup plus abondantes, pourvû qu'elles ne ſoient point avec cela plus agitées, elles ſe convertiſſent auſſi en eau. ce qui eſt cauſe de la ſueur qui vient quand on fait quelque exercice. Mais alors les yeux ne ſuent point, pource que pendant les exercices du corps, la plus part des eſprits allans dans les muſcles qui ſervent à le mouvoir, il en va moins par le nerf optique vers les yeux. Et ce n'eſt qu'une meſme matiere qui compoſe le ſang, pendant qu'elle eſt dans les venes, ou dans les arteres; & les eſprits, lors qu'elle eſt dans le cerveau, dans les nerfs, ou dans les muſcles; & les vapeurs lors qu'elle en ſort en forme d'air; & enfin la ſueur ou

les

les larmes, lors qu'elle s'espaissit en eau sur la superficie du corps ou des yeux.

ARTICLE CXXX.

Comment ce qui fait de la douleur à l'œil l'excite à pleurer.

ET je ne puis remarquer que deux causes qui facent que les vapeurs qui sortent des yeux se changent en larmes. La premiere est quand la figure des pores par où elles passent est changée, par quelque accident que ce puisse estre : car cela retardant le mouvement de ces vapeurs, & changeant leur ordre, peut faire qu'elles se convertissent en eau. Ainsi il ne faut qu'un festu qui tombe dans l'œil, pour en tirer quelques larmes : à cause qu'en y excitant de la douleur, il change la disposition de ses pores : en sorte que quelques uns devenant plus estroits, les peti-

tes

tes parties des vapeurs y passent moins viste; & qu'au lieu qu'elles en sortoient auparavant esgalement distantes les unes des autres, & ainsi demeuroient separées, elles vienent à se rencontrer, à cause que l'ordre de ces pores est troublé, au moyen de quoy elles se joignent, & ainsi se convertissent en larmes.

ARTICLE CXXXI.

Comment on pleure de Tristesse.

L'Autre cause est la Tristesse, suivie d'Amour, ou de Ioye, ou generalement de quelque cause qui fait que le cœur pousse beaucoup de sang par les arteres. La Tristesse y est requise, à cause que refroidissant tout le sang, elle étrecit les pores des yeux. Mais pource qu'à mesure qu'elle les étrecit, elle diminuë aussi la quantité des vapeurs, ausquelles ils doivent donner

donner passage, cela ne suffit pas pour produire des larmes, si la quantité de ces vapeurs n'est à mesme temps augmentée par quelque autre cause. Et il n'y a rien qui l'augmente davantage, que le sang qui est envoyé vers le cœur en la passion de l'Amour. Aussi voyons nous que ceux qui sont tristes, ne jettent pas continuellement des larmes, mais seulement par intervalles, lors qu'ils font quelque nouvelle reflexion sur les objets qu'ils affectionent.

ARTICLE CXXXII.

Des gemissemens qui accompagnent les larmes.

ET alors les poulmons sont aussi quelquefois enflez tout à coup par l'abondance du sang qui entre dedans, & qui en chasse l'air qu'ils contenoient, lequel sortant par le sifflet engendre les gemissemens & les

les cris, qui ont coustume d'accompagner les larmes. Et ces cris sont ordinairement plus aigus, que ceux qui accompagnent le ris, bien qu'ils soient produits quasi en mesme façon : dont la raison est que les nerfs, qui servent à eslargir ou estrecir les organes de la voix, pour la rendre plus grosse ou plus aiguë, estans joins avec ceux qui ouvrent les orifices du cœur pendant la Ioye, & les étrecissent pendant la Tristesse, ils font que ces organes s'élargissent ou s'étrecissent au mesme temps.

ARTICLE CXXXIII.

Pourquoy les enfans & les vieillards pleurent aysement.

Les enfans & les vieillards sont plus enclins à pleurer, que ceux de moyen aage, mais c'est pour diverses raisons. Les vieillards pleurent souvent d'affection & de joye ; car

car ces deux passions jointes ensemble, envoyent beaucoup de sang à leur cœur, & de là beaucoup de vapeurs à leurs yeux; & l'agitation de ces vapeurs est tellement retardée par la froideur de leur naturel, qu'elles se convertissent aysement en larmes, encore qu'aucune Tristesse n'ait precedé. Que si quelques vieillards pleurent aussi fort aysement de fascherie, ce n'est pas tant le temperament de leur corps, que celuy de leur esprit, qui les y dispose. Et cela n'arrive qu'à ceux qui sont si foibles, qu'ils se laissent entierement surmonter par de petits sujets de douleur, de crainte, ou de pitié. Le mesme arrive aux enfans, lesquels ne pleurent gueres de Ioye, mais bien plus de Tristesse, mesme quand elle n'est point accompagnée d'Amour. car ils ont tousjours assez de sang pour produire beaucoup de vapeurs, le mou-

mouvement desquelles estant retardé par la Tristesse, elles se convertissent en larmes.

ARTICLE CXXXIV.

Pourquoy quelques enfans palissent, au lieu de pleurer.

TOutefois il y en a quelques uns qui palissent, au lieu de pleurer, quand ils sont faschez : ce qui peut tesmoigner en eux un jugement, & un courage extraordinaire ; à sçavoir lors que cela vient de ce qu'ils considerent la grandeur du mal, & se preparent à une forte resistance, en mesme façon que ceux qui sont plus âgez. Mais c'est plus ordinairement une marque de mauvais naturel : à sçavoir lors que cela vient de ce qu'ils sont enclins à la Haine, ou à la Peur ; car ce sont des passions qui diminuent la matiere des larmes. Et on voit au contraire que ceux qui

pleurent fort ayſement, ſont enclins à l'Amour, & à la Pitié.

ARTICLE CXXXV.

Des Soupirs.

LA cauſe des Soupirs, eſt fort differente de celle des larmes, encore qu'ils preſuppoſent comme elles la Triſteſſe. Car au lieu qu'on eſt incité à pleurer quand les poumons ſont pleins de ſang; on eſt incité à ſoupirer quand ils en ſont preſque vuides, & que quelque imagination d'eſperance ou de joye ouvre l'orifice de l'artere veneuſe, que la Triſteſſe avoit étreci; Pource qu'alors le peu de ſang qui reſte dans les poumons, tombant tout à coup dans le coſté gauche du cœur par cette artere veneuſe, & y eſtant pouſſé par le Deſir de parvenir à cette Ioye, lequel agite en meſme temps tous les muſcles du diaphragme & de la poitrine, l'air eſt

est poussé promptement par la bouche dans les poumons, pour y remplir la place que laisse ce sang. Et c'est cela qu'on nomme soupirer.

ARTICLE CXXXVI.

D'où vienent les effets des Passions qui sont particuliers à certains hommes.

AU reste affin de supleer icy en peu de mots, à tout ce qui pourroit y estre adjousté touchant les divers effets, ou les diverses causes des passions, je me contenteray de repeter le principe sur lequel tout ce que j'en ay escrit est appuyé: à sçavoir qu'il y a telle liaison entre nostre ame & nostre corps, que lors que nous avons une fois joint quelque action corporelle avec quelque pensée, l'une des deux ne se presente point à nous par apres, que l'autre ne s'y

presente aussi ; & que ce ne sont pas tousjours les mesmes actions qu'on joint aux mesmes pensées. Car cela suffit pour rendre raison de tout ce qu'un chacun peut remarquer de particulier, en soy ou en d'autres, touchant cette matiere, qui n'a point esté icy expliqué. Et, pour exemple, il est aysé de penser, que les estranges aversions de quelques uns, qui les empeschent de souffrir l'odeur des roses, ou la presence d'un chat, ou choses semblables, ne vienent que de ce qu'au commencement de leur vie ils ont esté fort offensez par quelques pareils objets, ou bien qu'ils ont compati au sentiment de leur mere qui en a esté offensée estant grosse. Car il est certain qu'il y a du rapport entre tous les mouvemens de la mere, & ceux de l'enfant qui est en son ventre, en sorte que ce qui est contraire à l'un nuit à l'autre. Et l'odeur des roses

roses peut avoir causé un grand mal de teste à un enfant, lors qu'il estoit encore au berceau ; ou bien un chat le peut avoir fort espouvanté, sans que personne y ait pris garde, ny qu'il en ait eu apres aucune memoire ; bien que l'idée de l'Aversion qu'il avoit alors pour ces roses, ou pour ce chat, demeure imprimée en son cerveau jusques à la fin de sa vie.

ARTICLE CXXXVII.

De l'usage des cinq Passions icy expliquées, en tant qu'elles se rapportent au corps.

APres avoir donné les definitions de l'Amour, de la Haine, du Desir, de la Ioye, de la Tristesse ; & traité de tous les mouvemens corporels qui les causent ou les accompagnent, nous n'avons plus icy à considerer que leur usage. Touchant quoy il est à remar-

quer, que ſelon l'inſtitution de la Nature elles ſe rapportent toutes au corps, & ne ſont données à l'ame qu'entant qu'elle eſt jointe avec luy: en ſorte que leur uſage naturel eſt d'inciter l'ame, à conſentir & contribuer aux actions qui peuvent ſervir à conſerver le corps, ou à le rendre en quelque façon plus parfait. Et en ce ſens la Triſteſſe & la Ioye ſont les deux premieres qui ſont employées. Car l'ame n'eſt immediatement avertie des choſes qui nuiſent au corps, que par le ſentiment qu'elle a de la douleur, lequel produit en elle premierement la paſſion de la Triſteſſe, puis en ſuite la Haine de ce qui cauſe cette douleur, & en troiſieſme lieu le Deſir de s'en delivrer. Comme auſſi l'ame n'eſt immediatement avertie des choſes utiles au corps, que par quelque ſorte de chatoüillement, qui excitant en elle de la Ioye, fait en ſuite

naiſtre

naistre l'amour de ce qu'on croit en estre la cause, & en fin le desir d'acquerir ce qui peut faire qu'on continuë en cette Ioye, ou bien qu'on jouïsse encore apres d'une semblable. Ce qui fait voir qu'elles sont toutes cinq tres-utiles au regard du corps; & mesme que la Tristesse est en quelque façon premiere & plus necessaire que la Ioye, & la Haine que l'Amour: à cause qu'il importe davantage de repousser les choses qui nuisent & peuvent destruire, que d'acquerir celles qui adjoustent quelque perfection sans laquelle on peut subsister.

ARTICLE CXXXVIII.

De leurs defauts & des moyens de les corriger.

MAis encore que cet usage des passions soit le plus naturel qu'elles puissent avoir, & que tous

les animaux ſans raiſon ne conduiſent leur vie que par des mouvemens corporels, ſemblables à ceux qui ont couſtume en nous de les ſuivre, & auſquels elles incitent noſtre ame à conſentir. Il n'eſt pas neantmoins tousjours bon, d'autant qu'il y a pluſieurs choſes nuiſibles au corps, qui ne cauſent au commencement aucune Triſteſſe, ou meſme qui donnent de la Ioye; & d'autres qui luy ſont utiles, bienque d'abord elles ſoient incommodes. Et outre cela elles font paroiſtre preſque tousjours, tant les biens que les maux qu'elles repreſentent, beaucoup plus grands & plus importans qu'ils ne ſont; en ſorte qu'elles nous incitent à rechercher les uns & fuïr les autres, avec plus d'ardeur & plus de ſoin qu'il n'eſt convenable. comme nous voyons auſſi que les beſtes ſont ſouvent trompées par des apas, & que pour éviter de petits maux, elles
ſe

se precipitent en de plus grands. C'est pourquoy nous devons nous servir de l'experience & de la raison, pour distinguer le bien d'avec le mal, & connoistre leur juste valeur, affin de ne prendre pas l'un pour l'autre, & de ne nous porter à rien avec exces.

ARTICLE CXXXIX.

De l'usage des mesmes Passions, entant qu'elles appartienent à l'ame; & premierement de l'Amour.

CE qui suffiroit, si nous n'avions en nous que le corps, ou qu'il fût nostre meilleure partie; mais d'autant qu'il n'est que la moindre, nous devons principalement considerer les Passions entant qu'elles appartienent à l'ame, au regard de laquelle l'Amour & la Haine vienent de la connoissance, & precedent la Ioye & la Tristesse; ex-

cepté lors que ces deux dernieres tienent le lieu de la connoiſſance, dont elles ſont des eſpeces. Et lors que cette connoiſſance eſt vraye, c'eſt à dire que les choſes qu'elle nous porte à aymer ſont veritablement bonnes, & celles qu'elle nous porte à haïr ſont veritablement mauvaiſes, l'Amour eſt incomparablement meilleure que la Haine, elle ne ſçauroit eſtre trop grande; & elle ne manque jamais de produire la Ioye. Ie dis que cette Amour eſt extremement bonne, pource que joignant à nous de vrays biens, elle nous perfectionne d'autant. Ie dis auſſi qu'elle ne ſçauroit eſtre trop grande; car tout ce que la plus exceſſive peut faire, c'eſt de nous joindre ſi parfaitement à ces biens, que l'Amour que nous avons particulierement pour nous meſmes n'y mette aucune diſtinction; ce que je croy ne pouvoir jamais eſtre mau-

mauvais. Et elle eſt neceſſairement ſuivie de la Ioye, à cauſe qu'elle nous repreſente ce que nous aymons, comme un bien qui nous appartient.

ARTICLE CXL.

De la Haine.

LA Haine au contraire, ne ſçauroit eſtre ſi petite qu'elle ne nuiſe, & elle n'eſt jamais ſans Triſteſſe. Ie dis qu'elle ne ſçauroit étre trop petite, à cauſe que nous ne ſommes incitez à aucune action par la Haine du mal, que nous ne le puiſſions eſtre encore mieux par l'Amour du bien auquel il eſt contraire: au moins lors que ce bien & ce mal ſont aſſez connus. Car j'avouë que la Haine du mal qui n'eſt manifeſté que par la douleur, eſt neceſſaire au regard du corps; mais je ne parle icy que de celle qui vient d'une connoiſſance plus claire,

claire, & je ne la rapporte qu'à l'ame. Ie dis aussi qu'elle n'est jamais sans Tristesse, à cause que le mal n'estant qu'une privation, il ne peut estre conceu sans quelque sujet reel dans lequel il soit, & il n'y a rien de reel qui n'ait en soy quelque bonté; de façon que la Haine qui nous éloigne de quelque mal, nous éloigne par mesme moyen du bien auquel il est joint, & la privation de ce bien estant representée à nostre ame, comme un defaut qui luy appartient, excite en elle la Tristesse. Par exemple, la Haine qui nous éloigne des mauvaises mœurs de quelqu'un, nous éloigne par mesme moyen de sa conversation, en laquelle nous pourrions sans cela trouver quelque bien, duquel nous sommes faschez d'estre privez. Et ainsi en toutes les autres Haines, on peut remarquer quelque sujet de Tristesse.

ARTICLE CXLI.

Du Desir, de la Ioye, & de la Tristesse.

POur le Desir, il est evident que lors qu'il procede d'une vraye connoissance, il ne peut estre mauvais, pourvû qu'il ne soit point excessif, & que cette connoissance le regle. Il est evident aussi que la Ioye ne peut manquer d'estre bonne, ny la Tristesse d'estre mauvaise, au regard de l'ame; pource que c'est en la derniere que consiste toute l'incommodité que l'ame reçoit du mal, & en la premiere que consiste toute la joüissance du bien qui luy appartient. De façon que si nous n'avions point de corps, j'oserois dire que nous ne pourrions trop nous abandonner à l'Amour & à la Ioye, ny trop eviter la Haine & la Tristesse. Mais les mouvemens corporels qui les accompagnent,

pagnent, peuvent tous eſtre nuiſibles à la ſanté lors qu'ils ſont fort violens ; & au contraire luy eſtre utiles lors qu'ils ne ſont que moderez.

ARTICLE CXLII.

De la Ioye & de l'Amour, comparées avec la Triſteſſe & la Haine.

AV reſte puis que la Haine & la Triſteſſe doivent eſtre rejetées par l'ame, lors meſme qu'elles procedent d'une vraye connoiſſance, elles doivent l'eſtre à plus forte raiſon lors qu'elles vienent de quelque fauſſe opinion. Mais on peut douter ſi l'Amour & la Ioye ſont bonnes ou non, lors qu'elles ſont ainſi mal fondées ; & il me ſemble que ſi on ne conſidere preciſement que ce qu'elles ſont en elles meſmes, au regard de l'ame, on peut dire que bien que la Ioye ſoit moins ſolide, & l'Amour moins

moins avantageuſe, que lors qu'elles ont un meilleur fondement, elles ne laiſſent pas d'eſtre preferables à la Triſteſſe & à la Haine auſſi mal fondées : En ſorte que dans les rencontres de la vie, ou nous ne pouvons eviter le haſard d'eſtre trompez, nous faiſons tousjours beaucoup mieux de pancher vers les paſſions qui tendent au bien, que vers celles qui regardent le mal, encore que ce ne ſoit que pour l'eviter : Et meſme ſouvent une fauſſe Ioye, vaut mieux qu'une Triſteſſe dont la cauſe eſt vraye. Mais je n'oſe pas dire le meſme de l'Amour, au regard de la Haine. car lors que la Haine eſt juſte, elle ne nous éloigne que du ſujet qui contient le mal dont il eſt bon d'eſtre ſeparé ; au lieu que l'Amour qui eſt injuſte, nous joint à des choſes qui peuvent nuire, ou du moins qui ne meritent pas d'eſtre tant conſiderées par nous qu'elles

qu'elles ſont, ce qui nous avilit, & nous abaiſſe.

ARTICLE CXLIII.

Des meſmes Paſſions, entant qu'elles ſe rapportent au Deſir.

ET il faut exactement remarquer, que ce que je vien de dire de ces quatre paſſions, n'a lieu que lors qu'elles ſont conſiderées preciſement en elles meſmes, & qu'elles ne nous portent à aucune action. Car entant qu'elles excitent en nous le Deſir, par l'entremiſe duquel elles reglent nos mœurs, il eſt certain que toutes celles dont la cauſe eſt fauſſe peuvent nuire, & qu'au contraire toutes celles dont la cauſe eſt juſte peuvent ſervir; Et meſme que lors qu'elles ſont également mal fondées, la Ioye eſt ordinairement plus nuiſible que la Triſteſſe, pource que celle cy donnant de la re-

tenuë & de la crainte, dispose en quelque façon à la Prudence, au lieu que l'autre rend inconsiderez & temeraires ceux qui s'abandonnent à elle.

ARTICLE CXLIV.

Des Desirs dont l'evenement ne depend que de nous.

MAis pource que ces Passions ne nous peuvent porter à aucune action, que par l'entremise du Desir qu'elles excitent, c'est particulierement ce Desir que nous devons avoir soin de regler, & c'est en cela que consiste la principale utilité de la Morale. Or comme j'ay tantost dit, qu'il est tousjours bon lors qu'il suit une vraye connoissance, ainsi il ne peut manquer d'estre mauvais, lors qu'il est fondé sur quelque erreur. Et il me semble que l'erreur qu'on commet le plus ordinairement touchant

les Desirs, est qu'on ne distingue pas assez les choses qui dependent entierement de nous, de celles qui n'en dependent point. Car pour celles qui ne dependent que de nous, c'est à dire de nostre libre arbitre, il suffit de sçavoir qu'elles sont bonnes, pour ne les pouvoir desirer avec trop d'ardeur; à cause que c'est suivre la vertu, que de faire les choses bonnes qui dependent de nous, & il est certain qu'on ne sçauroit avoir un Desir trop ardent pour la vertu, outre que ce que nous desirons en cette façon ne pouvant manquer de nous reüssir, puis que c'est de nous seuls qu'il depend, nous en recevons tousjours toute la satisfaction que nous en avons attenduë. Mais la faute qu'on a coustume de commettre en cecy, n'est jamais qu'on desire trop, c'est seulement qu'on desire trop peu. Et le souverain remede contre cela, est de se delivrer l'esprit,

ſprit, autant qu'il ſe peut, de toutes ſortes d'autres Deſirs moins utiles, puis de taſcher de connoiſtre bien clairement, & de conſiderer avec attention, la bonté de ce qui eſt à deſirer.

Article CXLV.

De ceux qui ne dependent que des autres cauſes; Et ce que c'eſt que la Fortune.

POur les choſes qui ne dependent aucunement de nous, tant bonnes qu'elles puiſſent eſtre, on ne les doit jamais deſirer avec Paſſion, non ſeulement à cauſe qu'elles peuvent n'arriver pas, & par ce moyen nous affliger d'autant plus que nous les aurons plus ſouhaitées: mais principalement à cauſe qu'en occupant noſtre penſée, elles nous detournent de porter noſtre affection à d'autres choſes, dont l'acquiſition depend de

nous. Et il y a deux remedes generaux contre ces vains Desirs ; Le premier est la Generosité, de laquelle je parleray cy apres; Le second est que nous devons souvent faire reflexion sur la Providence divine, & nous representer qu'il est impossible, qu'aucune chose arrive d'autre façon, qu'elle a esté determinée de toute eternité par cette Providence ; en sorte qu'elle est comme une fatalité ou une necessité immuable, qu'il faut opposer à la Fortune, pour la destruire, comme une chimere qui ne vient que de l'erreur de nostre entendement. Car nous ne pouvons desirer que ce que nous estimons en quelque façon estre possible ; & nous ne pouvons estimer possibles les choses qui ne dependent point de nous, qu'entant que nous pensons qu'elles dependent de la Fortune, c'est à dire que nous jugeons qu'elles peuvent arri-

arriver, & qu'il en est arrivé autrefois de semblables. Or cette opinion n'est fondée que sur ce que nous ne connoissans pas toutes les causes, qui contribuent à chaque effect. Car lors qu'une chose que nous avons estimée dependre de la Fortune n'arrive pas, cela tesmoigne que quelqu'une des causes qui estoient necessaires pour la produire a manqué, & par consequent qu'elle estoit absolument impossible ; & qu'il n'en est jamais arrivé de semblable, c'est à dire, à la production de laquelle une pareille cause ait aussi manqué : en sorte que si nous n'eussions point ignoré cela auparavant, nous ne l'eussions jamais estimée possible, ny par consequent ne l'eussions desirée.

ARTICLE CXLVI.

De ceux qui dependent de nous & d'autruy.

IL faut donc entierement rejetter l'opinion vulgaire, qu'il y a hors de nous une Fortune, qui fait que les choses arrivent ou n'arrivent pas selon son plaisir; & sçavoir que tout est conduit par la Providence divine, dont le decret eternel est tellement infallible & immuable, qu'excepté les choses que ce mesme decret a voulu dependre de nostre libre arbitre, nous devons penser qu'à nostre egard il n'arrive rien qui ne soit necessaire, & comme fatal, en sorte que nous ne pouvons sans erreur desirer qu'il arrive d'autre façon. Mais pource que la plus part de nos Desirs s'estendent à des choses, qui ne dependent pas toutes de nous, ny toutes d'autruy, nous devons ex-

exactement distinguer en elles ce qui ne depend que de nous, affin de n'estendre nostre desir qu'à cela seul. Et pour le surplus, encore que nous en devions estimer le succes entierement fatal & immuable, affin que nostre Desir ne s'y occupe point, nous ne devons pas laisser de considerer les raisons qui le font plus ou moins esperer, affin qu'elles servent à regler nos actions. Car par exemple, si nous avons affaire en quelque lieu, où nous puissions aller par deux divers chemins, l'un desquels ait coustume d'estre beaucoup plus seur que l'autre, bien que peut estre le decret de la Providence soit tel, que si nous allons par le chemin qu'on estime le plus seur, nous ne manquerons pas d'y estre volez, & qu'au contraire nous pourrons passer par l'autre sans aucun danger, nous ne devons pas pour cela estre indifferens à choisir l'un

ou l'autre ; ny nous reposer sur la fatalité immuable de ce decret. mais la raison veut que nous choisissions le chemin qui a coustume d'estre le plus seur ; & nostre Desir doit estre accompli touchant cela, lors que nous l'avons suivi, quelque mal qui nous en soit arrivé ; à cause que, ce mal ayant esté à nostre egard inevitable, nous n'avons eu aucun sujet de souhaiter d'en estre exems, mais seulement de faire tout le mieux que nostre entendement a pû connoistre, ainsi que je suppose que nous avons fait. Et il est certain que lors qu'on s'exerce à distinguer ainsi la Fatalité, de la Fortune, on s'accoustume aysement à regler ses Desirs en telle sorte, que d'autant que leur accomplissement ne depend que de nous, ils peuvent tousjours nous donner une entiere satisfaction.

ARTICLE CXLVII.

Des Emotions interieures de l'ame.

J'Adjousteray seulement encore icy une consideration, qui me semble beaucoup servir, pour nous empescher de recevoir aucune incommodité des Passions; c'est que nostre bien & nostre mal, depend principalement des emotions interieures, qui ne sont excitées en l'ame que par l'ame mesme; enquoy elles different de ces passions, qui dependent tousjours de quelque mouvement des esprits. Et bien que ces emotions de l'ame, soient souvent jointes avec les passions qui leur sont semblables, elles peuvent souvent aussi se rencontrer avec d'autres, & mesme naistre de celles qui leur sont contraires. Par exemple, lors qu'un mary pleure sa femme morte, laquelle (ainsi qu'il arrive quelque-

fois) il ſeroit faſché de voir reſuſcitée; il ſe peut faire que ſon cœur eſt ſerré par la Triſteſſe, que l'appareil des funerailles, & l'abſence d'une perſonne, à la converſation de laquelle il eſtoit accouſtumé, excitent en luy; & il ſe peut faire que quelques reſtes d'amour ou de pitié, qui ſe preſentent à ſon imagination, tirent de veritables larmes de ſes yeux, nonobſtant qu'il ſente cependant une Ioye ſecrete, dans le plus interieur de ſon ame; l'emotion de laquelle a tant de pouvoir, que la Triſteſſe & les larmes qui l'accompagnent ne peuvent rien diminuër de ſa force. Et lors que nous liſons des avantures eſtranges dans un livre, ou que nous les voyons repreſenter ſur un theatre, cela excite quelquefois en nous la Triſteſſe, quelquefois la Ioye, ou l'Amour, ou la Haine, & generalement toutes les Paſſions, ſelon la diverſité des objets qui

s'offrent

s'offrent à nostre imagination ; mais avec cela nous avons du plaisir, de les sentir exciter en nous, & ce plaisir est une Ioye intellectuelle, qui peut aussi bien naistre de la Tristesse, que de toutes les autres Passions.

ARTICLE CXLVIII.

Que l'exercice de la vertu est un souverain remede contre les Passions.

OR d'autant que ces emotions interieures nous touchent de plus pres, & ont par consequent beaucoup plus de pouvoir sur nous, que les Passions dont elles different, qui se rencontrent avec elles, il est certain que pourvû que nostre ame ait tousjours dequoy se contenter en son interieur, tous les troubles qui vienent d'ailleurs n'ont aucun pouvoir de luy nuire, mais plutost ils servent à augmenter

ter sa joye, en ce que voyant qu'elle ne peut estre offensée par eux, cela luy fait connoistre sa perfection. Et affin que nostre ame ait ainsi de quoy estre contente, elle n'a besoin que de suivre exactement la vertu. Car quiconque a vescu en telle sorte, que sa conscience ne luy peut reprocher qu'il ait jamais manqué à faire, toutes les choses qu'il a jugées estre les meilleures (qui est ce que je nomme icy suivre la vertu) il en reçoit une satisfaction, qui est si puissante pour le rendre heureux, que les plus violens effors des Passions, n'ont jamais assez de pouvoir pour troubler la tranquillité de son ame.

LES

LES PASSIONS DE L'AME.

TROISIESME PARTIE,

Des Passions particulieres.

ARTICLE CXLIX.

De l'Estime & du Mespris.



Pres avoir expliqué les six Passions primitives, qui sont comme les genres dont toutes les autres sont des especes, je remarqueray icy succinctement ce qu'il y a de particulier en chacune de ces autres, & je retiendray le mesme ordre suivant lequel je les ay cydessus denombrées. Les deux premieres sont l'Estime & le Mespris. Car bien que ces nous ne signifient ordi-

ordinairement, que les opinions qu'on a ſans paſſion de la valeur de chaque choſe, toutefois à cauſe que de ces opinions il naiſt ſouvent des Paſſions, auſquelles on n'a point donné de noms particuliers, il me ſemble que ceux-cy leur peuvent eſtre attribuez. Et l'Eſtime, entant qu'elle eſt une Paſſion, eſt une inclination qu'a l'ame à ſe repreſenter la valeur de la choſe eſtimée, laquelle inclination eſt cauſée par un mouvement particulier des eſprits, tellement conduits dans le cerveau, qu'ils y fortifient les impreſſions qui ſervent à ce ſujet. Comme au contraire la Paſſion du Meſpris, eſt une inclination qu'a l'ame, à conſiderer la baſſeſſe ou petiteſſe de ce qu'elle meſpriſe, cauſée par le mouvement des eſprits, qui fortifie l'idée de cette petiteſſe.

ARTICLE CL.

Que ces deux Passions ne sont que des especes d'Admiration.

AInsi ces deux Passions, ne sont que des especes d'Admiration. Car lors que nous n'admirons point la grandeur ny la petitesse d'un objet, nous n'en faisons ny plus ny moins d'estat que la raison nous dicte que nous en devons faire; de façon que nous l'estimons ou le mesprisons alors sans passion. Et bien que souvent l'Estime soit excitée en nous par l'Amour, & le Mespris par la Haine, cela n'est pas universel, & ne vient que de ce qu'on est plus ou moins enclin à considerer la grandeur ou la petitesse d'un objet, à raison de ce qu'on a plus ou moins d'affection pour luy.

ARTICLE CLI.

Qu'on peut s'estimer ou mespriser soy mesme.

OR ces deux Passions se peuvent generalement rapporter à toutes sortes d'objets ; mais elles sont principalement remarquables, quand nous les rapportons à nous mesme, c'est à dire, quand c'est nostre propre merite que nous estimons ou mesprisons. Et le mouvement des esprits qui les cause, est alors si manifeste, qu'il change mesme la mine, les gestes, la demarche, & generalement toutes les actions de ceux, qui conçoivent une meilleure ou plus mauvaise opinion d'eux mesme qu'à l'ordinaire.

ARTICLE CLII.

Pour quelle cause on peut s'estimer.

ET pource que l'une des principales parties de la sagesse, est de sçavoir en quelle façon & pour quelle cause chacun se doit estimer ou mespriser, je tascheray icy d'en dire mon opinion. Ie ne remarque en nous qu'une seule chose, qui nous puisse donner juste raison de nous estimer, à sçavoir l'usage de nostre libre arbitre, & l'empire que nous avons sur nos volontez. Car il n'y a que les seules actions qui dependent de ce libre arbitre, pour lesquelles nous puissions avec raison estre louëz ou blasmez; & il nous rend en quelque façon semblables à Dieu, en nous faisant maistres de nous mesmes, pourvû que nous ne perdions point par lascheté les droits qu'il nous donne.

ARTICLE CLIII.

En quoy consiste la Generosité.

AInsi je croy que la vraye Generosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut legitimement estimer, consiste seulement, partie en ce qu'il connoist qu'il n'y a rien qui veritablement luy appartiene, que cette libre disposition de ses volontez, ny pourquoy il doive estre loüé ou blasmé, sinon pource qu'il en use bien oü mal; & partie en ce qu'il sent en soy mesme une ferme & constante resolution d'en bien user, c'est à dire de ne manquer jamais de volonté, pour entreprendre & executer toutes les choses qu'il jugera estre les meilleures. Ce qui est suivre parfaitement la vertu.

ARTICLE CLIV.

Qu'elle empesche qu'on ne mesprise les autres.

CEux qui ont cette connoissance & ce sentiment d'eux mesmes, se persuadent facilement que chacun des autres hommes les peut aussi avoir de soy, pource qu'il n'y a rien en cela qui depende d'autruy. C'est pourquoy ils ne mesprisent jamais personne: & bien qu'ils voyent souvent que les autres commettent des fautes, qui font paroistre leur foiblesse, ils sont toutefois plus enclins à les excuser qu'à les blasmer, & à croire que c'est plustost par manque de connoissance, que par manque de bonne volonté, qu'ils les commettent. Et comme ils ne pensent point estre de beaucoup inferieurs à ceux qui ont plus de biens, ou d'honneurs, ou mesme qui ont

plus d'esprit, plus de sçavoir, plus de beauté, ou generalement qui les surpassent en quelques autres perfections; aussi ne s'estiment ils point beaucoup au dessus de ceux qu'ils surpassent; à cause que toutes ces choses leur semblent estre fort peu considerables, à comparaison de la bonne volonté pour laquelle seule ils s'estiment, & laquelle ils supposent aussi estre, ou du moins pouvoir estre, en chacun des autres hommes.

ARTICLE CLV.

En quoy consiste l'Humilité vertueuse.

AInsi les plus genereux ont coustume d'estre les plus humbles, & l'humilité vertueuse ne consiste qu'en ce que la reflexion que nous faisons sur l'infirmité de nostre nature, & sur les fautes que nous pouvons autrefois avoir commises, ou sommes capables de com-

commetre, qui ne sont pas moindres que celles qui peuvent estre commises par d'autres, est cause que nous ne nous preferons à personne, & que nous pensons que les autres ayant leur libre arbitre aussi bien que nous, ils en peuvent aussi bien user.

ARTICLE CLVI.

Quelles sont les proprietez de la Generosité; & comment elle sert de remede contre tous les dereglemens des Passions.

CEux qui sont Genereux en cette façon, sont naturellement portez à faire de grandes choses, & toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables; Et pource qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes, & de mespriser son propre interest pour ce sujet, ils sont tousjours parfaite-

ment courtois, affables & officieux envers un chacun. Et avec cela ils sont entierement maistres de leurs Passions; particulierement des Desirs, de la Ialousie, & de l'Envie, à cause qu'il n'y a aucune chose dont l'acquisition ne depende pas d'eux, qu'ils pensent valoir assez pour meriter d'estre beaucoup souhaitée; & de la Haine envers les hommes, à cause qu'ils les estiment tous; & de la Peur, à cause que la confiance qu'ils ont en leur vertu les assure; & en fin de la Colere, à cause que n'estimant que fort peu toutes les choses qui dependent d'autruy, jamais ils ne donnent tant d'avantage à leurs ennemis, que de reconnoistre qu'ils en sont offencez.

A R-

ARTICLE CLVII.

De l'Orgueil.

TOus ceux qui conçoivent bonne opinion d'eux mesmes pour quelque autre cause, telle qu'elle puisse estre, n'ont pas une vraye generosité, mais seulement un Orgueil, qui est tousjours fort vitieux, encore qu'il le soit d'autant plus, que la cause pour laquelle on s'estime est plus injuste. Et la plus injuste de toutes est, lors qu'on est orgueilleux sans aucun sujet, c'est à dire sans qu'on pense pour cela qu'il y ait en soy aucun merite, pour lequel on doive estre prisé: mais seulement pource qu'on ne fait point d'estat du merite, & que s'imaginant que la gloire n'est autre chose qu'une usurpation, l'on croit que ceux qui s'en attribuent le plus en ont le plus. Ce vice est si deraisonnable & si absurd, que j'au-

j'aurois de la peine à croire qu'il y eust des hommes qui s'y laissassent aller, si jamais personne n'estoit loüé injustement; mais la flatterie est si commune par tout, qu'il n'y a point d'homme si defectueux, qu'il ne se voye souvent estimer pour des choses qui ne meritent aucune loüange, ou mesme qui meritent du blasme; ce qui donne occasion aux plus ignorans & aux plus stupides, de tomber en cette espece d'Orgueil.

ARTICLE CLVIII.

Que ses effets sont contraires à ceux de la Generosité.

MAis quelle que puisse estre la cause pour laquelle on s'estime, si elle est autre que la volonté qu'on sent en soy mesme, d'user tousjours bien de son libre arbitre, de laquelle j'ay dit que vient la Generosité, elle produit tousjours un

Orgueil tres blasmable, & qui est si different de cette vraye Generosité, qu'il a des effets entierement contraires. Car tous les autres biens, comme l'esprit, la beauté, les richesses, les honneurs, &c. ayant coustume d'estre d'autant plus estimez, qu'ils se trouvent en moins de personnes, & mesme estant pour la plus part de telle nature, qu'ils ne peuvent estre communiquez à plusieurs, cela fait que les Orgueilleux taschent d'abaisser tous les autres hommes, & qu'estant esclaves de leurs Desirs, ils ont l'ame incessamment agitée de Haine, d'Envie, de Ialousie, ou de Colere.

ARTICLE CLIX.

De l'Humilité vitieuse.

POur la Bassesse ou Humilité vitieuse, elle consiste principalement en ce qu'on se sent foible ou

peu resolu, & que, comme si on n'avoit pas l'usage entier de son libre arbitre, on ne se peut empescher de faire des choses, dont on sçait qu'on se repentira par apres; Puis aussi en ce qu'on croit ne pouvoir subsister par soy mesme, ny se passer de plusieurs choses, dont l'acquisition depend d'autruy. Ainsi elle est directement opposée à la Generosité, & il arrive souvent que ceux qui ont l'esprit le plus bas, sont les plus arrogans & superbes, en mesme façon que les plus genereux sont les plus modestes & les plus humbles. Mais au lieu que ceux qui ont l'esprit fort & genereux, ne changent point d'humeur pour les prosperitez ou adversitez qui leur arrivent, ceux qui l'ont foible & abjet ne sont conduits que par la fortune; & la prosperité ne les enfle pas moins que l'adversité les rend humbles. Mesme on void souvent qu'ils s'abaissent

baissent honteusement, aupres de ceux dont ils attendent quelque profit ou craignent quelque mal, & qu'au mesme temps ils s'elevent insolemment, au dessus de ceux desquels ils n'esperent ny ne craignent aucune chose.

ARTICLE CLX.

Quel est le mouvement des esprits en ces Passions.

AV reste il est aysé à connoistre que l'Orgueil & la Bassesse ne sont pas seulement des vices, mais aussi des Passions, à cause que leur emotion paroist fort à l'exterieur, en ceux qui sont subitement enflez ou abatus par quelque nouvelle occasion. Mais on peut douter si la Generosité & l'Humilité, qui sont des vertus, peuvent aussi estre des Passions, pource que leurs mouvemens paroissent moins, & qu'il semble que la vertu ne symbolise

bolisse pas tant avec la Passion, que fait le vice. Toutefois je ne voy point de raison, qui empesche que le mesme mouvement des esprits, qui sert à fortifier une pensée, lors qu'elle a un fondement qui est mauvais, ne la puisse aussi fortifier, lors qu'elle en a un qui est juste. Et pource que l'Orgueil & la Generosité, ne consistent qu'en la bonne opinion qu'on a de soy mesme, & ne different qu'en ce que cette opinion est injuste en l'un & juste en l'autre, il me semble qu'on les peut rapporter à une mesme Passion, laquelle est excitée par un mouvement composé de ceux de l'Admiration, de la Joye, & de l'Amour, tant de celle qu'on a pour soy, que de celle qu'on a pour la chose qui fait qu'on s'estime. Comme au contraire le mouvement qui excite l'Humilité, soit vertueuse soit vitieuse, est composé de ceux de l'Admiration,

de

de la Tristesse, & de l'Amour qu'on a pour soy mesme, meslée avec la Haine qu'on a pour les defauts, qui font qu'on se mesprise. Et toute la difference que je remarque en ces mouvemens, est que celuy de l'Admiration a deux proprietez; la premiere que la surprise le rend fort des son commencement, & l'autre, qu'il est egal en sa continuation, c'est à dire que les esprits continuent à se mouvoir d'une mesme teneur dans le cerveau. Desquelles proprietez la premiere se rencontre bien plus en l'Orgueil & en la Bassesse, qu'en la Generosité & en l'Humilité vertueuse; & au contraire la derniere se remarque mieux en celles cy qu'aux deux autres. Dont la raison est, que le vice vient ordinairement de l'ignorance, & que ce sont ceux qui se connoissent le moins, qui sont les plus sujets à s'enorgueillir, & à s'humilier plus

qu'ils

qu'ils ne doivent ; à cause que tout ce qui leur arrive de nouveau les surprend, & fait que se l'attribuant à eux mesmes ils s'admirent, & qu'ils s'estiment ou se mesprisent, selon qu'ils jugent que ce qui leur arrive est à leur avantage ou n'y est pas. Mais pource que souvent apres une chose qui les a enorgueillis, il en survient une autre qui les humilie, le mouvement de leur Passion est variable. Au contraire il n'y a rien en la Generosité, qui ne soit compatible avec l'humilité vertueuse, ny rien ailleurs qui les puisse changer ; ce qui fait que leurs mouvemens sont fermes, constans, & tousjours fort semblables à eux mesmes. Mais ils ne vienent pas tant de surprise, pource que ceux qui s'estiment en cette façon connoissent assez quelles sont les causes qui font qu'ils s'estiment. Toutefois on peut dire que ces causes sont si merveilleuses (à sça-
voir

voir la puiſſance d'uſer de ſon libre arbitre, qui fait qu'on ſe priſe ſoy meſme, & les infirmitez du ſujet en qui eſt cette puiſſance, qui font qu'on ne s'eſtime pas trop) qu'a toutes les fois qu'on ſe les repreſente de nouveau, elles donnent tousjours une nouvelle Admiration.

ARTICLE CLXI.

Comment la Generoſité peut eſtre acquiſe.

ET il faut remarquer que ce qu'on nomme communement des vertus, ſont des habitudes en l'ame qui la diſpoſent à certaines penſées, en ſorte qu'elles ſont differentes de ces penſées, mais qu'elles les peuvent produire, & reciproquement eſtre produites par elles. Il faut remarquer auſſi que ces penſées peuvent eſtre produites par l'ame ſeule, mais qu'il arrive ſouvent

vent que quelque mouvement des esprits les fortifie, & que pour lors elles sont des actions de vertu, & ensemble des passions de l'ame. Ainsi encore qu'il n'y ait point de vertu, à laquelle il semble que la bonne naissance contribuë tant, qu'a celle qui fait qu'on ne s'estime que selon sa juste valeur; & qu'il soit aysé à croyre, que toutes les ames que Dieu met en nos corps, ne sont pas egalement nobles & fortes, (ce qui est cause que j'ay nommé cette vertu Generosité, suivant l'usage de nostre langue, plutost que Magnanimité, suivant l'usage de l'escole, ou elle n'est pas fort connuë) il est certain neantmoins que la bonne institution sert beaucoup, pour corriger les defauts de la naissance; Et que si on s'occupe souvent à considerer ce que c'est que le libre arbitre, & combien sont grands les avantages qui vienent de ce qu'on a une

ferme

ferme resolution d'en bien user; comme aussi d'autre costé, combien sont vains & inutiles tous les soins qui travaillent les ambitieux; on peut exciter en soy la Passion, & en suite acquerir la vertu de Generosité, laquelle estant comme la clef de toutes les autres vertus, & un remede general contre tous les dereglemens des Passions, il me semble que cette consideration merite bien d'estre remarquée.

ARTICLE CLXII.

De la Veneration.

LA Veneration ou le Respect, est une inclination de l'ame, non seulement à estimer l'object qu'elle revere, mais aussi à se soumetre à luy avec quelque crainte, pour tascher de se le rendre favorable. De façon que nous n'avons de la Veneration que pour les causes libres, que nous jugeons capa-

bles de nous faire du bien ou du mal, ſans que nous ſçachions lequel des deux elles feront. Car nous avons de l'Amour & de la devotion, plutoſt qu'une ſimple Veneration, pour celles de qui nous n'attendons que du bien, & nous avons de la Haine pour celles de qui nous n'attendons que du mal; & ſi nous ne jugeons point que la cauſe de ce bien ou de ce mal ſoit libre, nous ne nous ſoumetons point à elle pour taſcher de l'avoir favorable. Ainſi quand les Payens avoient de la Veneration pour des bois, des fontaines, ou des montagnes, ce n'eſtoit pas proprement ces choſes mortes qu'ils reveroient, mais les divinitez qu'ils penſoient y preſider. Et le mouvement des eſprits qui excite cette Paſſion, eſt composé de celuy qui excite l'Admiration, & de celuy qui excite la Crainte, de laquelle je parleray cy-apres.

ARTICLE CLXIII.

Du Dedain.

TOut de mesme ce que je nomme le Dedain, est l'inclination qu'a l'ame à mespriser une cause libre, en jugeant que bien que de sa nature elle soit capable de faire du bien & du mal, elle est neantmoins si fort au dessous de nous, qu'elle ne nous peut faire ny l'un ny l'autre. Et le mouvement des esprits qui l'excite, est composé de ceux qui excitent l'Admiration, & la Securité, ou la Hardiesse.

ARTICLE CLXIV.

De l'usage de ces deux Passions.

ET c'est la Generosité, & la Foiblesse de l'esprit ou la Bassesse, qui determinent le bon & le mauvais usage de ces deux Passions. Car d'autant qu'on a l'ame plus

noble & plus genereuſe, d'autant a t'on plus d'inclination à rendre à chacun ce qui luy appartient; & ainſi on n'a pas ſeulement une tres-profonde Humilité au regard de Dieu, mais auſſi on rend ſans repugnance tout l'Honneur & le Reſpect qui eſt deu aux hommes, à chacun ſelon le rang & l'authorité qu'il a dans le monde, & on ne meſpriſe rien que les vices. Au contraire ceux qui ont l'eſprit bas & foible, ſont ſujets à pecher par exces, quelquefois en ce qu'ils reverent & craignent des choſes qui ne ſont dignes que de meſpris, & quelquefois en ce qu'ils dedaignent inſolemment, celles qui meritent le plus d'eſtre reverées. Et ils paſſent ſouvent fort promptement, de l'extreme impieté à la ſuperſtition, puis de la ſuperſtition à l'impieté, en ſorte qu'il n'y a aucun vice ny aucun dereglement d'eſprit dont ils ne ſoient capables.

ARTICLE CLXV.

De l'Esperance & de la Crainte.

L'Esperance est une disposition de l'ame à se persuader que ce qu'elle desire aviendra, laquelle est causée par un mouvement particulier des esprits, à sçavoir par celuy de la Ioye & du Desir meslez ensemble. Et la Crainte est une autre disposition de l'ame, qui luy persuade qu'il n'aviendra pas. Et il est à remarquer que bien que ces deux Passions soient contraires, on les peut neantmoins avoir toutes deux ensemble, à sçavoir lors qu'on se represente en mesme temps diverses raisons, dont les unes font juger que l'accomplissement du Desir est facile, les autres le font paroistre difficile.

ARTICLE CLXVI.

De la Securité & du Desespoir.

ET jamais l'une de ces Passions n'accompagne le Desir, qu'elle ne laisse quelque place à l'autre. Car lors que l'Esperance est si forte, qu'elle chasse entierement la Crainte, elle change de nature, & se nomme Securité ou Assurance. Et quand on est assuré que ce qu'on desire aviendra, bien qu'on continuë à vouloir qu'il aviene, on cesse neantmoins d'estre agité de la passion du Desir, qui en faisoit rechercher l'evenement avec inquietude. Tout de mesme lors que la Crainte est si extreme, qu'elle oste tout lieu à l'Esperance, elle se convertit en Desespoir: & ce Desespoir representant la chose comme impossible, esteint entierement le Desir, lequel ne se porte qu'aux choses possibles.

A R-

ARTICLE CLXVII.

De la Ialousie.

LA Ialousie est une espece de Crainte, qui se rapporte au Desir qu'on a de se conserver la possession de quelque bien ; & elle ne vient pas tant de la force des raisons, qui font juger qu'on le peut perdre, que de la grande estime qu'on en fait, laquelle est cause qu'on examine jusques aux moindres sujets de soupçon, & qu'on les prend pour des raisons fort considerables.

ARTICLE CLXVIII.

En quoy cette Passion peut estre honneste.

ET pource qu'on doit avoir plus de soin de conserver les biens qui sont fort grands, que ceux qui sont moindres, cette Passion peut

estre juste & honneste en quelques occasions. Ainsi par exemples un capitaine qui garde une place de grande importance, a droit d'en estre jaloux, c'est à dire de se defier de tous les moyens par lesquels elle pourroit estre surprise; & une honneste femme n'est pas blasmée d'estre jalouse de son honneur, c'est à dire de ne se garder pas seulement de mal faire, mais aussi d'eviter jusques aux moindres sujets de medisance.

ARTICLE CLXIX.

En quoy elle est blasmable.

MAis on se mocque d'un avaricieux, lors qu'il est jaloux de son tresor, c'est à dire lors qu'il le couve des yeux, & ne s'en veut jamais éloigner, de peur qu'il luy soit derobé: car l'argent ne vaut pas la peine d'estre gardé avec tant de soin. Et on mesprise un homme

qui

qui est jaloux de sa femme, pource que c'est un tesmoignage qu'il ne l'ayme pas de la bonne sorte, & qu'il a mauvaise opinion de soy ou d'elle. Ie dis qu'il ne l'ayme pas de la bonne sorte; car s'il avoit une vraye Amour pour elle, il n'auroit aucune inclination à s'en defier. Mais ce n'est pas proprement elle qu'il ayme, c'est seulement le bien qu'il imagine consister à en avoir seul la possession; & il ne craindroit pas de perdre ce bien, s'il ne jugeoit qu'il en est indigne, ou bien que sa femme est infidelle. Au reste cette Passion ne se rapporte qu'aux soupçons & aux defiances: car ce n'est pas proprement estre jaloux, que de tascher d'eviter quelque mal, lors qu'on a juste sujet de le craindre.

ARTICLE CLXX.

De l'Irresolution.

L'Irresolution est aussi une espece de Crainte, qui retenant l'ame comme en balance, entre plusieurs actions qu'elle peut faire, est cause qu'elle n'en execute aucune, & ainsi qu'elle a du temps pour choisir avant que de se determiner. En quoy veritablement elle a quelque usage qui est bon. Mais lors qu'elle dure plus qu'il ne faut, & qu'elle fait employer à deliberer le temps qui est requis pour agir, elle est fort mauvaise. Or je dis qu'elle est une espece de Crainte, nonobstant qu'il puisse arriver, lors qu'on a le choix de plusieurs choses, dont la bonté paroist fort égale, qu'on demeure incertain & irresolu, sans qu'on ait pour cela aucune Crainte. Car cette sorte d'irresolution vient seulement du sujet

ſujet qui ſe preſente, & non point d'aucune emotion des eſprits; c'eſt pourquoy elle n'eſt pas une Paſſion, ſi ce n'eſt que la Crainte qu'on a de manquer en ſon choix, en augmente l'incertitude. Mais cette Crainte eſt ſi ordinaire & ſi forte en quelques uns, que ſouvent encore qu'ils n'ayent point à choiſir, & qu'ils ne voyent qu'une ſeule choſe à prendre ou à laiſſer, elle les retient, & fait qu'ils s'arreſtent inutilement à en chercher d'autres. Et alors c'eſt un exces d'Irreſolution, qui vient d'un trop grand deſir de bien faire, & d'une foibleſſe de l'entendement, lequel n'ayant point de notions claires & diſtinctes, en a ſeulement beaucoup de confuſes. C'eſt pourquoy le remede contre cet exces, eſt de s'accouſtumer à former des jugemens certains & determinez, touchant toutes les choſes qui ſe preſentent, & à croire qu'on s'acquite

quite

quite tousjours de ſon devoir, lors qu'on fait ce qu'on juge eſtre le meilleur, encore que peut eſtre on juge tres-mal.

ARTICLE CLXXI.

Du Courage & de la Hardieſſe.

LE Courage, lors que c'eſt une Paſſion, & non point une habitude ou inclination naturelle, eſt une certaine chaleur ou agitation, qui diſpoſe l'ame à ſe porter puiſſamment à l'execution des choſes qu'elle veut faire, de quelle nature qu'elles ſoient. Et la Hardieſſe eſt une eſpece de Courage, qui diſpoſe l'ame à l'execution des choſes qui ſont les plus dangereuſes.

ARTICLE CLXXII.

De l'Emulation.

ET l'Emulation en eſt auſſi une eſpece, mais en un autre ſens. Car

Car on peut considerer le Courage comme un genre, qui se divise en autant d'especes qu'il y a d'objets differens, & en autant d'autres qu'il a de causes: en la premiere façon la Hardiesse en est une espece, en l'autre l'Emulation. Et cette derniere n'est autre chose qu'une chaleur, qui dispose l'ame à entreprendre des choses, qu'elle espere luy pouvoir reüssir, pource qu'elle les voit reüssir à d'autres; & ainsi c'est une espece de courage, duquel la cause externe est l'exemple. Ie dis la cause externe, pource qu'il doit outre cela y en avoir tousjours une interne, qui consiste en ce qu'on a le corps tellement disposé, que le Desir & l'Esperance ont plus de force à faire aller quantité de sang vers le cœur, que la Crainte ou le Desespoir à l'empescher.

A r-

ARTICLE CLXXIII.

Comment la Hardiesse depend de l'Esperance.

CAr il est à remarquer que bien que l'objet de la Hardiesse soit la difficulté, de laquelle suit ordinairement la Crainte, ou mesme le Desespoir, en sorte que c'est dans les affaires les plus dangereuses & les plus desesperées, qu'on employe le plus de Hardiesse & de Courage; Il est besoin neantmoins qu'on espere, ou mesme qu'on soit assuré, que la fin qu'on se propose reüssira, pour s'opposer avec vigeur aux difficultez qu'on rencontre. Mais cette fin est differente de cet object. Car on ne sçauroit estre assuré & desesperé d'une mesme chose, en mesme temps. Ainsi quand les Decies se jettoient au travers des ennemis, & couroient à une mort certaine, l'objet de leur Har-

Hardiesse estoit la difficulté de conserver leur vie pendant cette action, pour laquelle difficulté ils n'avoient que du Desespoir, car ils estoient certains de mourir; mais leur fin estoit d'animer leurs soldats par leur exemple, & de leur faire gaigner la victoire, pour laquelle ils avoient de l'Esperance; ou bien aussi leur fin estoit d'avoir de la gloire apres leur mort, de laquelle ils estoient assurez.

ARTICLE CLXXIV.

De la Lascheté & de la Peur.

LA Lascheté est directement opposée au Courage, & c'est une langueur ou froideur, qui empesche l'ame de se porter à l'execution des choses qu'elle feroit, si elle estoit exempte de cette Passion. Et la Peur ou l'Espouvante, qui est contraire à la Hardiesse, n'est pas seulement une froideur,

mais

mais auſſi un trouble & un eſtonnement de l'ame, qui luy oſte le pouvoir de reſiſter aux maux qu'elle penſe eſtre proches.

ARTICLE CLXXV.

De l'uſage de la Laſcheté.

OR encore que je ne me puiſſe perſuader que la nature ait donné aux hommes quelque Paſſion qui ſoit tousjours vitieuſe, & n'ait aucun uſage bon & loüable, j'ay toutefois bien de la peine à deviner à quoy ces deux peuvent ſervir. Il me ſemble ſeulement que la Laſcheté a quelque uſage lors qu'elle fait qu'on eſt exempt des peines, qu'on pourroit eſtre incité à prendre par des raiſons vrayſemblables, ſi d'autres raiſons plus certaines, qui les ont fait juger inutiles, n'avoient excité cette Paſſion. Car outre qu'elle exempte l'ame de ces peines, elle ſert auſſi alors

alors pour le corps, en ce que retardant le mouvement des esprits, elle empesche qu'on ne dissipe ses forces. Mais ordinairement elle est tres-nuisible, à cause qu'elle detourne la volonté des actions utiles. Et pource qu'elle ne vient que de ce qu'on n'a pas assez d'Esperance ou de Desir, il ne faut qu'augmenter en soy ces deux Passions, pour la corriger.

ARTICLE CLXXVI.

De l'usage de la Peur.

POur ce qui est de la Peur ou de l'Espouvante, je ne voy point qu'elle puisse jamais estre loüable ny utile. aussi n'est ce pas une Passion particuliere, c'est seulement un exces de Lascheté, d'Estonnement, & de Crainte, lequel est tousjours vitieux; ainsi que la Hardiesse est un exces de Courage, qui est tousjours bon, pourvû que la fin qu'on

ſe propoſe ſoit bonne. Et pource que la principale cauſe de la Peur eſt la ſurpriſe, il n'y a rien de meilleur pour s'en exempter, que d'uſer de premeditation, & de ſe preparer à tous les evenemens, la crainte deſquels la peut cauſer.

ARTICLE CLXXVII.

Du Remors.

LE Remors de conſcience eſt une eſpece de Triſteſſe, qui vient du doute qu'on a qu'une choſe qu'on fait, ou qu'on a faite, n'eſt pas bonne. Et il preſuppoſe neceſſairement le doute. Car ſi on eſtoit entierement aſſuré que ce qu'on fait fuſt mauvais, on s'abſtiendroit de le faire; d'autant que la volonté ne ſe porte qu'aux choſes qui ont quelque apparence de bonté. Et ſi on eſtoit aſſuré que ce qu'on a desja fait fût mauvais, on en auroit du repentir, non

pas ſeulement du Remors. Or l'uſage de cette Paſſion, eſt de faire qu'on examine ſi la choſe dont on doute eſt bonne ou non, & d'empeſcher qu'on ne la face une autre fois, pendant qu'on n'eſt pas aſſuré qu'elle ſoit bonne. Mais pource qu'elle preſuppoſe le mal, le meilleur ſeroit qu'on n'euſt jamais ſujet de la ſentir; & on la peut prevenir par les meſmes moyens, par leſquels on ſe peut exempter de l'Irreſolution.

ARTICLE CLXXVIII.

De la Moquerie.

LA Deriſion ou Moquerie eſt une eſpece de Ioye meſlée de Haine, qui vient de ce qu'on aperçoit quelque petit mal en une perſonne, qu'on penſe en eſtre digne. On a de la Haine pour ce mal, & on a de la Ioye de le voir en celuy qui en eſt digne. & lors que cela

ſurvient inopinement, la ſurpriſe de l'Admiration eſt cauſe qu'on s'eſclate de rire, ſuivant ce qui a eſté dit cy deſſus de la nature du ris. Mais ce mal doit eſtre petit: car s'il eſt grand, on ne peut croire que celuy qui l'a en ſoit digne, ſi ce n'eſt qu'on ſoit de fort mauvais naturel, ou qu'on luy porte beaucoup de Haine.

ARTICLE CLXXIX.

Pourquoy les plus imparfaits ont couſtume d'eſtre les plus moqueurs.

ET on voit que ceux qui ont des defauts fort apparens, par exemple qui ſont boiteux, borgnes, boſſus, ou qui ont receu quelque affront en public, ſont particulierement enclins à la moquerie. Car deſirant voir tous les autres auſſi diſgraciez qu'eux, ils ſont bien ayſes des maux qui leur arrivent, & ils les en eſtiment dignes.

ARTICLE CLXXX.

De l'usage de la Raillerie.

POur ce qui est de la Raillerie modeste, qui reprent utilement les vices en les faisant paroistre ridicules, sans toutefois qu'on en rie soy mesme, ny qu'on tesmoigne aucune haine contre les personnes, elle n'est pas une Passion, mais une qualité d'honneste homme, laquelle fait paroistre la gayeté de son humeur, & la tranquillité de son ame, qui sont des marques de vertu ; & souvent aussi l'adresse de son esprit, en ce qu'il sçait donner une apparence agreable aux choses dont il se moque.

ARTICLE CLXXXI.

De l'usage du Ris en la raillerie.

ET il n'est pas deshonneste de rire lors qu'on entend les rail-

leries d'un autre; mesme elles peuvent estre telles, que ce seroit estre chagrin de n'en rire pas. Mais lors qu'on raille soy mesme, il est plus seant de s'en abstenir, affin de ne sembler pas estre surpris par les choses qu'on dit, ny admirer l'adresse qu'on a de les inventer; Et cela fait qu'elles surprenent d'autant plus ceux qui les oyent.

ARTICLE CLXXXII.

De l'Envie.

CE qu'on nomme communement Envie, est un vice qui consiste en une perversité de nature, qui fait que certaines gens se faschent du bien qu'ils voyent arriver aux autres hommes. Mais je me sers icy de ce mot, pour signifier une Passion qui n'est pas tousjours vicieuse. L'Envie donc entant qu'elle est une Passion, est une espece de Tristesse meslée de Haine,

ne, qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux qu'on pense en estre indignes. Ce qu'on ne peut penser avec raison, que des biens de fortune. Car pour ceux de l'ame, ou mesme du corps, entant qu'on les a de naissance, c'est assez en estre digne, que de les avoir receus de Dieu avant qu'on fût capable de commetre aucun mal.

ARTICLE CLXXXIII.

Comment elle peut estre juste ou injuste.

MAis lors que la fortune envoye des biens à quelqu'un, dont il est veritablement indigne, & que l'Envie n'est excitée en nous, que pource qu'aymant naturellement la justice, nous sommes faschez qu'elle ne soit pas observée en la distribution de ces biens, c'est un zele qui peut estre excusable; principalement lors que le bien qu'on envie à d'autres, est de

telle nature qu'il ſe peut convertir en mal entre leurs mains : comme ſi c'eſt quelque charge ou office, en l'exercice duquel ils ſe puiſſent mal comporter. Meſme lors qu'on deſire pour ſoy le meſme bien, & qu'on eſt empeſché de l'avoir, par ce que d'autres qui en ſont moins dignes le poſſedent, cela rend cette paſſion plus violente ; & elle ne laiſſe pas d'eſtre excuſable, pourvû que la haine qu'elle contient, ſe rapporte ſeulement à la mauvaiſe diſtribution du bien qu'on envie, & non point aux perſonnes qui le poſſedent, ou le diſtribuent. Mais il y en a peu qui ſoient ſi juſtes, & ſi genereux, que de n'avoir point de Haine pour ceux qui les previenent, en l'acquiſition d'un bien qui n'eſt pas communicable à pluſieurs, & qu'ils avoient deſiré pour eux meſmes, bien que ceux qui l'ont acquis en ſoient autant ou plus dignes. Et ce qui eſt ordinai-

nairement le plus envié, c'est la gloire. Car encore que celle des autres n'empesche pas que nous n'y puissions aspirer, elle en rend toutefois l'acces plus difficile, & en rencherit le prix.

ARTICLE CLXXXIV.

D'où vient que les Envieux sont sujets à avoir le teint plombé.

AV reste il n'y a aucun vice qui nuise tant à la felicité des hommes, que celuy de l'envie. Car outre que ceux qui en sont entachez s'affligent eux mesmes, ils troublent aussi de tout leur pouvoir le plaisir des autres. Et ils ont ordinairement le teint plombé, c'est à dire pale, meslé de jaune & de noir, & comme de sang meurtri. d'où vient que l'Envie est nommée *livor* en latin. Ce qui s'accorde fort bien avec ce qui a esté dit cy dessus, des mouvemens du sang

en la Tristesse & en la Haine. Car celle cy fait que la bile jaune, qui vient de la partie inferieure du foye, & la noire qui vient de la rate, se respandent du cœur par les arteres en toutes les venes; & celle la fait que le sang des venes a moins de chaleur, & coule plus lentement qu'à l'ordinaire, ce qui suffit pour rendre la couleur livide. Mais pource que la bile tant jaune que noire, peut aussi estre envoyée dans les venes par plusieurs autres causes, & que l'Envie ne les y pousse pas en assez grande quantité pour changer la couleur du teint, si ce n'est qu'elle soit fort grande & de longue durée, on ne doit pas penser que tous ceux en qui on voit cette couleur y soient enclins.

A R-

ARTICLE CLXXXV.

De la Pitié.

LA Pitié est une espece de Tristesse, meslée d'Amour ou de bonne volonté envers ceux à qui nous voyons souffrir quelque mal, duquel nous les estimons indignes. Ainsi elle est contraire à l'Envie à raison de son objet, & à la Moquerie, à cause qu'elle le considere d'autre façon.

ARTICLE CLXXXVI.

Qui sont les plus pitoyables.

CEux qui se sentent fort foibles, & fort sujets aux adversitez de la fortune, semblent estre plus enclins à cette Passion que les autres, à cause qu'ils se representent le mal d'autruy comme leur pouvant arriver; & ainsi ils sont emeus à la Pitié, plustost par l'Amour qu'ils se

se portent à eux mesmes, que par celle qu'ils ont pour les autres.

ARTICLE CLXXXVII.

Comment les plus genereux sont touchez de cette Passion.

MAis neantmoins ceux qui sont les plus genereux, & qui ont l'esprit le plus fort, en sorte qu'ils ne craignent aucun mal pour eux, & se tienent au dela du pouvoir de la fortune, ne sont pas exemts de Compassion, lors qu'ils voyent l'infirmité des autres hommes, & qu'ils entendent leurs plaintes. Car c'est une partie de la Generosité, que d'avoir de la bonne volonté pour un chacun. Mais la Tristesse de cette Pitié n'est pas amere; & comme celle que causent les actions funestes qu'on voit representer sur un theatre, elle est plus dans l'exterieur & dans le sens, que dans l'interieur de l'ame, la-
quelle

quelle a cependant la satisfaction de penser, qu'elle fait ce qui est de son devoir, en ce qu'elle compatit avec des affligez. Et il y a en cela de la difference, qu'au lieu que le vulgaire a compassion de ceux qui se plaignent, à cause qu'il pense que les maux qu'ils souffrent sont fort fascheux, le principal objet de la Pitié des plus grands hommes, est la foiblesse de ceux qu'ils voyent se plaindre : à cause qu'ils n'estiment point qu'aucun accident qui puisse arriver, soit un si grand mal, qu'est la Lascheté de ceux qui ne le peuvent souffrir avec constance. & bien qu'ils haïssent les vices, ils ne haïssent point pour cela ceux qu'ils y voyent sujets ; ils ont seulement pour eux de la Pitié.

A R-

ARTICLE CLXXXVIII.

Qui sont ceux qui n'en sont point touchez.

MAis il n'y a que les esprits malins & envieux, qui haïssent naturellement tous les hommes, ou bien ceux qui sont si brutaux, & tellement aveuglez par la bonne fortune, ou desesperez par la mauvaise, qu'ils ne pensent point qu'aucun mal leur puisse plus arriver, qui soient insensibles à la Pitié.

ARTICLE CLXXXIX.

Pourquoy cette Passion excite à pleurer.

AV reste on pleure fort aysement en cette Passion, à cause que l'amour envoyant beaucoup de sang vers le cœur, fait qu'il sort beaucoup de vapeurs par les yeux; & que la froideur de la Tristesse, retardant l'agitation de ces vapeurs,

peurs, fait qu'elles se changent en larmes, suivant ce qui a esté dit cy dessus.

ARTICLE CXC.

De la Satisfaction de soy mesme.

LA Satisfaction, qu'ont tousjours ceux qui suivent constamment la vertu, est une habitude en leur ame, qui se nomme tranquillité & repos de conscience. Mais celle qu'on acquiert de nouveau, lors qu'on a fraischement fait quelque action qu'on pense bonne, est une Passion, à sçavoir une espece de Ioye, laquelle je croy estre la plus douce de toutes, pource que sa cause ne depend que de nous mesmes. Toutefois lors que cette cause n'est pas juste, c'est à dire lors que les actions dont on tire beaucoup de satisfaction, ne sont pas de grande importance, ou mesme qu'elles sont vicieuses, elle

elle eſt ridicule, & ne ſert qu'à produire un orgueil & une arrogance impertinente. Ce qu'on peut particulierement remarquer en ceux, qui croyant eſtre Devots, ſont ſeulement Bigots & ſuperſtitieux, c'eſt à dire qui ſous ombre qu'ils vont ſouvent à l'Egliſe, qu'ils recitent force prieres, qu'ils portent les cheveux courts, qu'ils jeuſnent, qu'ils donnent l'aumoſne, penſent eſtre entierement parfaits, & s'imaginent qu'ils ſont ſi grans amis de Dieu, qu'ils ne ſçauroient rien faire qui luy deplaiſe, & que tout ce que leur dicte leur Paſſion eſt un bon zele; bien qu'elle leur dicte quelquefois les plus grans crimes qui puiſſent eſtre commis par des hommes, comme de trahir des villes, de tuër des Princes, d'exterminer des peuples entiers, pour cela ſeul qu'ils ne ſuivent pas leurs opinions.

A R-

Article CXCI.

Du Repentir.

LE Repentir eſt directement contraire à la Satisfaction de ſoy meſme ; & c'eſt une eſpece de Triſteſſe, qui vient de ce qu'on croit avoir fait quelque mauvaiſe action; & elle eſt tresamere, pource que ſa cauſe ne vient que de nous. Ce qui n'empeſche pas neantmoins qu'elle ne ſoit fort utile, lors qu'il eſt vray que l'action dont nous nous repentons eſt mauvaiſe, & que nous en avons une connoiſſance certaine, pource qu'elle nous incite à mieux faire une autre fois. Mais il arrive ſouvent, que les eſprits foibles ſe repentent des choſes qu'ils ont faites, ſans ſçavoir aſſurement qu'elles ſoient mauvaiſes; ils ſe le perſuadent ſeulement à cauſe qu'ils le craignent, & s'ils avoient fait le

contraire, ils s'en repentiroient en mesme façon: ce qui est en eux une imperfection digne de Pitié. Et les remedes contre ce defaut, sont les mesmes qui servent à oster l'Irresolution.

ARTICLE CXCII.

De la Faveur.

LA Faveur est proprement un Desir de voir arriver du bien à quelqu'un, pour qui on a de la bonne volonté: mais je me sers icy de ce mot, pour signifier cette volonté, entant qu'elle est excitée en nous, par quelque bonne action de celuy pour qui nous l'avons. Car nous sommes naturellement portez à aymer ceux, qui font des choses que nous estimons bonnes, encore qu'il ne nous en reviene aucun bien. La Faveur en cette signification est une espece d'Amour, non point de Desir, encore que

que le Desir de voir arriver du bien à celuy qu'on favorise, l'accompagne tousjours. Et elle est ordinairement jointe à la Pitié, à cause que les disgraces que nous voyons arriver aux malheureux, sont cause que nous faisons plus de reflexion sur leurs merites.

Article CXCIII.

De la Reconnoissance.

La Reconnoissance est aussi une espece d'Amour, excitée en nous par quelque action de celuy pour qui nous l'avons, & par laquelle nous croyons qu'il nous a fait quelque bien, ou du moins qu'il en a eu intention. Ainsi elle contient tout le mesme que la Faveur, & cela de plus qu'elle est fondée sur une action qui nous touche, & dont nous avons Desir de nous revancher. C'est pourquoy elle a beaucoup plus de force, prin-

principalement dans les ames tant ſoit peu nobles & Genereuſes.

ARTICLE CXCIV.

De l'Ingratitude.

POur l'Ingratitude, elle n'eſt pas une Paſſion ; car la nature n'a mis en nous aucun mouvement des eſprits qui l'excite : mais elle eſt ſeulement un vice directement oppoſé à la reconnoiſſance, en tant que celle cy eſt tousjours vertueuſe, & l'un des principaux liens de la ſocieté humaine. C'eſt pourquoy ce vice n'appartient qu'aux hommes brutaux, & ſottement arrogans, qui penſent que toutes choſes leur ſont deuës ; ou aux ſtupides, qui ne font aucune reflexion ſur les bienfaits qu'ils reçoivent ; ou aux foibles & abjets, qui ſentant leur infirmité & leur beſoin, recherchent baſſement le ſecours des autres, & apres qu'ils l'ont

l'ont receu ils les haïssent; pource que n'ayant pas la volonté de leur rendre la pareille, ou desesperant de le pouvoir, & s'imaginant que tout le monde est mercenaire comme eux, & qu'on ne fait aucun bien qu'avec esperance d'en estre recompensé, ils pensent les avoir trompez.

ARTICLE CXCV.

De l'Indignation.

L'Indignation est une espece de Haine ou d'aversion, qu'on a naturellement contre ceux qui font quelque mal, de quelle nature qu'il soit. Et elle est souvent meslée avec l'envie, ou avec la pitié, mais elle a neantmoins un objet tout different. Car on n'est indigné que contre ceux qui font du bien, ou du mal, aux personnes qui n'en sont pas dignes; mais on porte envie à ceux qui reçoivent

ce bien, & on a Pitié de ceux qui reçoivent ce mal. Il eſt vray que c'eſt en quelque façon faire du mal, que de poſſeder un bien dont on n'eſt pas digne. Ce qui peut eſtre la cauſe pourquoy Ariſtote, & ſes ſuivans, ſuppoſant que l'Envie eſt tousjours un vice, ont appelé du nom d'Indignation celle qui n'eſt pas vitieuſe.

ARTICLE CXCVI.

Pourquoy elle eſt quelquefois jointe à la Pitié, & quelquefois à la Moquerie.

C'Eſt auſſi en quelque façon recevoir du mal, que d'en faire : d'ou vient que quelques uns joignent à leur Indignation la Pitié, & quelques autres la Moquerie ; ſelon qu'ils ſont portez de bonne ou de mauvaiſe volonté, envers ceux auſquels ils voyent commettre des fautes. Et c'eſt ainſi que le ris

ris de Democrite, & les pleurs d'Heraclite, ont pû proceder de mesme cause.

ARTICLE CXCVII.

Qu'elle est souvent accompagnée d'Admiration, & n'est pas incompatible avec la Ioye.

L'Indignation est souvent aussi accompagnée d'Admiration. Car nous avons coustume de supposer que toutes choses seront faites, en la façon que nous jugeons qu'elles doivent estre, c'est à dire en la façon que nous estimons bonne. c'est pourquoy lors qu'il en arrive autrement, cela nous surprent, & nous l'admirons. Elle n'est pas incompatible aussi avec la Ioye, bien qu'elle soit plus ordinairement jointe à la Tristesse. Car lors que le mal dont nous sommes indignez ne nous peut nuire, & que nous considerons que nous

n'en voudrions pas faire de semblable, cela nous donne quelque plaisir ; & c'est peut estre l'une des causes du ris, qui accompagne quelquefois cette Passion.

ARTICLE CXCVIII.

De son usage.

AV reste l'Indignation se remarque bien plus en ceux qui veulent paroistre vertueux, qu'en ceux qui le sont veritablement. Car bien que ceux qui ayment la vertu, ne puissent voir sans quelque aversion les vices des autres, ils ne se passionent que contre les plus grands & extrordinaires. C'est estre difficile & chagrin, que d'avoir beaucoup d'indignation pour des choses de peu d'importance ; c'est estre injuste, que d'en avoir pour celles qui ne sont point blasmables ; & c'est estre impertinent & absurd, de ne restreindre pas cette

cette Passion aux actions des hommes, & de l'estendre jusques aux œuvres de Dieu, ou de la Nature: ainsi que font ceux, qui n'estant jamais contans de leur condition ny de leur fortune, osent trouver à redire en la conduite du monde, & aux secrets de la Providence.

ARTICLE CXCIX.

De la Colere.

LA Colere est aussi une espece de Haine ou d'aversion, que nous avons contre ceux qui ont fait quelque mal, ou qui ont tasché de nuire, non pas indifferemment à qui que ce soit, mais particulierement à nous. Ainsi elle contient tout le mesme que l'Indignation, & cela de plus qu'elle est fondée sur une action qui nous touche, & dont nous avons Desir de nous vanger. Car ce Desir l'accompagne presque tousjours, & elle est

directement opposée à la Reconnoissance, comme l'Indignation à la Faveur. Mais elle est incomparablement plus violente que ces trois autres Passions, à cause que le Desir de repousser les choses nuisibles, & de se vanger, est le plus pressant de tous. C'est ce Desir, joint à l'Amour qu'on a pour soy mesme, qui fournit à la Colere toute l'agitation du sang, que le Courage & la Hardiesse peuvent causer; & la Haine fait que c'est principalement le sang bilieux qui vient de la rate, & des petites venes du foye, qui reçoit cette agitation, & entre dans le cœur; où à cause de son abondance, & de la nature de la bile dont il est meslé, il excite une chaleur plus aspre & plus ardente, que n'est celle qui peut y estre excitée par l'Amour, ou par la Ioye.

ARTICLE CC.

Pourquoy ceux qu'elle fait rougir, sont moins à craindre, que ceux qu'elle fait pallir.

ET les signes exterieurs de cette Passion sont differens, selon les divers temperamens des personnes, & la diversité des autres Passions, qui la composent ou se joignent à elle. Ainsi on en voit qui palissent, ou qui tremblent, lors qu'ils se mettent en colere; & on en voit d'autres qui rougissent, ou mesme qui pleurent. Et on juge ordinairement que la Colere de ceux qui palissent est plus à craindre, que n'est la Colere de ceux qui rougissent. Dont la raison est, que lors qu'on ne veut, ou qu'on ne peut, se vanger autrement que de mine & de paroles, on employe toute sa chaleur & toute sa force dés le commencement qu'on est

emeu,

emeu ; ce qui est cause qu'on devient rouge : outre que quelquefois le regret & la pitié qu'on a de soy mesme, pource qu'on ne peut se venger d'autre façon, est cause qu'on pleure. Et au contraire ceux qui se reservent & se determinent à une plus grande vengeance, devienent tristes, de ce qu'ils pensent y estre obligez par l'action qui les met en colere ; & ils ont aussi quelquefois de la crainte, des maux qui peuvent suivre de la resolution qu'ils ont prise ; ce qui les rend d'abord pales, froids, & tremblans. Mais quand ils vienent apres à executer leur vengeance, ils se rechauffent d'autant plus, qu'ils ont esté plus froids au commencement : ainsi qu'on voit que les fievres qui commencent par froid, ont coustume d'estre les plus fortes.

ARTICLE CCI.

Qu'il y a deux sortes de Colere, & que ceux qui ont le plus de bonté sont les plus sujets à la premiere.

CEcy nous avertit qu'on peut distinguer deux especes de Colere; l'une qui est fort prompte, & se manifeste fort à l'exterieur, mais neantmoins qui a peu d'effect, & peut facilement estre appaisée; l'autre qui ne paroist pas tant à l'abord, mais qui ronge davantage le cœur & qui a des effets plus dangereux. Ceux qui ont beaucoup de bonté & beaucoup d'Amour, sont les plus sujets à la premiere. Car elle ne vient pas d'une profonde Haine, mais d'une prompte aversion qui les surprent, à cause qu'estant portez à imaginer, que toutes choses doivent aller en la façon qu'ils jugent estre la meilleure,

leure, si tost qu'il en arrive autrement ils l'admirent, & s'en offencent, souvent mesme sans que la chose les touche en leur particulier, à cause qu'ayant beaucoup d'affection, ils s'interessent pour ceux qu'ils ayment, en mesme façon que pour eux mesmes. Ainsi ce qui ne seroit qu'un sujet d'Indignation pour un autre, est pour eux un sujet de Colere. Et pource que l'inclination qu'ils ont à aymer, fait qu'ils ont tousjours beaucoup de chaleur & beaucoup de sang dans le cœur, l'aversion qui les surprend ne peut y pousser si peu de bile, que cela ne cause d'abord une grande emotion dans ce sang. Mais cette emotion ne dure gueres, à cause que la force de la surprise ne continuë pas, & que si tost qu'ils s'aperçoivent, que le sujet qui les a faschez ne les devoit pas tant emouvoir, ils s'en repentent.

ARTICLE CCII.

Que ce sont les ames foibles & basses, qui se laissent le plus emporter à l'autre.

L'Autre espece de Colere, en laquelle predomine la Haine & la Tristesse, n'est pas si apparente d'abord, sinon peut estre en ce qu'elle fait palir le visage. Mais sa force est augmentée peu à peu, par l'agitation qu'un ardent Desir de se vanger excite dans le sang, lequel estant meslé avec la bile qui est poussée vers le cœur, de la partie inferieure du foye & de la rate, y excite une chaleur fort aspre & fort piquante. Et comme ce sont les ames les plus genereuses qui ont le plus de reconnoissance, ainsi ce sont celles qui ont le plus d'orgueil, & qui sont les plus basses & les plus infirmes, qui se laissent le plus emporter à cette espece de Co-

Colere. Car les injures paroissent d'autant plus grandes, que l'orgueil fait qu'on s'estime davantage; & aussi d'autant qu'on estime davantage les biens qu'elles ostent, lesquels on estime d'autant plus qu'on a l'ame plus foible & plus basse, à cause qu'ils dependent d'autruy.

ARTICLE CCIII.

Que la Generosité sert de remede contre ses exces.

AV reste encore que cette Passion soit utile,pour nous donner de la vigueur à repousser les injures, il n'y en a toutefois aucune, dont on doive eviter les exces avec plus de soin; pource que troublant le jugement, ils font souvent commettre des fautes, dont on a par apres du repentir, & mesme que quelquefois ils empeschent qu'on ne repousse si bien ces injures, qu'on

qu'on pourroit faire, si on avoit moins d'emotion. Mais comme il n'y a rien qui la rende plus excessive que l'orgueil, ainsi je croy que la Generosité est le meilleur remede qu'on puisse trouver contre ses exces : pource que faisant qu'on estime fort peu tous les biens qui peuvent estre ostez, & qu'au contraire on estime beaucoup la liberté, & l'empire absolu sur soy mesme, qu'on cesse d'avoir lors qu'on peut estre offensé par quelcun, elle fait qu'on n'a que du mespris, ou tout au plus de l'indignation, pour les injures dont les autres ont coustume de s'offenser.

ARTICLE CCIV.

De la Gloire.

CE que j'appele icy du nom de Gloire, est une espece de Ioye, fondée sur l'Amour qu'on a pour soy mesme, & qui vient de l'opi-

nion ou de l'esperance qu'on a d'estre loüé par quelques autres. Ainsi elle est differente de la satisfaction interieure, qui vient de l'opinion qu'on a d'avoir fait quelque bonne action. Car on est quelquefois loüé pour des choses qu'on ne croit point estre bonnes, & blasmé pour celles qu'on croit estre meilleures. Mais elles sont l'une & l'autre des especes de l'estime qu'on fait de soy mesme, aussi bien que des especes de Ioye. Car c'est un sujet pour s'estimer, que de voir qu'on est estimé par les autres.

ARTICLE CCV.

De la Honte.

LA Honte au contraire est une espece de Tristesse, fondée aussi sur l'Amour de soy mesme, & qui vient de l'opinion ou de la crainte qu'on a d'estre blasmé. Elle est outre cela une espece de modestie

destie ou d'Humilité, & de fiance de ſoy meſme. Car lors qu'on s'eſtime ſi fort, qu'on ne ſe peut imaginer d'eſtre meſpriſé par perſonne, on ne peut pas ayſement eſtre honteux.

Article CCVI.

De l'uſage de ces deux Paſſions.

Or la Gloire & la Honte ont meſme uſage, en ce qu'elles nous incitent à la vertu, l'une par l'eſperance, l'autre par la crainte. Il eſt ſeulement beſoin d'inſtruire ſon jugement, touchant ce qui eſt veritablement digne de blaſme ou de louange, affin de n'eſtre pas honteux de bien faire, & ne tirer point de vanité de ſes vices, ainſi qu'il arrive à pluſieurs. Mais il n'eſt pas bon de ſe depouiller entierement de ces Paſſions, ainſi que faiſoient autrefois les Cyniques. Car encore que le peuple juge tres-

mal, toutefois à cause que nous ne pouvons vivre sans luy, & qu'il nous importe d'en estre estimez, nous devons souvent suivre ses opinions, plustost que les nostres, touchant l'exterieur de nos actions.

ARTICLE CCVII.

De l'Impudence.

L'Impudence ou l'Effronterie, qui est un mespris de honte, & souvent aussi de gloire, n'est pas une Passion, pource qu'il ny a en nous aucun mouvement particulier des esprits qui l'excite : mais c'est un vice opposé à la Honte, & aussi à la Gloire, entant que l'une & l'autre sont bonnes : ainsi que l'Ingratitude est opposée à la reconnoissance ; & la cruauté à la Pitié. Et la principale cause de l'effronterie, vient de ce qu'on a receu plusieurs fois de grans affrons.

frons. Car il n'y a perſonne qui ne s'imagine eſtant jeune, que la louange eſt un bien, & l'infamie un mal, beaucoup plus important à la vie qu'on ne trouve par experience qu'ils ſont, lors qu'ayant receu quelques affrons ſignalez, on ſe voit entierement privé d'honneur, & meſpriſé par un chacun. c'eſt pourquoy ceux la devienent effrontez, qui ne meſurant le bien & le mal que par les commoditez du corps, voyent qu'ils en jouïſſent apres ces affrons, tout auſſi bien qu'auparavant, ou meſme quelquefois beaucoup mieux, à cauſe qu'ils ſont dechargez de pluſieurs contraintes, auſquelles l'honneur les obligeoit; & que ſi la perte des biens eſt jointe à leur diſgrace, il ſe trouve des perſonnes charitables qui leur en donnent.

ARTICLE CCVIII.

Du Degouſt.

LE Degouſt eſt une eſpece de Triſteſſe, qui vient de la meſme cauſe dont la Ioye eſt venuë auparavant. Car nous ſommes tellement compoſez, que la plus part des choſes dont nous jouïſſons, ne ſont bonnes à noſtre egard que pour un temps, & devienent par apres incommodes. Ce qui paroiſt principalement au boire & au manger, qui ne ſont utiles que pendant qu'on a de l'appetit, & qui ſont nuiſibles lors qu'on n'en a plus ; & pource qu'elles ceſſent alors d'eſtre agreables au gouſt, on a nommé cette Paſſion le Degouſt.

ARTICLE CCIX.

Du Regret.

LE Regret est aussi une espece de Tristesse, laquelle a une particuliere amertume, en ce qu'elle est tousjours jointe à quelque Desespoir, & à la memoire du plaisir que nous a donné la Iouïssance. Car nous ne regretons jamais que les biens dont nous avons joüy, & qui sont tellement perdus, que nous n'avons aucune esperance de les recouvrer au temps & en la façon que nous les regretons.

ARTICLE CCX.

De l'Allegresse.

ENfin ce que je nomme Allegresse, est une espece de Ioye, en laquelle il y a cela de particulier, que sa douceur est augmentée par la souvenance des maux qu'on

a soufferts, & desquels on se sent allegé, en mesme façon que si on se sentoit déchargé de quelque pesant fardeau, qu'on eust long temps porté sur ses espaules. Et je ne voy rien de fort remarquable en ces trois passions; aussi ne les ay-je mises icy, que pour suivre l'ordre du denombrement que j'ay fait cy dessus. Mais il me semble que ce denombrement a esté utile, pour faire voir que nous n'en ometions aucune qui fust digne de quelque particuliere consideration.

ARTICLE CCXI.

Vn remede general contre les Passions.

ET maintenant que nous les connoissons toutes, nous avons beaucoup moins de sujet de les craindre, que nous n'avions auparavant. Car nous voyons qu'elles sont toutes bonnes de leur nature, & que nous n'avons rien à

eviter que leurs mauvais uſages, ou leurs exces ; contre leſquels les remedes que j'ay expliquez pourroient ſuffire, ſi chacun avoit aſſez de ſoin de les pratiquer. Mais pource que j'ay mis entre ces remedes la premeditation, & l'induſtrie par laquelle on peut corriger les defauts de ſon naturel, en s'exerçant à ſeparer en ſoy les mouvemens du ſang & des eſprits, d'avec les penſées auſquelles ils ont couſtume d'eſtre joins. I'avouë qu'il y a peu de perſonnes qui ſe ſoient aſſez preparez en cette façon, contre toutes ſortes de rencontres ; & que ces mouvemens excitez dans le ſang, par les objets des Paſſions, ſuivent d'abord ſi promptement des ſeules impreſſions qui ſe font dans le cerveau, & de la diſpoſition des organes, encore que l'ame n'y contribuë en aucune façon, qu'il n'y a point de ſageſſe humaine qui ſoit capable

de leur refifter, lors qu'on n'y eft pas affez preparé. Ainfi plufieurs ne fçauroient s'abftenir de rire e-ftant chatouillez, encore qu'ils n'y prenent point de plaifir. Car l'impreffion de la Ioye & de la furprife, qui les a fait rire autrefois pour mefme fujet, eftant reveillée en leur fantaifie, fait que leur poumon eft fubitement enflé malgré eux, par le fang que le cœur luy envoye. Ainfi ceux qui font fort portez de leur naturel aux emotions de la Ioye, ou de la Pitié, ou de la Peur, ou de la Colere, ne peuvent s'empefcher de pafmer, ou de pleurer, ou de trembler, ou d'avoir le fang tout emeu, en mefme façon que s'ils avoient la fievre, lors que leur phantafie eft fortement touchée par l'objet de quelcune de ces Paffions. Mais ce qu'on peut tousjours faire en telle occafion, & que je penfe pouvoir mettre icy comme le remede le

plus

plus general, & le plus aysé à pratiquer, contre tous les excès des Passions, c'est que lors qu'on se sent le sang ainsi emeu, on doit estre averti, & se souvenir que tout ce qui se presente à l'imagination, tend à tromper l'ame, & à luy faire paroistre les raisons, qui servent à persuader l'objet de sa Passion, beaucoup plus fortes qu'elles ne sont, & celles qui servent à la dissuader, beaucoup plus foibles. Et lors que la Passion ne persuade que des choses, dont l'execution souffre quelque delay, il faut s'abstenir d'en porter sur l'heure aucun jugement, & se divertir par d'autres pensées, jusques à ce que le temps & le repos ait entierement appaisé l'emotion qui est dans le sang. Et en fin lors qu'elle incite à des actions, touchant lesquelles il est necessaire qu'on prene resolution sur le champ, il faut que la volonté se porte principalement à considerer

derer & à suivre, les raisons qui sont contraires à celles que la Passion represente, encore qu'elles paroissent moins fortes. Comme lors qu'on est inopinement attaqué par quelque ennemi, l'occasion ne permet pas qu'on employe aucun temps à deliberer; mais ce qu'il me semble que ceux qui sont accoustumez à faire reflexion sur leurs actions peuvent tousjours, c'est que lors qu'ils se sentiront saisis de la Peur, ils tascheront à detourner leur pensée de la consideration du danger, en se representant les raisons pour lesquelles il y a beaucoup plus de seureté & plus d'honneur, en la resistance qu'en la fuite; Et au contraire lors qu'ils sentiront que le Desir de vengeance & la colere les incite, à courir inconsiderement vers ceux qui les attaquent, ils se souviendront de penser, que c'est imprudence de se perdre, quand on peut sans deshon-

honneur se sauver; & que si la partie est fort inegale, il vaut mieux faire une honneste retraite ou prendre quartier, que s'exposer brutalement à une mort certaine.

ARTICLE CCXII.

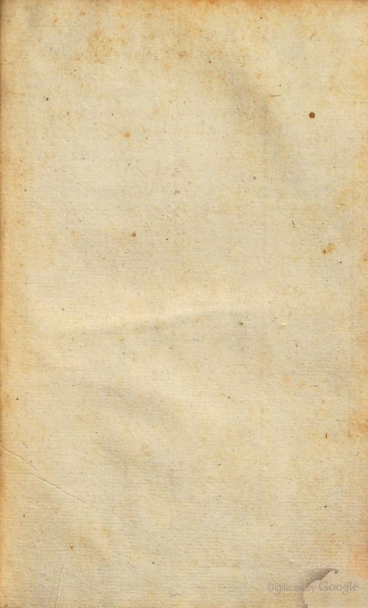
Que c'est d'elles seules que depend tout le bien & le mal de cette vie.

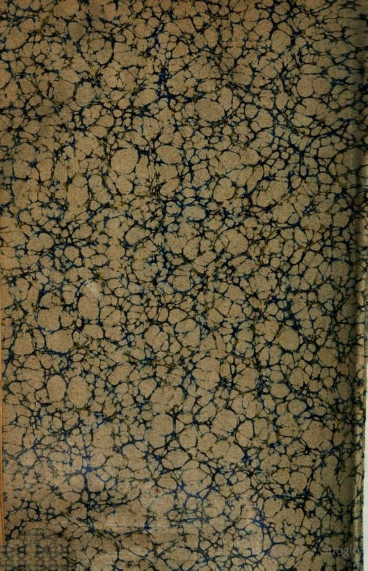
AVreste l'ame peut avoir ses plaisirs à part: Mais pour ceux qui luy sont communs avec le corps, ils dependent entierement des Passions, en sorte que les hommes qu'elles peuvent le plus emouvoir, sont capables de gouster le plus de douceur en cette vie. Il est vray qu'ils y peuvent aussi trouver le plus d'amertume, lors qu'ils ne les sçavent pas bien employer, & que la fortune leur est contraire. Mais la Sagesse est principalement utile en ce point, qu'elle enseigne à s'en

s'en rendre tellement maistre, & à les mesnager avec tant d'adresse, que les maux qu'elles causent sont fort supportables, & mesme qu'on tire de la Ioye de tous.

FIN.








B. 17. 7. 254
B.N.C.F.

